Desbois
120
v.2
SMRS

PQ
2330
.L3
D48
1947
v.2

LES DEUX FAMILLES.

Ouvrages de A. de Gondrecourt.

—

LA MARQUISE DE CANDEUIL,
2 volumes.

—

LES DERNIERS KERVEN,
2 volumes.

—

MÉDINE,
2 volumes.

Sous Presse :

LES PÉCHÉS MIGNONS,
4 volumes.

—

LE BOUT DE L'OREILLE,
2 volumes.

ROYAL-CRAVATE.

Ouvrages de Maximilien Perrin.

La Fille d'une Loretto	4 vol. in-8.
L'Amour et la Faim	2 vol. in-8.
L'Amant de ma Femme	2 vol. in-8.
La Fille de l'Invalide	2 vol. in-8.
Le Mari de la Comédienne	3 vol. in-8.
Ma vieille Tante	2 vol. in-8.
L'Ami de la Maison	2 vol. in-8.
Les Pilules du Diable	2 vol. in-8.
Le Garde Municipal	2 vol. in-8.
Vierge et Modiste	2 vol. in-8.
Le Domino Rose	2 vol. in-8.
La Demoiselle de la Confrérie	2 vol. in-8.
La Servante Maîtresse	2 vol. in-8.
La Fille à Jean Remy	2 vol. in-8.

SCEAUX. — IMPR. DE E. DÉPÉ.

LES

DEUX FAMILLES

PAR

LE BARON DE LAMOTHE-LANGON.

2

CABINET DE LECTURE.
Librairie ancienne et moderne
E. DESBOIS & FILS
Rue Huquerie, 70 - BORDEAUX

PARIS
ALEXANDRE CADOT, ÉDITEUR,
32, RUE DE LA HARPE.

1847

LES

DEUX FAMILLES.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lesdeuxfamilles02lamo

I.

LES BONNES FORTUNES DU MÉCHANT.

L'homme pervers ne trouve sa joie
que dans les larmes d'autrui.

(*Recueil de Maximes.*)

La ville de Saint-Félix n'était pas dans sa situation ordinaire; on ne formait plus ces conjectures hardies, téméraires, saisissantes, qui inspiraient une nouvelle activité à la conversation, et qui défrayaient abondamment les causeries du soir de

chaque foyer de famille ; en un mot, M. Molleau faisait faute à ses concitoyens. Depuis le jour où un démenti si éclatant avait été donné à ses affirmations, venues de *personnes* bien informées, une fausse honte le retenait à Caraman, où, selon son usage, il avait été se réfugier.

Cependant il manquait à sa ville natale; ses menteries amusaient, et surtout aidaient à passer le temps, si rapide à s'envoler pour quiconque l'emploie, et d'une lenteur si désespérante pour celui qui, les bras croisés, demeure en peine de lui. On redemandait M. Molleau ; il comprit tout ce qu'avait d'agréable une telle unanimité, et il se détermina à reprendre le chemin du château de Saint-Félix, afin de se montrer inopinément au milieu des promeneurs ordinaires.

L'envie de faire de l'effet lui inspira

l'idée de s'introduire secrètement dans sa maison, afin que le lendemain son apparition n'en produisît que plus d'éclat. En conséquence il quitta Caraman vers le coucher du soleil, et, parvenu à une demi-lieue de Saint-Félix, il s'arrêta à sa *campagne*, sorte de métairie augmentée de deux chambres composant l'appartement du maître, et d'un enclos de dix toises carrées d'étendue, où six compartimens bordés de buis, s'appelaient un jardin. Là, il soupa, se coucha, et, s'étant fait éveiller à quatre heures du matin, il acheva, de concert avec sa poulinière, de regagner sa ville natale.

Un faux pas de la jument détermina de la part de M. Molleau une chute qui, pour ne pas être dangereuse, le retarda de telle sorte, que cinq heures du matin sonnaient à la grosse horloge de l'ancienne collégiale

de Saint-Félix lorsque lui, contournant la butte des Trois-Moulins, se préparait à monter la colline et à traverser le faubourg de la petite ville.

Craignant d'être aperçu et reconnu par un seul habitant, ce qui équivaudrait à une publication de son retour à son de trompe, il se hasarda à piquer sa monture, malgré la peur qu'il ressentait au souvenir de son accident de tantôt, et afin que le bruit du trot de la jument n'attirât à sa fenêtre un amateur matinal, il prit à droite afin de gagner par les boulevards sa maison, située dans la rue du Château.

Comme il passait devant le moderne hôtel des Parisiens (les Lapeyrel), il vit à la pâle lueur de l'aube une des fenêtres du rez-de-chaussée de ce manoir s'ouvrir. La disposition du terrain l'élevait à une demi-hauteur d'étage ; un homme s'assit sur

le rebord, puis se glissant le long de la muraille en se tenant à l'accoudoir, se laissa cheoir avec adresse et bonheur ; en même temps une femme se montra à la même fenêtre, fit un signe amical à celui qui s'évadait, puis referma la fenêtre.

Une haie de buis, en cachant M. Molleau, lui permettait de voir à son aise ; il crut d'abord qu'il deviendrait le témoin principal d'une scène de vol, et déjà il recommandait son âme à Dieu, tant il craignait de tomber dans les sentinelles avancées des bandits, lorsque l'individu qui venait de descendre aussi lestement passa tout auprès de lui, et lui fit reconnaître à sa joie incomparable, non un brigand, mais le vicomte de Pamiers.

Celui-ci était si empressé à poursuivre sa course qu'il ne vit pas le voyageur nocturne, quoiqu'il passât à deux pas du

bouquet de buis qui protégeait Molleau. La vélocité de sa marche tarda peu à le faire disparaître ; mais le calme de la nature laissa entendre pendant quelque temps encore le bruit de son pas.

Il y a certes dans la vie des heures cruelles d'angoisses et de violentes contrariétés ; mais, en revanche , la bonté de la Providence nous en dédommage par quelques-unes tellement douces , tellement prospères , que leur charme cicatrise promptement les blessures que les autres ont causé. Qui mieux que le sieur Molleau en aurait fourni la preuve maintenant ? que devenaient les avanies de la dernière retraite avec le bonheur inexprimable qu'il goûtait à cette heure-là ?

Il ne s'agissait pas cette fois de rapports inventés, de mensonges construits à grande peine , avec une ombre de réalité, ou éta-

blis sur une parole vague interprétée malicieusement; non : la chose avait pris une autre face ; le fait était positif, patent ; il résultait d'un témoignage de visu, et lui-même, cette fois, serait la personne bien informée qu'il mettait en jeu si souvent.

N'était-il pas vrai qu'une fenêtre de la maison des Lapeyrel s'était ouverte? qu'un homme en venait de descendre ? qu'une femme lui avait fait de tendres adieux ? que cet homme était le vicomte de Pamiers?... Mais la dame... la dame... Eh parbleu! qui pouvait-elle être autre que la jeune Mathilde Lapeyrel? L'amour que Sylvère lui portait, le retour qu'il avait obtenu, n'étaient déjà plus un secret pour la ville et pour la banlieue ; donc, il devenait incontestable que mademoiselle Lapeyrel recevait dans sa chambre, et peut-être plus intimement encore, le plus noble

et le plus joli garçon de Saint-Félix.

Et pouvoir s'avouer à soi-même qu'un tel secret était notre propriété, que ce serait lui qui en donnerait la primeur aux habitans de Saint-Félix, quelle joie! quelle ivresse! La prospérité ne tue donc pas, puisque Molleau était encore en vie?

C'était en cheminant avec lenteur que le méchant homme faisait ces réflexions; déjà il atteignait son manoir lorsqu'une nouvelle idée le saisit; à son regard intérieur apparut tout-à-coup la colère du vicomte de Pamiers, celle non moins légitime des Lapeyrel, et toutes les conséquences désagréables et dangereuses qui peuvent fondre sur un homme qui se dévoue généreusement pour procurer à ses concitoyens le doux spectacle du déshonneur de deux familles. Il voyait déjà des épées, des pistolets, des bâtons peut-être,

et une nouvelle expatriation plus lointaine. Et qui en fixerait la durée.

Il tressaillit, ses yeux examinèrent le boulevard, les maisons voisines, aucune créature humaine ne les animait, et son retour n'était encore connu de qui que ce fût. Le voilà immobile sur le tertre, tenant conseil avec soi-même, et appelant au délibéré la malice noire et la prudence : l'une et l'autre lui donnèrent un bon avis, et il en profita.

Sur-le-champ il fit faire volte face à sa jument poulinière, s'enveloppa de son manteau, et reprit au grand trot le chemin de sa maison de campagne, toujours heureux, car le faubourg se tint silencieux à son passage, et nul ne l'inquiéta par sa présence, sauf les colons de la métairie de Planquès, qui se croisèrent avec lui au moment qu'il passait sous leur habitation

champêtre ; ceux-là examinèrent curieusement le fantôme à cheval qui gravissait la côte d'Auriac, mais sans pouvoir lui donner un nom.

Les paysans qui cultivaient la propriété de Molleau s'étonnèrent de son prompt retour; il le rejeta sur sa chute, dont il aggrava l'importance; selon lui, il serait demeuré évanoui long-temps, et ne ferait que de reprendre ses sens. Cela conté, il s'enferma dans sa chambre, et écrivit en déguisant son écriture, talent coupable qu'il possédait déjà, quatre lettres anonymes, chacune racontant avec des expressions différentes le fait si éminemment intéressant de la sortie nocturne du vicomte de Pamiers de chez les Lapeyrel; et cela, conté avec une malice infernale qui flétrissait la jeune Mathilde.

Dès que cette œuvre satanique eut été

terminée, un jeune garçon de ferme et moitié idiot, eut la commission d'aller la remettre sous enveloppe au receveur Roubertot, accoutumé à recevoir journellement beaucoup de lettres. Le jeune homme fit mieux, car, au bas de la côte, ayant rencontré un meunier qui ne le connaissait pas, mais qui montait à Saint-Félix, il lui confia la dépêche importante, et revint assurer à son maître qu'il s'était acquitté fidèlement de sa commission.

Le receveur, étonné de cet envoi mystérieux, sans aucune explication qui lui fût particulière, examina long-temps ces quatre lettres en ressentant l'envie extrême de s'en approprier une; néanmoins il vainquit la tentation, et le premier contribuable venu de la banlieue qui entra chez lui en ressortit chargé de la mission

de suppléer au service de la poste aux lettres.

Avant midi, trente groupes errans sur la place, devant les portes ou dans les vestibules de chaque maison, causaient avec autant de vivacité que de mystère de l'incroyable événement de la nuit précédente; chaque habitant comprenait aussi le péril qu'il y aurait à provoquer avec soi une explication, soit avec la maison des Pamiers, soit avec la famille des Lapeyrel; aussi on mettait à la liberté de la conversation une réserve peu commune, sans pour cela rien taire, rien excuser.

Tout narrateur, dans cette occurrence, lorsqu'il était assuré de la complicité de ceux qui l'environnaient, établissait pour premier point que la coquetterie de madame Saint-Aurèle avait perdu la jeune Mathilde; que celle-ci, envieuse de prendre

le premier rang dans la haute société, s'était adressée au vicomte de Pamiers qu'elle avait séduit; il devenait certain qu'elle avait fait les premières avances. Déjà des personnes dignes de foi l'avaient surprise sortant, le soir venu, de la maison paternelle par la porte du boulevard; Sylvère attendait à quelques pas, et puis ils s'enfonçaient dans la campagne. Un paysan de la métairie des Clausades les rencontra en position scabreuse au plus creux de la carrière de pierres creusée tout proche de ce manoir champêtre. Depuis deux mois, la petite Lapeyrel (car elle n'était plus mademoiselle Saint-Aurèle) recevait chaque nuit les visites du Vicomte dans la solitude de sa chambre à coucher. A la scène dernière, Mathilde avait fait connaître à son amant que s'il ne l'épousait pas sous un délai de

deux à trois semaines, elle était déshonorée complètement.

Le noble jeune homme, foudroyé par cette révélation, aurait répondu qu'il parlerait à ses parens; mais ce matin même il avait confié à quelqu'un, qu'on ne nommait pas, que, loin d'épouser une évaporée, qu'il certifiait ne pas être à sa première aventure, il se disposait à quitter Saint-Félix, afin d'aller rejoindre à Paris son oncle, le sénateur de Saint-Lizier, qui le faisait son héritier à condition qu'il serait auditeur au conseil d'état; que du reste les Lapeyrel, avertis par une lettre anonyme de la faiblesse de leur fille, avaient abandonné toutes leurs affaires, et que ce motif fâcheux était la cause unique de ce retour précipité auquel on ne devait pas s'attendre.

Puis venaient des disputes, des collo-

ques, des paris pour ou contre tel événement probable ; la fortune immense des Lapeyrel déterminerait les seigneurs de Foix à entacher leur écusson, intact de souillure, de celle résultant d'une telle alliance. — Non, répliquaient gens bien informés, il y a six jours que le Vicomte, soutenu par le grand-bailli de Morée, s'était jeté sans succès aux genoux de son aïeul, qui s'était opiniâtrement refusé à donner son consentement à un hymen pareil. — Je sais que mesdemoiselles de Lavaur, de Salles et de Sainte-Gabelle se sont déclarées pour le mariage, et ceci par principe de piété. — Oui, répliquait un autre; mais la vieille Baronne a affirmé que si une telle bru entrait dans sa maison, elle-même en sortirait aussitôt. — Que feront les Lapeyrel? — Un procès. — Il y aura un duel.

Ici la conversation chaleureuse était interrompue par un survenant qui apportait des nouvelles positives. Hier au soir, et lorsque la société fut partie de l'hôtel de Pamiers, l'Espagnol don Lobranos y resta seul jusqu'à *quatre heures* du matin, demandant grace pour la jeune fille, et fut enfin congédié avec un refus formel, bien qu'il eut mission d'annoncer que les ascendans de la jeune fille la feraient leur héritière au préjudice de ses frères, et ceci en raison de la grandeur de l'alliance.

On dîna mal et vite à Saint-Félix ce jour-là.

II.

UN TRIOMPHE MODERNE.

> Une mauvaise nouvelle semble avoir les ailes de l'aigle tant elle se propage rapidement.
>
> (*Recueil des Maximes.*)

Vers cinq heures du soir, les cris de quelques adolescens qui jouaient à la marelle sur le boulevard de la Porte de Toulouse, annoncèrent aux habitués de la place, qui étaient au grand complet, le

retour de M. Molleau vers ses pénates. On se rapprocha de la partie pavée de la rue du Château, par où il devait venir et où on l'attendait avec une impatience ardente ; il résulta de cette disposition amicale une sorte d'ovation qui flatta le mauvais citoyen.

D'abord en avant couraient, en faisant rouler des cercles ou en sautant à la corde, deux douzaines d'enfans de bonnes mères, tout sales et déguenillés, qui formaient une avant-garde très-respectable ; puis venait le triomphateur monté sur sa poulinière. Sept à huit jeunes gens l'environnaient ; les uns fils de ses voisins, les autres accoutumés à plaisanter avec lui ; certains lui faisaient des questions relatives à sa santé, à sa famille, à ce qu'il avait pu faire ; quelques-uns s'adressaient aux passans ou aux artisans qui travai

laient dans leurs boutiques, les interpellaient moins par leurs noms que par leurs sobriquets qui en tiennent lieu dans les petites villes, et leur faisaient remarquer le retour de l'enfant prodigue.

Le poulain, épouvanté de ce tumulte, poursuivi par les plus malicieux qui lui tiraient les oreilles ou la queue, caracolait, hennissait, courait çà et là, faisant fuir les vieilles femmes, les jeunes filles, dont les cris aigus l'effarouchaient encore plus, et jetant par terre les bambins, pleurant et maugréant; eux la cause principale de ces accidens.

Le tumulte, la clameur toujours croissante faisaient un double appel à la curiosité publique et particulière. Qui, accourait de l'intérieur de son logis au seuil de la porte. Qui ouvrait avec précipitation une fenêtre, dans la croyance que l'archi-

chancelier Cambacérès revenait dans le Languedoc, où il avait fait une apparition au commencement de cette année ; Saint-Félix, en un mot, s'animait et prenait une physionomie de fête.

Dire que Molleau recevait avec indifférence ou avec modestie de tels honneurs, ce serait aller contre l'évidence. Il en jouissait orgueilleusement : ses narines se gonflaient, sa bouche était souriante, et ses regards scrutateurs cherchaient de tous côtés afin de signaler, non ceux qui faisaient partie de la foule accueillante, mais ceux qui, par dédain, jalousie ou insouciance, ne se mettaient à une croisée ou ne formaient pas la file.

Quand il arriva en face de la maison Lapeyrel, il fut salué d'un vivat général ; les désœuvrés, comme je l'ai dit, qui s'étaient portés en ce lieu, l'entourèrent spontané-

ment; tous lui tendirent la main, le félicitèrent sur l'heureux à-propos de son arrivée, et le conjurèrent de mettre pied à terre et d'aller avec eux *sous* la place, afin de ne pas retarder le moment où on l'instruirait de nouvelles inattaquables par leur véracité, et telles par le fond, qu'on espérait que lui-même en serait confondu et frappé de stupéfaction.

La prière, et ce qui suivrait si elle était exaucée, avait certes de quoi tenter Molleau; mais, d'une autre part, il aurait désiré perpétuer jusqu'à sa maison la marche triomphale. Cependant, il ne céda pas à cet enivrement, et il se jeta en bas de sa bonne poulinière. A peine eut-il effectué sa descente, que tel le saisit par un bras, tel par l'autre, que tel le pousse en avant en lui marchant sur les talons, et tel autre lui écrase les orteils et

lui crache à la figure en lui bourrant le ventre de ses poings, afin de lui parler de plus près et d'être celui qui dix ans après se vantera d'avoir été le premier à lui apprendre la grande nouvelle. D'une autre part, aussitôt qu'entraîné par la foule vers *le Couvert* (nom donné à la partie de la place construite en portique), il a lâché la bride de sa monture, trente gamins s'emparent à leur tour de celle-ci : l'un veut la monter, et en s'élevant sur l'étrier droit, il se voit en face un rival hissé sur l'étrier gauche; un troisième escalade la pauvre bête en se cramponnant à sa queue. Sa possession est non moins disputée que celle de son maître, et elle-même devient le champ de bataille que l'on se livre afin de la conquérir.

Soufflets, taloches, coups de poings ou de pieds, égratignures donnés ou reçus,

cheveux arrachés, défis, injures, cris, larmes, tapages, la jument entraînée, assommée, voilà ce qui eut lieu dans cet épisode partiel des événemens nombreux de cette journée, encore fameuse dans la ville et dans le canton. La pauvre bête, autre Hélène que se disputaient de nouveaux Grecs ou Troyens, serait enfin succombée au milieu de cette mêlée, si le fils du boucher, grand gars âgé de dix-neuf ans, ne se fût lancé au milieu des combattans ; là, prenant les oreilles, le nez, la peau du ventre, les redingotes, les vestes, sans s'inquiéter de ce qu'il ensanglantait ou déchirait, il parvint à dégager la poulinière; et puis, l'enfourchant avec la joie du vainqueur, il l'entraîne en l'accablant de coups de gaule ou de talon jusques à son écurie, où elle arriva presque essoufflée, et néanmoins reconnaissante envers son dernier ravisseur

des supplices de détail que sa violence avait abrégée.

Pendant que ceci se passait à la place où Molleau avait héroïquement clôturé son ovation, Molleau en personne était arrivé plus entraîné et porté que marchant sous le Couvert, lieu sacré où on voulait l'initier au scandale; mais quand il y fut précipité, dix bouches lui avaient déjà conté l'affaire, chacune par un lambeau, il est vrai, mais assez pour que le nombre fût peut-être évalué à sept à huit récits complets.

La terreur permanente en lui, du point de vue sérieux et même tragique de l'affaire, le dominait encore tellement, que son amour-propre céda dans cette occasion à la prudence, et il se conduisit avec tant d'adresse, qu'aucun alors ne soupçonna tenir de Molleau uniquement le fond sur

lequel on avait semé des broderies bien étranges; il dût écouter et il écouta toutes les calomnies inventées d'après ses quatre textes originaux, et Dieu sait à quelle quantité s'était arrêtée l'imagination naturellement méchante de ces hommes qui, ennemis du travail et de l'étude, ne s'occupent que de ce travers, ou, pour mieux dire, de ce crime désigné aujourd'hui sous le nom odieux et ignoble de *cancan*, et c'est pour la première fois qu'il souillera un de mes ouvrages.

Malgré la vivacité en quelque sorte furieuse avec laquelle l'envie et la haine que l'on portait aux Lapeyrel se fussent jetées sur ce fait, d'une autre part il restait encore tant de respect pour la famille de Pamiers, que, et la postérité ne voudra pas le croire, ce fut le surlendemain seulement que les chapeaux noirs du lieu se détermi-

nèrent à admettre au partage de ce scandale les castes boutiquières et les plus infimes de Saint-Félix.

Cependant Molleau, doublement satisfait et de sa réception pompeuse, et de la propagation rapide de la nouvelle fatale, sans que son nom s'y trouvât compromis, puisqu'il était prouvé ostensiblement à tous que le matin encore il était éloigné de sa patrie! et que, loin d'avoir parlé, on lui avait tout appris; se retira enfin et rentra à la nuit tombante dans son logis, où il soupa avec cet appétit que donne aux méchans la mauvaise action heureusement accomplie qu'ils ont conduit avec tant d'art et de perversité. Le hasard l'avait si bien servi, que ses intimes et Roubertot lui-même ne le soupçonnèrent aucunement.

Ce receveur, le soir également arrivé pour lui, ne se coucha pas aussi paisible

que Molleau; c'était par son intermédiaire que le révélateur mystérieux avait propagé le scandale ; c'était lui qui, sans savoir en effet le contenu des quatre lettres anonymes, s'était donné le soin de les faire distribuer; la fortune lui avait fourni, il est vrai, pour agent, un étranger à la commune, un passe-volant; mais si des perquisitions étaient faites pour remonter à la source de la calomnie, si une circonstance funeste dévoilait que celle-là sortait de chez lui, comment prouverait-il que le paquet primitif lui venait d'autrui? Sa cuisinière, qui avait des motifs pour lui taire la visite du jeune et beau *moulinier* (garçon de moulin), s'était retranchée à répondre, au premier interrogatoire qu'il lui avait fait subir, que le pli dont il s'agissait avait été apporté par un paysan qui, pour la première fois, était entré

dans la maison, et dont le nom et le visage s'étaient effacés rapidement de sa mémoire.

Des intéressés à percer dans la profondeur de mystère d'iniquité accepteraient-ils une pareille justification? Les antécédens de Roubertot ne lui deviendraient-ils pas nuisibles; et si les Pamiers, si puissans par leur naissance (car sous l'empire la noblesse possédait une valeur réelle), et les Lapeyrel si importans par leur opulence, se réunissaient contre lui, nécessairement il perdrait sa place; or, comme il y tenait autant que depuis nous avons vu un maréchal illustre convenir qu'il tenait à son traitement, il nourrit de l'idée fixe que son avenir, que son intérêt exigeaient qu'il arrivât jusques à l'auteur des anonymes, afin de se mettre à part en cas d'une investigation justement appréhendée.

Je dirai plus tard les démarches qu'il fit pour arriver à soulever ce voile, et quels furent les résultats de ses recherches actives. D'abord, et dans le but d'embrouiller la question, il augmenta habilement le nombre des quatre lettres; l'activité du commérage l'aida si bien que, comme dans la fable de *La Femme et du Larron*, le chiffre de celles-là s'accrut avec tant de rapidité :

Q'avant la fin de la journée,
Il se montait à plus de cent.

Ce ne fut pas le manége le moins odieux, car, comment arriver au milieu d'une telle quantité de missives anonymes que chaque chapeau noir, que chaque gentilhomme, que chaque marchand prétendait avoir reçu, et ceci dans le but d'accroître son

importance, que tous, en outre, disaient avoir brûlé, afin de ne pas être mis au défi de la faire voir, atteindre uniquement les seules véritablement expédiées, transmises, reçues et communiquées. Le ressort, en effet, joua avec un plein succès ; il fut l'obstacle le plus difficile à surmonter, et peut-être même que la vérité n'eût pas été connue d'une manière éclatante, si la Providence n'eût pas préparé, d'une part, l'épouvante intéressée du receveur Roubertot d'un côté, et l'intervention d'un autre témoin bien autrement important et redoutable.

Mais en n'anticipant pas sur les événemens postérieurs à ceux de cette journée, je me contenterai de faire savoir au lecteur que le scandale, d'abord choyé, nourri, accru par la première malice de ces messieurs, les désœuvrés ayant passé entre onze heu-

res du matin et sept heures du soir dans le giron des épouses de tout ce monde, prit dans cet espace de temps un embonpoint, un développement si excessifs, qu'au moment précis

Où Phœbé dans son char d'albâtre,
Montait de l'horizon à la voûte des airs,

c'était pire que le déluge de Deucalion, et presqu'autant de Xissutrus; la ville en était inondée, et déjà le trop-plein se répandait à flots rapides dans les châteaux, les gentilhommières et les campagnes bourgeoises des alentours.

III.

QUELQUES HOMMES DE BIEN.

> Dieu est juste, aussi a-t-il toujours placé auprès du méchant et du vicieux, des hommes de force, de sagesse et de science vertueuse.
>
> *(Recueil de Maximes.)*

Malgré le zèle infernal et la maligne activité mis à propager cette noirceur abominable, il n'en avait pas transpiré la moindre chose, soit à la maison des Lapeyrel, soit à l'hôtel des Pamiers. J'ai dit pour

quel motif la loquacité locale s'arrêtait en face de ce dernier ; quant à l'autre , deux causes en éloignaient encore la funeste nouvelle : la crainte ressortante de l'ignorance où l'on était sur la manière avec laquelle les deux frères prendraient la propagation de la flétrissure de leur sœur, et le départ de toute la famille Saint-Aurèle, qui dès le matin était montée en voiture pour aller jusqu'à Castelnaudary à la rencontre du vieux Lapeyrel et de son fils.

Don José lui-même ignora l'affaire jusqu'à onze heures et demie; alors il sortit de la maison Lapeyrel, et se dirigea vers l'hôtel de Pamiers où il allait dîner, ainsi qu'il avait été invité dès la veille ; comme il entrait dans la rue de l'Eglise, un digne prêtre, jeune encore et modèle de toutes les vertus, véritable séraphin envoyé vers la terre où le ciel ne le laissa pas long-temps,

Monsieur l'abbé de Vigouroux, né à Saint-Félix, était un ecclésiastique capable de réconcilier la philosophie avec la foi chrétienne, c'était bien ce saint jeune homme, doux, aimable, candide, instruit, éloquent; l'exemple de sa vie continuelle inspirait le désir de l'imiter, même imparfaitement; il était parvenu, par sa conduite exemplaire, à ramener à la fois de mauvais prêtres et des laïques égarés. Ce fut à lui seul, à l'étude de ses vertus publiques et privées que la ville de Saint-Félix dût la conversion, toute complète et permanente du savant médecin, le docteur Pech; homme d'érudition, d'esprit, humain, charitable, mais égaré, ai-je dit ailleurs, par des illusions du voltairianisme. Long-temps il lutta; mais enfin les actions et les prières de l'abbé de Vigouroux ramenèrent au giron de l'église une belle ame qui se trouva

bien heureuse aussitôt qu'elle eut abjuré ses erreurs.

Le saint abbé était à la fois le directeur spirituel et de tous les Pamiers et de la pieuse Mathilde ; il aimait et vénérait ceux-là, il chérissait et estimait celle-ci. Son ame pieuse et affectionnée avait donc reçu une rude blessure, lorsque peu auparavant la mère du prêtre, femme spirituelle et possédant au suprême degré ce tact exquis des douairières de la bonne compagnie, l'avait contraint, à bonne intention, d'ouïr le récit de la nouvelle affligeante qui circulait dès le matin.

Elle brisa le cœur sans tache de l'abbé ; il s'était enfui dès qu'il l'avait pu, sans manquer au respect dû à sa mère, et il se dirigeait vers Mathilde pour la ramener à la vertu si elle s'en était égarée, ou pour la secourir si elle était innocente,

lorsqu'il rencontra don Lobranos ; celui-ci, vieux chrétien, était déjà devenu le pénitent de l'abbé qui, par forme de conversation, lui demanda où il allait dans une parure peu en usage dans Saint-Félix les jours ouvrables.

Le nom de la famille de Pamiers ayant été prononcé, il y eut tout à coup une telle expression de regret sur la physionomie du prêtre, que l'Espagnol s'en étonna, et mit de la vivacité à lui demander la cause de son émotion. L'abbé essaya de se refuser à une réponse trop directe. Enfin, vaincu moins par les instances de don Lobranos que par la pensée que celui-là pourrait peut-être hâter, vu sa qualité d'hôte de Lapeyrel et d'ami des Pamiers, un mariage désormais indispensable, il raconta tout ce qu'il savait.

Il terminait lorsque midi sonna. La

nécessité d'arriver sans retard chez le baron était impérieuse; d'une autre part, don Lobranos ressentait une douleur trop violente de cet événement pour se refuser à ce qui y remédierait. Dans cet embarras, il conjura l'abbé Vigouroux de l'attendre chez lui à deux heures précises, où lui, don José, se rendrait exactement. La chose convenue, ces deux hommes de bien se séparèrent.

J'ai dit plusieurs fois, je le répète encore, que les Pamiers ignoraient ce qui occupait uniquement la ville. Sylvère, aussi bien que le reste de ses parens, dès qu'il vit l'Espagnol, accourut à sa rencontre et lui témoigna chaleureusement le regret qu'il éprouvait de ce que l'emploi de la dernière partie de la soirée ne lui avait pas permis d'assister au récit atta-

chant fait par lui, don José, des aventures du duc actuel de Montézuma.

— J'espère, ajouta le jeune homme, que vous tarderez peu à me dédommager de mon malheur, en répétant pour moi ce qui a tant intéressé mes proches.

—Je suis tout près, répliqua l'Espagnol, et cette après-dînée je suis à vos ordres.

— Je le veux bien, dit Sylvère, vous prévenez ma prière. Eh bien! après le café pris, nous irons nous promener du côté de la jolie route du Sauzet Saint-Apolline, et là je serai tout oreille pour vous entendre, et tout cœur pour m'intéresser à ce récit.

—Non, pas aussitôt, fut-il répondu; j'ai à deux heures un rendez-vous avec M. l'abbé Vigouroux ; mais à trois je suis votre homme.

— Vous me trouverez derrière les Pénitens, et au-dessous de la place de vingt

pieds carrés, si plaisamment surnommé le quai de l'Allarme, après la ruine de la chapelle des Pénitens, et en souvenance de la célèbre peur des brigands du 5 août 1789.

Le valet de chambre Norbert, en venant annoncer le dîner, interrompit la conversation ; elle fut mal reprise et guère mieux soutenue à table ; les Pamiers restaient préoccupés au souvenir de la narration de la veille ; tous songeaient à la probabilité d'une réconciliation avec leur parent d'outre Pyrénées ; chacun cherchait par quelle voie on y parviendrait. Don Lobranos, rêvant exclusivement à la révélation récente de l'abbé de Vigouroux, souffrait un chagrin violent de l'accroc fait à la réputation d'une jeune fille qui, par sa ressemblance excessive avec une personne qu'il chérissait ardemment, avait pris sur lui un ascendant irrésistible. Ne connais-

sant pas encore les détails de ce triste scandale, il se flattait que peut-être il y aurait en réalité plus de fracas et d'exagération que de mal réel ; mais jusqu'à plus ample examen, il ne pouvait porter sur des points indifférens cette attention que celui-là réclamait impérieusement.

Le vicomte de Pamiers aurait dû laisser éclater, afin d'animer le repas, sa gaîté naturelle ; et lui-même au contraire se montrait sombre, réfléchi, et plutôt disposé à rêver qu'à se livrer à une joie en ce moment presque étrangère à son âme.

Tout ce qu'on dit pendant le dîner se rapporta uniquement aux infortunes du neveu de la baronne, et ce sujet ne devait pas arracher à sa rêverie morne don Lobranos, qui semblait porter à ce seigneur une tendresse réellement fraternelle.

On quitta vers une heure et demie de

l'après-midi la salle à manger ; dès que l'on eût passé au salon, et pendant que Lucienne et sa plus jeune tante , mademoiselle de Sainte-Gabelle, n'y étaient pas, don Lobranos s'excusa successivement auprès du baron et de la baronne de la nécessité où il était de les quitter tout de suite, sauf à revenir dans la soirée, si toutefois, ajouta-t-il, le retour de messieurs Lapeyrel me laisse libre à ce moment.

A ce nom prononcé , mademoiselle de Lavaur s'adressant à son neveu , lui demanda si la fête que les jeunes Saint-Aurèle avaient préparée la nuit dernière en sa compagnie , serait publique ou bien intérieure. Cette question si simple appela sur le visage de Sylvère un embarras singulier; on voyait qu'il ne comprenait pas ce qui lui était demandé , et néanmoins un ins-

tinct de prudence l'empêchait aussi de prier sa tante de s'expliquer mieux.

Don Lobranos fut seul à s'apercevoir de la confusion du jeune gentilhomme : elle lui parut confirmative des révélations de l'abbé de Vigouroux, et afin d'être parfaitement instruit sur ce cas grave, il profita de la permission qui lui fut accordée, et s'éloigna aussitôt après être convenu avec le Vicomte bien exactement de la place où ils se trouveraient tantôt.

Pendant l'heure que don José passa avec le saint prêtre, il eut à écouter la multitude des calomnies qui, depuis la matinée, avaient eu le loisir de se développer; toutes portaient sur la jeune fille, qu'on accusait de coquetterie, de lubricité, et de dévergondage ; l'excellent directeur ne voulait rien croire de ces turpitudes ; mais il sentait que, dès qu'elles avaient cours,

la réputation de mademoiselle Saint-Aurèle était perdue. L'Espagnol partageait son opinion, et lui, à part cette douce charité, seul aliment des démarches de l'abbé, était animé par cette tendresse fanatique que lui inspirait la ressemblance de Mathilde.

Tous deux raisonnèrent les démarches à faire ; il fut convenu qu'avant de s'adresser aux Lapeyrel, on tenterait d'amener les Pamiers à ce mariage ; que l'Espagnol parlerait le premier, d'abord au Vicomte, puis à la Baronne, ensuite au grand-bailli de Morée, au Vidame de Tarascon, et enfin au chef de cette race illustre ; il toucherait la corde délicate des convenances sociales et de l'honneur ; si par cas il n'emportait pas la victoire, l'abbé le remplacerait et ferait entendre la voix supérieure et entraînante de la religion. Ces messiurse

comprenaient la nécessité urgente de déterminer un mariage prompt, car tous deux acceptaient comme vrai ce que l'on avait ailleurs inventé odieusement : la grossesse avancée de la jeune fille.

Quand chaque partie de ce plan bienveillant et paternel eut été arrêtée, l'abbé conduisit don Lobranos à une fenêtre du corps de logis de la maison curiale, qui donnait sur le boulevard du Nord, et de là lui fit voir le Vicomte arrivé, et déjà l'attendant. Il n'y avait pas de temps à perdre ; l'Espagnol quitta le pieux vicaire, et lui promit de le revoir dans la soirée, n'importe l'heure, afin de lui redire ce qui se serait passé dans la conférence qui allait avoir lieu.

En cheminant, don José s'interrogeait sur ce sentiment intime et puissant qui, dans cette circonstance, le portait à inter

venir dans une affaire qui devrait lui être étrangère ; d'où provenait sa chaleur à prendre en main la cause de Mathilde?

« Ah! se répondait-il vivement, tout en elle me fait illusion ; en la regardant, je crois voir cette femme infortunée, cette femme si chère à mon amour, et que le Ciel m'a ravi ; et toi, ma fille, toi, qui peut-être vis dans le malheur et la misère, peut-être également es-tu flétrie par l'art d'un corrupteur habile, ou par la malice active de ces hommes, de ces femmes sans pitié, toujours prêts à détruire une réputation, à flétrir la candeur d'une jeune personne ; oui, mon enfant, c'est ta cause que je défends dans Mathilde, qui peut-être est encore pure, et n'a d'autres torts à se reprocher que quelques imprudences ; qui sait même, si complètement innocent, ce

n'est que contre la calomnie que tu dois défendre ta pudeur.

Rempli de ces pensées, et prolongeant intérieurement ce monologue, il acheva de traverser la rue de l'Église, ne s'arrêta devant aucun des groupes qui se formaient sur son passage; à la mine affamée de ceux qui les composaient, il lui est devenu facile de reconnaître que la conversation universelle de ce jour-là roulait uniquement sur le fait de la nuit précédente. Tour-à-tour il en gémissait, il s'en indignait, et peut-être que s'il eût été libre à ce moment, il se serait arrêté à chaque pas pour rompre une lance en l'honneur de la vertu outragée, ou pour répéter aux ames déjà coupables, qui flétrissaient cette jeune réputation, que celui qui se croit exempt de péché, lance la première pierre.

IV.

UN MYSTÈRE.

> Que l'on s'éviterait des malheurs et des larmes, si avant de se livrer à des passions, on tenait conseil avec la raison et la vertu.
>
> *(Recueil de Maximes.)*

Sylvère se promenait seul sur le boulevard du Nord, et ses yeux distraits parcouraient le charmant vallon qui se prolonge vers l'occident; ils voyaient, sans en admirer l'étendue, cette perspective qui

vers le septentrion s'élevait par étages de collines jusqu'aux sommités de la chaîne des montagnes de Castres. Là, sur la cîme et souvent au bord de la coupure rapide des riches côteaux, on apercevait des villages, des bourgs et de petites villes : Saint-Julia, Mongeai, Puylaurens, etc.

Mais à cette heure, peu touché des magnifiques aspects de la nature, il rêvait à l'emploi de sa nuit dernière, à cet emploi funeste qui, le mettant en guerre ouverte avec sa conscience, remplissait déjà son ame d'amertumes et son cœur de remords. Avant que de sortir ce soir-là de la maison paternelle, il avait rêvé un bonheur, et maintenant, le possédait-il? non, sans doute?

Sur quel océan était-il lancé? vers quel port favorable tournerait-il ses voiles? Rien en lui ne répondait à cette question,

quand l'ame ensevelie toujours au milieu de profondes ténèbres, quand elle satisfait la passion, recouvre des lumières fatales; lorsque elle est éclairée par le flambeau du repentir, alors elle s'épouvante de la besogne qu'elle a faite, du chemin qu'elle a parcouru; combien elle paierait cher prix le droit de reculer ou la facilité de recommencer son travail. Mais, non, une barrière infranchissable empêche tout pas rétrogade vers le passé, et tout, la contraint à se maintenir dans l'ornière librement creusée par elle, et où elle est volontairement descendue.

Le vicomte de Pamiers était à tel point préoccupé par une foule de souvenirs pénibles, que depuis un quart d'heure, il demeurait immobile à un pas de la pente rapide où une chute imprévue serait dangereuse; il n'entendait plus les sons étran-

gers, et tout son corps tressaillit soudainement lorsque en même temps don Lobranos lui eut pris le bras et lui eut dit :

— Halte-là ! je vous fais mon prisonnier.

— Quoi !... qu'est-ce ? dit Sylvère tout troublé ; ah ! Senhor, je ne vous savais pas aussi proche.

— Vous étiez donc vous-même bien loin ?

— Oui... non...

— J'entends, selon que l'on fait, la distance par lieues ou par toises ; mais ne nous arrêtons pas ici, profitons de cette belle après-dînée, et enfonçons-nous dans la campagne ; il est rare, mon jeune ami, qu'on ne gagne pas quelque chose de profitable chaque fois qu'on peut se dérober au contact ou à l'investigation des hommes.

Un reste de préoccupation empêcha Sylvère de faire son profit de cette maxime sage; et plus frappé du souvenir de l'histoire qui devait lui être contée, il dit à son compagnon, en lui lançant un regard si singulier, que son explication n'eût pas été facile.

— Ainsi je vais être, par la complaisance d'un étranger, initié aux plus profonds secrets d'une portion de ma famille.

— Êtes-vous encore bien avide d'ouïr de ma bouche ce que vos parens vous ont raconté ce matin.

— Ce récit, répliqua Sylvère, aura plus de prix dans votre bouche; car on dit, Senhor, que vous le faites avec une vivacité, une chaleur telles que si vous étiez mon cher oncle le duc de Montézuma.

— Oh! bien, reprit l'Espagnol avec une

promptitude singulière, j'ai à vous entretenir d'une chose non moins importante, puisqu'elle vous concerne et que vous y jouez le rôle principal.

— Moi ? répondit Sylvère réellement étonné, que peut-il y avoir de si extraordinaire dans les habitudes d'une vie si simple, et où, contre le proverbe : les jours se suivent et se ressemblent néanmoins tous.

Don Lobranos et le vicomte se trouvaient alors loin de tout lieu habité. Le premier alors s'arrêta, et se plaçant en face du second, lui dit.

— Plût au seigneur Dieu que ce que vous dites eût été toujours réel et sans aucune exception ; mais, monsieur, cela n'est pas : une fausse démarche, dont vous n'avez pas certainement calculé toute l'impor-

tance, vous place, dès ce matin, dans une fausse et bien pénible position.

— Laquelle, Senhor, répliqua Sylvère impétueusement; la maison de Pamiers ne peut souffrir la moindre tache. De quoi m'accuse-t-on? parlez, et j'en prends Dieu à témoin que je me justifierai sans peine. Nous sommes dans une ville où les crimes commispar la langue sont communs; apprenez-moi, je vous en supplie, par l'intérêt que vous me portez, quelle est la nouvelle calomnie dont on me charge.

— Oh! oui, repartit l'Espagnol presque persuadé par la véhémence de Sylvère, ce sera une calomnie; mais elle est atroce, abominable, car elle flétrit sans retour la vie entière d'une charmante jeune fille, gracieuse, douce et remplie de pudeur. N'est-ce pas vrai que celui ou ceux qui prétendent que vous avez passé la nuit der-

nière dans la chambre de mademoiselle Mathilde de Saint-Aurèle en ont menti? et qu'également ils avancent une imposture horrible, quand ils affirment qu'avant le jour ils vous ont vu descendre par une fenêtre de la maison de Lapeyrel, tandis que la fille imprudente vous faisait encore ses tendres adieux.

A mesure que la bouche de don Lobranos apprenait au vicomte de Pamiers ces faits scandaleux, celui-ci perdait rapidement et son assurance, et ce calme plein de franchise empreint tout à l'heure encore sur sa noble physionomie; des signes de douleur, de honte, de remords y apparaissaient au contraire; une consternation morne éclatait dans ses yeux, et lorsque l'Espagnol eut cessé de l'interroger; lui, au lieu de répondre, laissa tomber ses bras en signe d'accablement le long de son

corps, tandis que de sa poitrine sortit un cri de surprise et de consternation..... Il ne fit pas d'autre réponse, et se maintint dans un silence plus significatif que tout ce que ses lèvres auraient pu exprimer.

Don José, de son côté, se tut également; lui aussi passait d'une sorte de joie à un désappointement complet. Un instant il s'était imaginé que les bruits de la ville prenaient tous leur source dans la malignité de quelques ennemis des Lapeyrel; mais comment douter maintenant de l'existence de ce scandale, puisque loin de le démentir, celui qui y jouait le premier rôle, le confirmait sous tous ses aspects, par cela seul qu'il ne le niait pas.

Il s'écoula un laps de temps considérable que les deux interlocuteurs employèrent, d'un commun accord et sans s'être

parlé, à sortir du chemin pour aller se cacher derrière une haie épaisse qui bordait une prairie de jasmin, de marguerites hâtives. Là, ni passant ni indiscret ne les y relanceraient et ne les distrairaient pas d'une conversation que chacun en soi voyait grandir en importance. Lorsqu'ils furent ainsi abrités, don Lobranos, reprenant la parole, dit :

— Monsieur le vicomte de Pamiers me ferait bien injure s'il doutait de mon attachement ; j'ai besoin de le lui rappeler, afin de le porter à m'excuser, si dorénavant quelque chose le choque dans la franchise de mes propos.

— Oh ! Senhor, répliqua Sylvère d'une voix tremblante, ceci est un fait prouvé, et, à mon tour, je vous certifie que, quoiqu'il vous plaise de me dire, il ne sortira pas de ma bouche un mot qui puisse vous offenser.

— Ainsi donc, répondit l'Espagnol, nous demeurerons en paix tout en nous faisant la guerre.

— La guerre? et pourquoi?

— Je suis Castillan, monsieur, et à ce titre, dévoué au service exclusif des dames; ne vous étonnez donc pas si je vous prie, au nom de l'honneur, de rendre à la jeune fille de mes hôtes l'honneur que vous lui avez enlevé.

— Moi! moi! oh! ceci est un mensonge infâme.

— Vous n'avez donc pas été son compagnon solitaire pendant la nuit dernière? ce n'est donc pas vous que l'on a vu avant l'aube sortir de la maison.

Sylvère, à cette question, rougit, baissa les yeux, et rentra dans son premier silence.

— Il y a des témoins qui vous ont vu

descendre la fenêtre du rez-de-chaussée, qui est à la hauteur d'un demi-étage (un entresol), du côté de la campagne; vous n'étiez pas seul, car ELLE vous accompagnait, vous a fait ses adieux par des gestes passionnés, et n'est rentrée qu'après vous avoir vu prendre votre élan. Ceci n'est plus un secret; la méchanceté active a multiplié les confidens : *cinquante* lettres anonymes en ont fait part à autant de vos compatriotes; il n'y a plus rien que vous puissiez démentir, et puisque vous avez rendu le mariage nécessaire entre vous et cette pauvre créature, je suis assuré que vous vous y soumettrez volontairement, et le plus tôt possible.

Assurément don Lobranos, s'il eût été babillard, aurait pu pousser bien plus loin ses révélations, sans qu'il eût pris fantaisie au Vicomte de lui répondre.

Celui-ci, anéanti, éperdu, déchiré au plus profond de l'âme par ce qu'il venait d'entendre, contemplait avec l'expression du désespoir l'abîme dans lequel il s'était plongé volontairement; chaque mot enfonçait dans son sein une flèche plus aigüe, plus ardente, et néanmoins il ne pouvait se résoudre à parler. Le long usage de la vie que l'Espagnol avait fait lui aidait à lire en partie dans l'intérieur de son jeune ami, sans néanmoins lui accorder la faculté de soulever en entier le voile mystérieux qui couvrait le grand secret de cette ame. Que se passait-il donc de si extraordinaire? Était-ce de la discrétion exagérée? Il n'y comprenait rien. Enfin, lassé de ce mutisme presque offensant, à tel point il montrait de la méfiance, don Lobranos se mit à dire :

— Ainsi, monsieur le vicomte de Pa-

miers, en présence de la vérité rayonnante de lumière, se refusera à lui porter son hommage, et sa défiance me range peut-être dans la caste des Roubertot et des Molleau.

Ici un second cri non moins aigu échappa au Vicomte. Une sorte de vision se représentant à sa vue, lui rappela spontanément qu'à cette minute fatale où il quittait le pied du mur de la maison de Lapeyrel, afin de rentrer chez lui, il avait cru entrevoir derrière un massif de buis une sorte de fantôme à cheval, auquel il n'avait fait aucune attention, tant il s'éloignait rapidement et préoccupé. Une voix intérieure avait en même temps murmuré le nom de ce méchant homme; mais tout cela, qui s'était d'ailleurs passé presque dans les ténèbres, avait quelque chose de si vague, de si incertain, qu'à

l'heure actuelle il ne s'y arrêta qu'en passant, et le fond de l'affaire fit vite évanouir cet incident.

— Ne parlerez-vous pas ? poursuivit Lobranos... c'est un parti pris... Soit! La discrétion au fondne peut être un tort. Laissons donc à part cet aveu pour lequel vous manifestez tant de répugnance, et venons au point capital. M'estimez-vous assez, monsieur le Vicomte, pour m'autoriser à faire à vos parens les premières ouvertures relatives à ce mariage, devenu malheureusement de toute nécessité?

— Ah! Senhor, répartit vivement Sylvère, non-seulement vous possédez mon estime, mais encore mon affection, mon amitié, mon respect même.

— Du respect envers moi! oh! c'est beaucoup; je vous suis étranger.

Malgré la violente agitation qui tour-

mentait le Vicomte, et la solennité de ses pensées, un rire sardonique courut sur ses lèvres, et ses yeux prirent une autre fois une expression presque moqueuse. Don Lobranos, lui aussi tout préoccupé, ne vit pas ceci, ou, ayant à traiter un point plus capital, ne s'y arrêta pas; et, s'inclinant, tandis que sa physionomie se rassérénait, il se mit à dire :

— Vous m'acceptez donc pour votre paranymphe? Allons, embrassez-moi; soyez certain que j'obtiendrai le consentement de vos proches.

— Pourquoi? demanda Sylvère, encore sous l'impression de son premier trouble.

— Mais pour votre hymen avec mademoiselle Mathilde.

— Mon hymen avec elle? moi l'épouser? Oh! non, Senhor, oh! non, jamais.

— Y songez-vous, monsieur? Quoi!

vous la déshonorez, et vous lui refusez une réparation légitime?

— Une alliance entre nous deux est impossible; oui, impossible, Senhor.

Et tout le corps du jeune homme parut sous le coup d'une singulière horripilation.

— Vous est-elle déjà devenue odieuse. Le mépris que sa faute vous inspire a-t-il succédé si vite à votre amour?

— Sa faute... elle est innocente.

— Elle! tant mieux; mais le public ne le croit pas.

— Elle est vertueuse et sans tache.

— Tant mieux encore! et votre confidence me charme; mais tout Saint-Félix la croit coupable : on assure que le crime a été consommé.

— Qui, des misérables? je les réduirai

au silence : malheur à qui attaquera sa vertu !

— Ainsi donc tout ce scandale est un mensonge, et vous n'êtes pas sorti vers cinq heures du matin de la maison Lapeyrel? Il faut que nous allions le publier : vous le pouvez, sur l'honneur.

— Je m'en garderai bien, car je commettrais un faux serment.

— Vous avouez le rendez-vous... Lui seul perd cette jeune fille, et votre prompt mariage peut lui rendre l'honneur.

— Que Dieu me foudroie! s'écria le Vicomte dans le paroxisme d'une colère effrayante, plutôt que de laisser nommer mademoiselle Saint-Aurèle ma femme. Moi! m'unir avec elle, je préférerais... Ah cessez votre insistance; ce qu'elle veut exiger me cause trop d'horreur !

V.

UN VOILE LEVÉ.

> L'homme de haut rang a beau vouloir cacher sa position sociale, un geste, un mot, un acte, tout le décèle.
>
> (*Recueil de Maximes*).

Le ton ferme, impérieux, désobligeant même que mit Sylvère à prononcer ces dernières paroles, irritèrent et remplirent à la fois de tristesse le cœur du bienveillant Espagnol. Il laissa tomber les mains

du jeune homme qu'il pressait dans les siennes, se recula de quelques pas, se mit à réfléchir, tandis que des sentimens sinistres se peignirent sur son front contracté et dans ses yeux mécontens.

— Certes, dit-il enfin, je ne me serais pas attendu que le seul rejeton de la race antique et auguste des Foix-Pamiers renonçât volontairement à cette fleur de loyauté si chère à ses ancêtres!

— Senhor! dit Sylvère avec une inflexion de voix indignée.

— Souffrez, jeune homme, la vérité, puisque vous ne voulez pas réparer la faute. Quoi! vous abusez de la faiblesse d'une demoiselle bien élevée, vous la souillez dans sa réputation, et vous vous refusez à satisfaire aux exigences de sa position actuelle! Vicomte de Pamiers, vous avez forfait à l'honneur!

A ces derniers mots, prononcés avec indignation, avec une intention véritablement offensante, le visage de Sylvère se couvrit d'une pâleur livide, sa bouche se contracta, ses dents se mirent à claquer, et ses yeux étincelèrent; un mouvement involontaire le rapprocha de l'Espagnol, qui crut à un acte de violence; mais tout aussi vite le jeune homme se retira en arrière, croisa ses bras, et, dans cette position :

— Senhor, répondit-il, un tel outrage ne devrait se laver que dans le sang de qui l'a commis; mais loin de moi le sacrilége que je commettrais à répandre celui de mon oncle... Duc de Montézuma, après ce que vous venez de me dire, mon honneur ne me permet plus de respecter votre incognito.

— Ah! beau neveu, beau neveu, ré-

partit impétueusement le noble descendant des souverains de l'empire du Mexique, que le moment m'est pénible pour vous embrasser affectueusement ; mais malheur à vous si un mot encore vous échappe! Qui donc m'a trahi? Ce ne peut être le fidèle Carlo.

— C'est votre Excellence même, dit le Vicomte en se jetant dans les bras de son parent ; c'est elle qui, lors de notre première rencontre, s'est dévoilée, quand elle me raconta sa rencontre avec M. le Vidame de Tarascon, un *moi* pour un *lui* vous fit connaître. Pouvais-je, d'ailleurs, me tromper à ces manières des hauts Hidalgos ; et convenez, si j'ai d'ailleurs mérité votre colère, que je sais garder un secret.

— Vous êtes un véritable Castillan ; aussi je serais fier d'avoir un tel héritier, si votre conduite...

— Elle est blâmable en apparence, mon oncle, je le sais, je l'avoue, et pourtant... Non, non, je ne serai pas l'époux de la malheureuse Mathilde.

— Que deviendra-t-elle alors ? quelle sera sa destinée? Est-ce l'orgueil de votre naissance, qui vous fait repousser une union avec cette famille nouvelle? Je l'approuverais en un autre cas, mais dans celui-ci, non; vous êtes son séducteur.

— Je le nie.

— On vous a vu sortir de la maison, et elle avec vous; le niez-vous pareillement ?

— Oh! que ma position est affreuse! s'écria le jeune homme, en se laissant tomber sur le gazon de la prairie.

— Oui, cher enfant, reprit le faux don Lobranos, elle est affreuse, ainsi que vous le dites; mais ne l'est-elle pas

mille fois davantage pour la créature infortunée sur qui va tomber la jalousie que l'on voue à sa famille? Voyez les insultes, les affronts, les avanies perpétuelles qui la déchireront; regardez le dédain des demoiselles de son âge; entendez les propos grossiers, offensans des ennemis de sa famille! Toute promenade, toute visite ne lui sera plus permise; qui sait même si à l'église, la populace, oubliant l'incomparable évangile de la femme adultère, n'outragera pas Mathilde publiquement? C'est elle, beau neveu, elle qui est à plaindre! L'homme dans votre cas, est encore ménagé s'il est brave; mais la femme... Ah! je vous en conjure, ayez pitié de celle-là!

— Atroce, épouvantable position, dit Sylvère en se parlant à soi-même; l'enfer l'a choisi pour me punir... Mais, mon

oncle, suspendez vos supplications pour un instant; croyez à mon chagrin, à mon désespoir du refus que je suis contraint de vous faire, et veuillez à votre tour m'instruire du motif qui vous amène mystérieusement parmi nous.

— Ne le devinez-vous pas? Dès que j'ai su que je possédais d'aussi proches parens, mon cœur n'a pu supporter leur absence. Des rapports d'affaire à mon retour d'Amérique, avec les négocians Van Bloemenn, de Cadix, me firent savoir que ceux-ci étaient également liés avec des riches propriétaires de la petite ville où ma tante et les siens habitaient. Je me fis charger par ces banquiers de certains réglemens de comptes, au moyen desquels je pourrais habiter Saint-Félix sans éveiller les soupçons de mes proches; mais, comme dit le proverbe, l'homme propose et Dieu

dispose, me serais-je attendu, qu'à part ma famille, je rencontrerais ici une malheureuse enfant qui s'emparerait de mon cœur, et cela par le seul fait de sa ressemblance avec la fille infortunée que mon père m'a ravie.

— Et le duc de Montézuma continuera-t-il long-temps son incognito?

— Laissez-le moi, Vicomte, je ne peux me souffrir sous mon vrai nom; lorsque je le porte, mes chagrins passés se renouvellent et me poursuivent avec plus de vivacité. Non, je ne veux plus être le cinq fois grand d'Espagne, le prince, le duc de Montézuma, tant que ma fille ne me sera pas rendue; et, comme je ne la retrouverai que dans l'autre monde, il n'y aura dans celui de Ricco Hombré, de ce nom, que mon neveu bien-aimé, malgre

son inconduite, le vicomte Sylvère de Pamiers.

— Permettez à mon tour un refus, répondit le jeune homme. Ma vie se couvre de ténèbres, mon avenir, quel sera-t-il? Moi, vous succéder dans vos grandeurs, vos qualifications, votre opulence gigantesque? Cela ne sera pas. Tout ce que je désire; c'est de quitter Saint-Félix et d'aller dans une terre lointaine cacher mes chagrins et mon désespoir.

— Enfant incompréhensible, répliqua don Lobrános (à qui je conserverai ce nom jusqu'à sa reconnaissance complète par les siens), quel est donc le mystère que vous me cachez? Aurez-vous le courage de voir souffrir votre victime, et ne serez vous pas touché du sacrifice qu'elle a fait à votre amour? Ne vous flattez pas que je vous laisserai tranquille; je me joindrai à la

voix publique, et puisque vous avez déshonoré cette jeune fille, nous vous forcerons à l'épouser.

Sylvère ne répliqua pas ; il se leva et parut vouloir reprendre le chemin de la ville. Il en fit la proposition à don José, qui, voyant l'inutilité de sa persistance, promit à la tendresse qu'il portait à Mathilde, de servir celle-ci par un autre moyen. La conversation roula depuis sur le point du départ, sur les propres malheurs du duc de Montézuma, sur cette rigueur inflexible de son père.

— Prenez-y garde, Sylvère, dit-il ensuite, on dirait que l'esprit de votre grand-oncle a passé en vous. Ne manifestez-vous pas une opiniâtreté pareille maintenant? Ne vous refusez-vous pas à épouser une femme que vous aimiez ou à

qui du moins vous avez parlé le langage de la passion?

— Je me traite avec plus de sévérité que vous n'en useriez envers moi, dit alors le Vicomte; je suis bien jeune, et néanmoins je peux connaître les conséquences fatales du débordement de nos passions. Je suis perdu, si je ne quitte pas Saint-Félix! Oh! mon oncle! Pourquoi ne me donneriez-vous pas promptement une mission relative à l'une de vos propriétés, soit en Espagne, soit dans le Nouveau-Monde.

— Vous, partir maintenant! y songez-vous, Vicomte! j'ai trop à cœur le soin de votre réputation. Tout voyage, aujourd'hui commencé par vous, serait demain changé en un acte de fuite devant les deux jeunes Saint-Aurèle.

A peine le propos de don Lobranos eut rappelé à la mémoire du vicomte de Pa-

miers, son ami Théodebert et la scène de la veille, qu'un nouveau souci parut sur son front; il se tourna vers son compagnon, et lui prenant la main qu'il baisa :

— Vous ignorez, sans doute, lui dit-il, le fait cruel qui va compliquer l'affaire malheureuse où je me suis plongé, il ne m'est pas permis de vous la taire. Ah! je vous en conjure, sans vous irriter de ma résistance, venez au secours de ma sœur.

Ce début piquant la curiosité affectueuse de l'Espagnol, il demanda, par la vivacité de ses regards, que son neveu complétât la révélation, et Sylvère sa hâta de lui tout apprendre. Il sut donc, et le double amour des deux frères, et leur démarche égale auprès de leurs parens; le succès obtenu sur ceux-ci par Aristide, tandis que Théodebert, malheureux dans sa famille, obtenait la conquête du cœr

de mademoiselle de Pamiers. Don Lobranos écouta ce récit avec une attention bienveillante, et lorsqu'il eût été achevé, lui, prenant la parole :

— Beau neveu, dit-il, admirez avec quel soin la Providence veut que la maison de Pamiers se mésallie, croyez-vous qu'il n'y ait rien de mystérieux dans ce service de vie et de mort rendu par Théodebert et la comtesse Lucienne, dans cette affection positive que vos fiers parens et moi avec eux, portons à ce bon jeune homme; d'une autre part, vous serez forcément son beau-frère, comment alors lui refuseriez-vous la comtesse lorsqu'on lui aura mis la main de sa sœur dans la vôtre.

Cette conclusion, qui ajoutait aux inquiétudes du vicomte, eut lieu au moment précis où les deux parens passèrent l'arcade à demi-ruinée de la porte de Tou-

louse; peu après, l'oncle nouvellement reconnu et le neveu se séparèrent ; celui-ci entra dans l'hôtel de Pamiers ; celui-là se rendit à la maison curiale, où il s'était donné rendez-vous avec le vicaire, M. l'abbé de Vigouroux.

— Je vous apporte de mauvaises nouvelles, dit l'Espagnol en se montrant au prêtre.

— Je n'en ai pas de moins tristes à vous apprendre, repartit le saint vicaire ; la jalousie, lorsqu'elle s'habille du vêtement de l'hypocrisie, n'est que plus terrible; on parle déjà, dans la confrérie du Sacré-Cœur, de l'expulsion de ma pénitente.

— Ce serait horrible, s'écria don José ; autant vaudrait, pour Mathilde, d'être flétrie par la main du bourreau. Quoi ! monsieur, vous ne l'empêcherez pas ?

— Je ne pourrai pas, du moins, em-

pêcher que la proposition ne soit faite, et ce fait seul sera un véritable déshonneur... Vous avez vu M. le vicomte de Pamiers.

— Je le quitte; il refuse d'épouser mademoiselle Mathilde.

— Est-ce certain?

— Il me l'a répété dix fois.

— Il la perd et puis il l'abandonne?

— Il jure qu'elle est sage, qu'elle est sans reproche.

— Il nie donc tout?

— Non; il convient de la sortie nocturne.

— N'en est-ce pas assez? Ce fait accordé, à qui fera-t-on croire le reste?

— A vous et à moi, monsieur l'abbé, parce que nous ne sommes ni envieux ni méchans; mais hors nous, je conviens que l'infortunée sera perdue.

L'abbé, qui voulait le lendemain ques-

tiónner Mathilde au tribunal de la pénitence, où elle viendrait le trouver, conjura don Lobranos de continuer à servir la cause des bonnes mœurs, fait auquel le noble Hidalgo s'engagea sans peine assurément ; à part ces deux belles ames, aucune autre dans Saint-Félix ne songeait à prendre le parti de la malheureuse Mathilde.

VI.

LES PRÉLIMINAIRES D'UNE DEMANDE EN MARIAGE.

> Les lois confondent plus vite les rangs divers de la société, que celle-ci ne consent à cet amalgame.
>
> *(Recueil de Maximes.)*

Au moment où les deux Lapeyrel rencontrèrent à Castelnaudary, leur belle-fille et bru, et leurs enfans et petits-enfans, ils étaient bien loin de soupçonner ce qui se passait ce même jour dans leur ville na-

tale. Charmés de revoir les seuls objets de leur affection, ils se hâtèrent de leur faire part du plein succès qui avait couronné leur double entreprise ; leur opulence, déjà si considérable, en était presque doublée, et elle leur assurait un rang distingué dans le monde.

Tandis que Saint-Aurèle donnait à sa femme, à sa fille, ainsi qu'à Aristide, les magnifiques présens qu'il leur apportait, son père, prenant à part le triste Théodebert, lui renouvela son chagrin de ce qui s'était passé, et de la parole qui procurait à Aristide un si grand avantage au-dessus de son frère aîné ; Théodebert fut querellé de son excès de délicatesse : il aurait dû parler le premier, on ne lui eût pas refusé ce que l'on accordait à Aristide.

Ce dernier, profitant de l'absence de son frère, s'empressa de prier Saint-Aurèle

de ne pas retarder d'un jour la démarche décisive auprès de la famille de Pamiers.

— Il est impossible, poursuivit Aristide, que nous essuyions un refus; votre fortune immense m'est le sûr garant de l'accueil que l'on doit vous faire, et vous verrez ces nobles si fiers se réjouir d'une alliance qui les relevera de leur ruine; car je ne doute pas que l'on n'accepte aussi, en retour du don qu'ils veulent nous faire de la part de la comtesse pour moi, celui de Mathilde pour le frère de celle-ci.

Les Lapeyrel, toujours peu soucieux de rentrer avec fracas dans la bonne ville de Saint-Félix, attendirent encore cette fois que l'heure fût avancée avant de quitter Castelnaudary. Il pouvait bien être une heure du matin, lorsque les deux voitures, ayant monté par la grande route

de Revel, s'arrêtèrent à la porte extérieure de la maison des Parisiens; ceux-ci et leur famille se couchèrent aussitôt.

A leur réveil, le père et le fils furent encore persécutés par Aristide, qui les conjura de ne pas retarder le complément de son bonheur. Son aïeul, qui devait porter la parole et qui au fond souhaitait qu'un premier refus lui permît de substituer Théodebert à son frère, se résolut à profiter de la circonstance de son retour, afin de s'assurer une bonne fois des dispositions à son égard des membres de la maison de Pamiers.

Mais avant de sortir, un autre devoir le retiendrait quelque temps chez lui; il ne connaissait pas encore l'Espagnol, associé de ses amis, les Van Bloemenn et son hôte. Depuis quelque temps, don Lobranos avait cru devoir, par délicatesse,

ne pas se montrer au milieu de la nuit au moment du retour des Lapeyrel; si bien qu'eux et lui étaient encore inconnus réciproquement les uns aux autres. Il n'était pas convenable que cette situation se prolongeât. Déjà don Lobranos avait fait demander à quelle heure ses amphitrions voudraient recevoir leur hôte; et ceux-là, souhaitant de le bien accueillir, le prévinrent, et tous les deux entrèrent dans sa chambre au moment où il les croyait encore dans leur lit.

Don José écrivait au moment où Carlo, son inséparable majordôme, lui annonça la visite du père et du fils; il se leva précipitamment et courut au-devant des nouveaux-venus, ressentant un vif chagrin, dans sa haute courtoisie, de ce que ces messieurs l'eussent prévenu.

Mais au moment où lui et Lapeyrel

s'entreregardèrent après leur salut réciproque, l'un et l'autre frappés instantanément d'un souvenir assoupi depuis longtemps dans leur ame manifestèrent une surprise si vive, si mystérieuse, que Saint-Aurèle en demeura très étonné; aussi, prenant la parole, et s'adressant à l'étranger :

— Monsieur, dit-il, lorsque mon père et moi nous nous félicitions d'avoir le bonheur de faire votre connaissance, ne serait-ce qu'une rencontre qui vous ramènerait tous les deux vers le passé?

— Il est certain, monsieur, répondit don Lobranos, que si je vous vois pour la première fois, je n'oserai tenir le même langage à l'égard de monsieur votre père; nous ne sommes pas inconnus l'un à l'autre, et le hasard en une autre circonstance nous a rapprochés tous les deux.

Ce point me semble certain, et néanmoins ma mémoire ne vient pas à l'aide de l'instinct de mon cœur.

— Quant à moi, répartit à son tour Lapeyrel, qui avait tenu un conseil secret et rapide avec sa prudence accoutumée, j'ai cru aussi tout comme monsieur retrouver dans sa physionomie des traits qui jadis m'auraient frappé, mais la plupart du temps ces rapports fugitifs ne sont que de vaines illusions, et je crois bien que c'est le cas dans la présente occurrence.

— Non, non, répondit don Lobranos avec vivacité, nous ne sommes pas la dupe des jeux de notre imagination; vos traits ont été trop profondément gravés dans ma mémoire, pour n'être pas ceux d'une personne qui joua jadis un rôle majeur dans l'histoire de ma vie. Je vous ai vu

ailleurs... mais où je m'interroge, et rien ne me répond ou ne me satisfait.

— Quoi qu'il en soit, Senhor, dit le vieux Lapeyrel avec une civilité peut-être emphatique, je me sens trop flatté de votre persistance pour continuer à décliner nos anciens rapports, si tant est qu'ils aient jamais existé. En attendant qu'ils reviennent en nous avec plus de clarté, croyez qu'il vous suffira de ceux avec mes amis les Van Bloemenn pour recevoir dans cette maison, des miens et de moi, l'accueil dont vous êtes digne et qu'il me sera si doux de prolonger, autant que cette ville pourra vous être agréable.

L'urbanité espagnole ne se laissa pas vaincre en cette circonstance. Don Lobranos rendit avec usure les complimens qui lui étaient adressés ; néanmois, il y mit de son côté un peu de distinction, car il ne

cessait en son intérieur de rechercher les lumières qui le remettraient sur la voie des actes de sa vie précédente, auxquels, selon lui, M. Lapeyrel se trouvait mêlé.

Celui-ci, pressé par son désir d'aller chez le baron de Pamiers, se hâta de s'excuser auprès de l'étranger, touchant la promptitude à se séparer de lui. Une affaire importante, lui dit-il, le contraignait à sortir; il espérait au retour ne laisser à aucun des siens l'honneur et la satisfaction de tenir compagnie à leur hôte.

Don Lobranos, de son côté, saisit cette circonstance pour faire l'éloge des enfans de M. Saint-Aurèle et pour les remercier, auprès de leurs grands-parens, de l'accueil empressé, bienveillant et poli qu'il en avait reçu malgré lui; sa partialité envers Théodebert éclata, comme aussi la tendre affection qu'il vouait à Mathilde.

Cependant le vieux Lapeyrel, se maintenant toujours dans sa première règle, celle de ne se montrer à ses concitoyens que le moins possible, et redoutant en ce moment les questions que les oisifs s'empresseraient de lui faire, sortit par l'issue des boulevards, et gagna ainsi l'hôtel de Pamiers. Comme il rentrait dans la ville par la porte de Toulouse, il vit MM. le grand-bailli de Morée, le vidame de Tarascon et le vicomte Sylvère, qui tous trois à cheval tournaient dans la petite rue du derrière de la place.

Sa joie, à la vue de leur départ, fut extrême ; il préférait trouver seul le baron, et jamais il ne serait entré plus heureusement dans l'hôtel de Pamiers. Comme il était sous le vestibule, Norbert, l'ayant aperçu, vint à lui. Lapeyrel, cherchant à le gagner par des paroles affables, s'avisa

de le complimenter comme si c'était le valet qui fût de retour d'un voyage d'outre-mer. Le parfait domestique depuis long-temps partageait la haine de ceux de Saint-Félix contre leur heureux compatriote, non qu'il lui en voulût pour son compte, mais parce qu'il était indigné à la pensée qu'un si petit compagnon possédait une aussi énorme fortune, tandis que ses maîtres s'approchaient chaque jour de la perte totale de la leur.

Ses réponses, en conséquence des complimens obséquieux dont Lapeyrel le combla, furent sèches, froides et concises; néanmoins il apprit, en retour des questions relatives au chef-suprême du noble manoir, que mesdemoiselles de Lavaur, de Salles et de Sainte-Gabelle étaient à l'église avec la comtesse Lucienne, que la Baronne était enfermée avec la duègne,

que ces jeunes maîtres (il mettait le Grand-Bailli sur la ligne du Vicomte) venaient de partir dans le but d'aller faire une visite au château de Montégut, où néanmoins ils ne resteraient pas à dîner, car on attendait ce matin même, ou au plus tard dans l'après-midi, le vieux marquis de Maurémont, ancien chef d'escadre et cordon-rouge, avec son fils, jeune homme de la plus belle espérance. Ces Messieurs amenaient avec eux le vicomte de Borrassol, chevalier de Malte, leur voisin de campagne.

Lapeyrel, bien instruit, admira le concours de son étoile qui le faisait arriver si à propos; car à quelle époque aurait-il fallu retarder la communication, puisque l'on était chez les Pamiers à la veille de recevoir de pareilles visites, trop agréables aux maîtres du lieu pour qu'ils ne

fissent pas tous les efforts possibles afin de les prolonger? Il pria presque humblement Norbert d'aller prévenir le Baron que son ami et camarade de ses jeux d'enfance était à l'attendre dans le salon.

Une grimace involontaire, échappée à la gravité permanente du vieux valet de chambre, protesta dans son esprit contre tout parallèle, tout rapprochement indécent, selon lui, entre son illustre maître et l'obscur fils d'huissier, qui devait uniquement à ses richesses l'accueil poli qu'il recevait. Cependant, lui aussi, trop civil pour pousser son dédain et sa colère jusqu'à l'impertinence visible, se contint dans sa froideur cérémonieuse, avança un cabriolet à Lapeyrel, un fauteuil lui eût paru trop honorable ; et cela fait, il entra dans la chambre du Baron, où se trouvait aussi madame de Pamiers, ainsi que les

autres de leur nom, hors Sylvère, ignorant encore la nouvelle scandaleuse qui remplissait tout Saint-Félix.

— Voilà un homme bien poli, dit le Baron; il arrive cette nuit dernière, et déjà il vient me voir : je suis fâché de m'être laissé prévenir.

— Engagez-le, mon ami, à notre soirée de tantôt; ces prévenances légères flattent toujours les gens d'esprit.

— Il paraît, répartit le Baron, qu'il nous revient, et grâce à la fortune honnête de poids, au moins, je tiens de cet aimable compatriote que le père et le fils ont dans ce dernier voyage plus que doublé le fonds de leur richesse, déjà colossale.

— Que Dieu la leur conserve, répondit la baronne; bien mal acquis ne pros...

— Chut, il est là, il peut vous enten-

dre, et je serais au désespoir de changer en humiliation sa démarche toute de politesse.

— Et moi aussi, croyez-le bien. Au fond, c'est un assez bon homme ; et si ce n'était sa bru, et si son second fils valait le sauveur de notre Lucienne... C'est un noble jeune homme que Théodebert.

— Plus raisonnable qu'on ne l'est à son âge... Mais son éloge prolongé serait manque d'égard envers son aïeul... Bonjour, chère amie.

Et le baron passa dans le salon après avoir baisé tendrement la main de sa femme ; ni l'un ni l'autre ne se doutaient que leurs derniers propos avaient été entendus de Lapeyrel ; le hasard, tandis que lui se promenait dans le salon, l'avait rapproché de la porte entre-bâillée de la chambre des nobles époux ; et la voix

haute de ceux-ci venait de porter dans son oreille l'éloge mérité de Théodebert. La joie qu'il en ressentit fut mêlée d'amertume ; car vu le motif de sa visite présente, il aurait souhaité ardemment que la même bienveillance se reportât sur Aristide, puisque ce serait ce dernier qui peut-être s'allierait aux Pamiers.

Les deux vieillards se traitèrent avec cette courtoisie affectueuse et réservée tout ensemble que le baron employait envers un homme que, malgré lui, il ne pouvait s'empêcher de voir comme son ancien camarade de plaisir aux jours de leur enfance ; et cette vénération respectueuse, non sans mélange d'une sorte de familiarité, reposait d'une part sur ces mêmes souvenirs, et de l'autre sur l'aplomb que la fortune inspire à ses favoris.

On ne parla d'abord que du plaisir de

se revoir, des incidens du voyage, des événemens qui avaient eu lieu à Saint-Félix, de don Lobranos, et surtout de Théodebert ; de Saint-Aurèle aussi, et le baron manifesta sincèrement son vif regret d'avoir été devancé dans cette première visite qui, du reste, lui procurait de la part de Lapeyrel le désir bien partagé du maintien des relations agréables entre les deux familles ; ces deux mots-ci néanmoins furent escortés d'un demi-sourire qu'un geste de la main tâcha de dérober aux yeux du visiteur ; car le baron n'avait pu retenir complètement son hilarité au sujet d'une phrase qui mettait sur la même ligne les descendans des princes de Foix et ceux d'un huissier de campagne.

Lapeyrel, très encouragé par cette franchise affectueuse, commença son entrée

en jeu selon les règles communes ; il raconta le résultat de sa course à Milan , et celle de son fils aux confins du Dannemarck. L'un et l'autre avaient, grâce à Dieu, fait si bien leurs affaires , que chacun des trois enfans auraient en mariage cinquante mille écus de rente annuelle , somme qui serait augmentée pour l'aîné du quart total de la fortune , et portée dès à présent à deux cent mille francs de revenu pour celui des frères qui ferait le premier un grand mariage ; de plus , on réservait le capital de deux millions en représentation du douaire et des droits de madame Saint-Aurèle ; et le père et le fils, en établissant les trois enfans avec cette munificence royale à Saint-Félix , n'avaient garde néanmoins de se démunir ; et la part qu'ils se réserveraient afin de passer *confortable-*

ment le reste de leur vie, ne serait pas certes la moindre.

— Voilà bien les richards parvenus, se disait à part soi le vieux baron, regrettant malgré lui que ses descendans n'eussent pas à recueillir de lui un héritage aussi opulent; mais aussi ne voulant pas laisser connaître son envie très innocente et dépouillée de toute basse jalousie dont son cœur généreux était incapable, il s'empressa de dire, dès que Lapeyrel eût achevé ces détails :

— Que sans doute les partis ne manqueraient ni aux jeunes Saint-Aurèle ni à leur gracieuse et charmante sœur.

— Il est vrai, monsieur le baron, que depuis Hambourg à Milan, en passant par Paris, et de la capitale du royaume d'Italie à Saint-Félix, les propositions relatives à l'établissement de ces chers en-

fans ont été multipliées et fort belles; mais ni Saint-Aurèle ni moi ne voulons nous séparer de ces trois bonnes créatures; notre gendre, nos brus seront choisis, Dieu aidant, parmi nos compatriotes; et puisque le Ciel a permis que nous pussions ne pas avoir besoin d'exiger de ceux-ci cette dot si recherchée maintenant; nous avons résolu de ne nous attacher qu'à la grandeur des familles qui nous admettraient à l'honneur de leur alliance.

— J'entends, répliqua le baron; mademoiselle Mathilde est destinée à un maréchal d'empire et vos belles-filles vous viendront du sénat ou du conseil d'état.

— L'avenir est sans doute couvert de ténèbres, et les mariages sont écrits dans le ciel, répondit Lapeyrel en souriant; néanmoins, pour deux de mes petits enfans, nous aurions des vues plus rappro-

chées; par exemple, bien qu'Aristide ne soit pas l'aîné, il paraît devoir s'engager avant son frère dans les nœuds de l'hymen, il a fait un choix tellement flatteur pour nous, tellement conforme à nos secrètes pensées, que nous augmenterons sa portion de cinquante mille francs de rente, et que sa mère le désignera en qualité de son futur héritier.

VII.

LE DOUBLE MARIAGE.

> Il y a certainement trois noblesses, celle de la nature, celle du sang et celle du coffre-fort.
>
> *(Recueil de Maximes.)*

Ici, et au moment de tout avouer, Lapeyrel, dont les yeux se portèrent machinalement sur les deux portraits du fameux Gaston, comte de Foix, et de Paul de Foix, archevèque de Toulouse, s'arrèta, contenu

par le parallèle qu'il fit avec rapidité entre sa famille et cette auguste maison ; néanmoins, trop avancé pour reculer, il reprit la parole, encouragé qu'il fut par un regard et un geste tout de bienveillance que lui adressa le baron.

— Nous sommes, dit-il, adroitement modeste à une époque où nul n'est à sa place convenable, où l'or élève les uns et où le temps abaisse les autres. On déplore, lorsque l'on a une ame bien née, ces jeux cruels de la fortune, et si on désire de les corriger en ce qu'ils ont d'amer.... Mon Dieu ! monsieur le baron, poursuivit le vieillard en essayant de vaincre son embarras, que je suis mal à mon aise au moment où il faut que je vous communique l'espérance présomptueuse d'un de mes petits-fils ; il a, comme tout le pays, rendu les armes à la comtesse Lucienne ; et si

vous ne le jugiez pas indigne d'obtenir la main...

Depuis quelques minutes, le baron avait deviné le but des paroles débitées par Lapeyrel ; mais comme la personne d'Aristide lui était peu agréable, il attendait que le voile fût déchiré entièrement ; mais tout-à-coup frappé d'une idée qui lui sauvait la dureté d'un refus, il se hâta d'interrompre l'interlocuteur ; et tout en se contraignant, afin de ne pas laisser apercevoir son opinion bien fixée.

— Pardonnez-moi, mon cher compatriote, si je ne vous laisse pas aller plus avant ; votre démarche, celle que monsieur votre petit-fils fait faire, me prouve votre affection et son respect ; je vous en remercie tous deux ; mais puisque la glace est rompue, je dois vous apprendre que notre pauvreté, car je qualifie ainsi notre exis-

tence par opposition à la vôtre, est très romanesque ; nous aimons nos enfans autant que les vôtres vous sont chers, et à cette qualité, la baronne, mon frère, mon fils et mes filles avons promis réciproquement à Sylvère et à Lucienne de ne nous immiscer que pour le conseil dans l'affaire importante de leur mariage. Ce sera donc dorénavant à la comtesse Lucienne, et à elle seule, entendez-vous, que M. Aristide, que j'autorise, s'adressera. Ajournons jusque-là toute autre réponse, toute conversation, tout plan, puisqu'une fantaisie, un caprice, une raison quelconque exprimés par ma petite-fille, renverseraient ce que nous aurions voulu arrêter.

— Que du moins, s'écria Lapeyrel, sauvé dans son amour-propre de la honte d'un refus humiliant, il me soit permis, monsieur le baron, de vous exprimer ma

reconnaissance respectueuse ; certes, je ne vous cache pas combien je me sens indigne d'une telle alliance ; mais elle n'est pas la première : la noblesse a plus d'une fois mis du fumier doré sur les terres...

— Fi! fi! mon vieux camarade de cheval-fondu, de quilles, et de courses autour de la ville; pouvez-vous parler ainsi! Je sens le prix de la noblesse ; mais l'opulence a le sien. Croyez-vous que les qualités personnelles ne soient pas mises aussi au premier rang; probité, délicatesse, cœur généreux, vertus, lorsqu'ils se rencontrent dans un homme, élèvent celui-ci au titre de prince, selon la nature ; et je voudrais que vous pussiez entendre dans quelle estime Théodebert est auprès des miens.

— Lui, soit ; mais son frère!!!

— Entre nous, reprit l'honorable vieillard en baissant la voix, et ceci par

urbanité pure, si vous eussiez proposé le libérateur de Lucienne... Celui-ci aime donc ailleurs ?... Je m'étais figuré... Nous verrons ce que Lucienne décidera... Oui, mon cher monsieur, ce que décidera Lucienne, car nous nous remettrons à elle seule du choix de son époux.

— Dieu veuille qu'il soit favorable à mon petit-fils; et si la chose était, M. Saint-Aurèle et moi, en récompense d'un tel honneur, éleverons la fortune à venir d'Aristide au niveau de celle de son frère aîné... Mais, puisque nous traitons ce point important, me permettrez-vous, monsieur le Baron, une question qui, bien qu'étrangère à ce qui nous occupe, s'y rattache néanmoins par un lien...

Lapeyrel, au moyen de cette préparation et profitant de la facilité qu'il trouvait à conclure cette grande affaire, allait

en venir à la proposition de la main de sa fille pour le vicomte de Pamiers, lorsque dans l'antichambre on entendit une voix s'élever qui demandait le Baron.

— Un importun, dit celui-ci en se levant... La porte fut ouverte, et M. de Cervalle, gentilhomme, domicilié à Castelnaudary, où sa malice tenait lieu de celle de Molleau à Saint-Félix, entra. Depuis trois jours il était en visite au château de Saint-Paulet, et il y avait appris ce même jour la nouvelle qui, dès la veille, occupait tout Saint-Félix; en même temps on lui avait dit que nul des habitans de cette dernière ville n'osait rapporter aux Pamiers cet événement scandaleux. Lui, charmé de rencontrer une occasion d'exercer sa méchanceté, son amour du commérage, était aussitôt monté à cheval, et, quittant M. de Latour, avait pris la route

d'un lieu où il trouverait matière à répandre sa bile infernale.

Il ne connaissait les Lapeyrel que de nom, et les détestait par cause unique de leur fortune. La conformité de caractère l'avait depuis longues années lié à M. Molleau, et c'était au logis de celui-ci qu'il descendait aux époques très rares de ses apparitions à Saint-Félix. Il en fit ainsi dans la circonstance actuelle; et n'ayant pas trouvé son *cher ami*, il laissa son cheval aux soins de la vieille gouvernante de celui-là, et, sans retarder d'une minute, il courut vers l'hôtel de Pamiers par la route des boulevards du nord, comme étant la moins fréquentée des promeneurs, et par conséquent celle où il y aurait pour lui moins de chances d'être retardé dans l'apport de la mauvaise nouvelle.

M. Cervalle était trop cher à Satan pour que le démon n'écartât pas de lui les importuns; peut-être l'enveloppa-t-il d'un nuage pareil à celui dont l'enchanteur Ismen environna le terrible sultan Soliman. Quoi qu'il en soit, il est certain que l'habitant Tatillon de Castelnaudary entra dans l'antichambre du Baron, sans que l'on eût retardé son impatience. Norbert, n'accourant pas assez vite au gré de sa fantaisie, il fondit tête baissée dans le salon; et, entièrement occupé du motif qui le faisait agir, il ne fit pas attention que le vieux Seigneur était seul, et soudain élevant la voix :

— Ah! monsieur de Pamiers, dit-il, c'est dans la circonstance que l'on reconnaît les amis. Certes, il eût été pénible à mon attachement pour vous, pour tous les vôtres, de ne pas être le premier à

vous apprendre ce qui se passe, et les bruits imposteurs qu'osent répandre les ennemis de votre illustre maison.

Cette exorde avait été débitée avec tant de volubilité, que ni le Baron ni Lapeyrel n'avaient pu l'interrompre. Tous deux, en même temps, piqués de curiosité, manifestaient par le jeu muet de leur physionomie combien le désir de savoir ce qui attirait l'étranger; et M. Cervalle, non moins avide de poursuivre, continua avec la même rapidité :

— Monsieur, je le pense, est également votre ami? (un geste expressif de Lapeyrel répondit affirmativement). Et cela doit être, qui peut vous approcher sans vous chérir? Il partagera mon indignation, et certainement la vôtre... oui, la vôtre... Apprenez que des caquettiers, des malveillans, des faiseurs de contes, des com-

méreurs, gens que j'abhorre, que je déteste, et dont, grâce à Dieu, je n'approche pas, répandent le bruit depuis hier matin que le très noble Vicomte votre petit-fils, lui, élevé aux saintes vertus de ses proches, a déshonoré publiquement une fille de rien, il est vrai; une très-petite bourgeoise, mais dont les parens ont fait une fortune scandaleuse. Oui, à les entendre, on admettrait que l'héritier de votre illustre maison aurait séduit cette créature, qu'elle est enceinte du fruit de ses œuvres; et pour preuve de cette calomnie odieuse, mille lettres depuis hier sont répandues dans votre ville. Le canton de Revel, l'arrondissement de Villefranche, les départemens de la Haute-Garonne, de l'Aude, de l'Arriège, du Tarn, du Languedoc, enfin la France, et plus loin encore, et tous certifiant que,

dans l'avant-dernière nuit, onze témoins *oculaires* ont vu monsieur votre vertueux petit-fils descendre par une échelle de corde des fenêtres de la chambre à coucher de la fille de ces petites gens, qui ont quitté le nom vulgaire de Lapeyrel pour prendre celui non moins obscur de Saint-Aurèle.

J'ai déjà dit que l'effrayante loquacité du bavard ne permettait pas qu'on pût lui couper la parole; il avait donc achevé toute sa période, malgré le désir d'instinct du Baron qui, dès les premiers mots, avait entrevu la vérité; mais, au nom de Lapeyrel et de Saint-Aurèle, l'aïeul de celle qu'on déshonorait aussi indignement, prononça d'une voix émue le nom de Mathilde.

— Oui, Mathilde, précisément, continua le révélateur. Ah! monsieur, vous

savez donc aussi l'aventure, et vous la taisiez au Baron votre ami?

— Si je m'étais douté de ce que votre malice infernale débite sans ménagement, répartit l'interpellé, M. de Pamiers ne m'aurait pas vu chez lui aujourd'hui, car je suis l'un de ces hommes de rien, je suis Lapeyrel, le père pauvre en généalogie, sans doute, mais riche aujourd'hui de plus de huit cent mille francs de rente.

— Vous êtes bien imprudent, monsieur de Cervalle, dit à son tour le Baron à un homme déjà consterné; car, bien qu'il ne connût pas personnellement ceux dont il parlait avec cette légèreté déplorable, il n'en était pas moins leur débiteur pour une assez grosse somme, empruntée sur hypothèque et à terme très rapproché.

— Croyez, poursuivit le Baron, en

s'adressant à Lapeyrel, que j'ignorais complètement l'infâme mensonge dont monsieur se rend le colporteur bénévole.

— Monsieur le baron, s'écria le Gentilhomme consterné, vous m'insultez!

— Soit! et malgré ma vieillesse, je vous en rendrai raison.

— A Dieu ne plaise que je vous la demande; j'excuse votre douleur et votre embarras surtout, ma foi. Messieurs, je suis en tout ceci coupable de trop de zèle; j'ai appris à Saint-Paulet ce que je vous rapporte. On m'y a dit que nul des concitoyens du Baron n'oserait lui apprendre ceci; alors moi, par amitié, par estime, par intérêt...

— Êtes venu pour suivre à Saint-Félix le rôle que vous jouez à Castelnaudary, celui de boute-feu perpétuel. Sachez, monsieur de Cervalle, ajouta le Baron,

que ceux de votre caractère sont plus craints qu'aimés; gardez-vous de croire que je vous ai la moindre reconnaissance du service prétendu que vous dites me rendre, et je ne présume pas que Monsieur que voilà vous garde plus de gratitude.

Le méchant vieillard, aussi lâche que nourri de fiel, blémissait en écoutant ces paroles dures; combien plus ressentit-il de confusion et de rage, lorsque M. de Pamiers ajouta :

— Or maintenant, que vous avez dégorgé votre venin, veuillez, puisqu'il ne vous reste plus ici de mal à faire, vous retirer, afin que je puisse avec monsieur aviser entre nous aux conséquences de ce qui, je l'espère, sera une calomnie odieuse. Sortez.

— Vous entendrez parler de moi, cer-

tainement, dit celui que l'on punissait à si juste titre; tout Castelnaudary saura comment vous l'insultez dans la personne d'un de ses gentilshommes.

— M. le Baron vous a dit de sortir, répartit à son tour le vieux Lapeyrel, dont les yeux étincelaient; si vous ne lui obéissez, ce sera moi qui vous chasserai, misérable!

— Un rôturier!!

— Votre créancier, au moins.

Un geste expressif du Baron détermina la retraite de l'étranger, qui s'éloigna rempli de honte et de désespoir, car s'il avait reçu l'offense, il connaissait sa propre lâcheté. A peine eut-il refermé la porte, que le Baron, allant vers Lapeyrel, lui prit la main et dit avec une bonhomie parfaite :

— Mon ancien camarade, que se sera-

t-il passé ? mon petit-fils aura-t-il rendu un trop prompt hommage à votre petite-fille ? J'en suis véritablement fâché ; il n'est pas assez riche pour elle.

— Vous le pensez, monsieur le Baron, et ceci parce que vous êtes le plus noble des hommes, mais moi je peux vous avouer avec plus de contentement aujourd'hui que jamais, que la pensée unique de toute ma vie a été celle d'illustrer ma famille par une double alliance avec la vôtre ; et je peux bien ajouter que Mathilde n'était pas née, que la fille à venir de mon fils était promise en espérance au fils du vôtre ; enfin, quand cette peste publique, ce misérable que vous venez si justement de punir, est venu nous interrompre, j'allais à la suite de ma demande au nom d'Aristide, vous conjurer d'accepter Mathilde, avec plus de deux cent mille livres

de dot, pour le vicomte Sylvère; et puisque ces enfans s'aiment ainsi...

— Le savons-nous... ce que nous a débité ce vilain homme peut n'être qu'un mensonge; au reste, je ne tarderai pas à éclaircir le fait.

Le Baron sonna, et il ordonna à Norbert, qui répondit à l'appel, de faire venir au salon le grand-bailli de Morée, le vidame de Tarascon, et le vicomte de Pamiers. Celui-ci était absent, dit le valet de chambre, tandis qu'il s'en allait quérir les autres. Lapeyrel prit congé; il lui tardait de rentrer chez lui, et il fut convenu qu'il tarderait peu à revenir, son dessein étant d'apprendre à l'heureux Aristide ce qu'il croyait une réponse favorable, et d'obtenir de Mathilde la confession sincère de ses sentimens et de ses rapports envers le vicomte de Pamiers.

VIII.

SCÈNES DE FAMILLE.

> La jeunesse, par ses extravagances, déconcerte étrangement la gravité de l'âge mûr.
>
> (*Recueil de Maximes*).

Assurément nul gentilhomme n'était plus persuadé de l'ancienneté et de l'illustration de sa race que l'était le baron de Pamiers de la sienne. La pensée de dégénérer, dans la personne de son petit-

fils, ne pouvait que l'humilier profondément ; mais, d'un autre côté, il était raisonnable ; il s'avouait que depuis la révolution française la noblesse avait perdu sa position ; et en 1808 rien ne laissait croire à la possibilité de la voir remonter à son ancien rang ; les Bourbons même, recouvrant la couronne, ce qui n'était guère probable, les gentilshommes rentreraient-ils dans l'intégrité de leurs droits ? Non, peut-être ; or, dans tous ces cas, ne vaudrait-il pas mieux se relâcher de la sévérité des alliances, et, par un mariage d'argent, faciliter au fils de Sylvère le moyen de remonter à la splendeur complète de ses ancêtres.

Telle était la question que la sagesse du baron se posait depuis plusieurs années ; elle n'avait pas été long-temps à reconnaître combien un hymen serait facile à con-

clure entre l'héritier de la maison de Foix-Pamiers et la jeune Mathilde ; et elle avait décidé l'affirmative. Cependant une fierté excessive, la crainte d'un refus pénible avaient contenu le baron dans un silence d'autant plus nécessaire, que la baronne, doublement orgueilleuse en sa qualité d'Espagnole et de femme d'un Foix-Pamiers, ne rêvait, elle, qu'une alliance avec sa propre famille ; et, à défaut de celle-ci, avec au moins celle de quelqu'autre grand d'Espagne, ses parens.

Or, puisque d'après le rapport de don Lobranos, le duc, prince de Montézuma, n'avait pas de fille, pourquoi ne pas accepter pour Sylvère la riche héritière que le ciel lui envoyait. Ainsi pensait le baron, joyeux peut-être au fond de son cœur des bruits populaires qui avaient brusqué une

affaire qui, suivie dans son cours naturel, aurait pu traîner long-temps et manquer. Il appelait son frère et son fils pour leur faire part de ce qui se passait. La porte intérieure de l'appartement s'ouvrit ; lui se retourna, croyant voir paraître ceux qu'il attendait, et à leur place ce fut la jeune Rose Morel qui se montra ; elle était fort émue, une rougeur ardente couvrait ses joues, et elle s'approcha toute tremblante du baron.

— Qu'est-ce, mon enfant ; qu'as-tu ? demanda celui-ci.

— Ah! monsieur, ma bonne mère vient de me faire dire par un de nos voisins qu'elle me priait de venir tout de suite à Norelle, où elle a quelque chose d'important à m'apprendre... Comme, peut-être, je ne reviendrai que demain, voudrez-vous m'excuser auprès de madame la comtesse,

si je m'en vais sans lui en demander la permission; elle est à l'église avec madame sa grand'mère et mesdemoiselles ses tantes, et je n'ose y aller.

— Bien, bien, ma Rose, et avec raison ainsi nommée; fais mes tendres amitiés aux tiens, je me charge ici de te justifier.

La villageoise allait poursuivre, mais la venue du Grand-Bailli et du Vidame lui coupa la parole; elle s'évada, se contentant de saluer le Baron et les autres. Dès qu'elle fut sortie, M. de Pamiers, s'adressant à tous deux :

— Messieurs, leur dit-il, j'ai à vous communiquer deux propositions de mariage; et regardant, comme vous le présumez sans doute, notre cher vicomte et sa parfaite sœur; hymen révolutionnaire, je l'avoue, mais où la grandeur de la dot ré-

pare en quelque sorte la médiocrité du futur et de la future.

— Les Lapeyrel auraient-ils parlé, demanda le grand-bailli de Morée.

— Et cela, tout-à-l'heure.

— Les qualités de Théodebert, dit à son tour le vidame de Tarascon, peuvent seuls me faire accepter un tel neveu.

— Eh bien, précisément, dit le baron en interrompant son fils, il n'est pas question de celui-là; Lucienne ne lui inspire que de l'amitié, puisque l'aïeul de nos voisins la réclame pour son petit-fils Aristide.

— Quoi, s'écria le Grand-Bailli, Théodebert la cède à son frère? j'en suis fâché pour elle et pour nous.

— Il ne la rendra pas heureuse, ajouta le Vidame.

— Messieurs, elle ne sera pas contrainte

à l'épouser; je me suis effacé, et j'ai remis à la comtesse la réponse à faire. Quant à Sylvère, si les bruits de ville colportés par une mauvaise langue de Castelnaudary sont vrais, il a d'une façon éclatante fait connaître son choix à tout Saint-Félix. Avez-vous eu vent de ce qui se serait passé, au dire de M. de Cervalle, pendant l'avant-dernière nuit?

— Non, je ne sais rien, répartirent le frère et le fils.

— Dans ce cas, reprit le baron, ce sera moi qui ferai l'office de Molleau à Saint-Félix, et de Cervalle à Castelnaudary. Apprenez donc que dans la nuit d'avant-hier plusieurs témoins ont vu sortir le Vicomte de chez les Parisiens, et que la belle Mathilde lui aidait à descendre jusques aux boulevards.

— Voilà une bien fâcheuse nouvelle, dit le Vidame en soupirant.

— Allons, mon neveu, répliqua le grand-bailli de Morée; resteriez-vous en 1808 dans vos idées de 1788? Dans vingt ans les événemens ont tout changé; y a-t-il en France une famille noble sans entache de mésalliance; et si la belle de Sylvère apporte avec elle une dot convenable...

— Plus de deux cent mille livres de rentes lui sont assurées, ajouta le Baron.

— Eh! mon frère, répartit le même, que le fils de Sylvère rencontre une femme aussi riche, et les Foix-Pamiers seront certes beaucoup plus riches qu'ils ne l'ont jamais été. Qu'en pensez-vous, mon frère?

— Que dans un naufrage, répondit le Baron, il est d'ordinaire de s'accrocher à la première planche venue, et quand celle-ci est le coffre du trésor.... Un seul point

me blesse: j'aurais voulu que ma bru entrât chez moi par la porte, et non que mon petit-fils s'y jetât par la fenêtre de sa propre maison.

— Il est certain que c'est désagréable... Mais j'entends Sylvère ; il rentre toujours en chantonnant; et chez lui le refrain d'un vaudeville n'annonce pas toujours la paix du cœur.

Le Vicomte parut, et le Grand-Bailli avait raison ; le front du jeune gentilhomme était sombre, et sa contenance embarrassée ; il tressaillit presque à la vue de ses grands parens, comme si un pressentiment lui eût révélé le nouvel assaut que ceux-là lui feraient soutenir ; néanmoins, se flattant qu'ils ignoraient encore sa fatale aventure, il essaya de sourire et de ramener sur ses traits la sérénité. Le Baron, qui était adossé à la cheminée, fit un pas vers

lui, et montrant l'ottomane qui, posée à gauche de l'âtre, y remplaçait par habitude la seconde bergère, et sur laquelle était assis le grand-bailli de Morée, car le vidame de Tarascon demeurait debout, son père ne lui ayant pas dit de s'asseoir, il fit signe au Vicomte d'y prendre place également, lui se jeta dans le fauteuil réservé à sa femme, et le Vidame s'empara du poste occupé tout à l'heure par son père; celui-ci alors s'adressant au nouveau venu.

— Vous arrivez à propos, Sylvère, pour recevoir à votre tour la communication que je viens de faire à vos oncles : on me propose un mari pour votre sœur?

— Théodebert, à qui elle doit la vie, dit vivement le jeune homme.

— Non, mais le frère de celui-là, et le plus impatient des deux, car il a au moins le premier parlé à ses grands parens.

— Et les miens, répliqua le Vicomte, ne voudront pas faire le malheur de Lucienne?

— Jusqu'à ce jour, dit le Baron, aucun de ceux-là n'a manifesté cette fantaisie. D'où proviendrait cette infortune? le prétendant est jeune, beau garçon, très-riche; il n'est pas noble... votre sœur aurait-elle aussi fait un choix?

Ces mots *elle aussi* tintèrent désagréablement à l'oreille du Vicomte; l'instinct lui dit qu'ils lui étaient appliqués; cependant, et plus occupé du soin de soutenir sa sœur et son ami que du besoin de se protéger soi-même, il répliqua en affectant un ton très-naturel :

— Lucienne a, je vous le confesse, répondu par le don de son cœur à celui à qui elle est redevable de la vie. L'amour ardent, respectueux surtout de Théode-

bert, a devancé la préférence de Lucienne, et je suis le garant irrécusable de la pureté réciproque de cet attachement chaleureux et pur.

— Il paraît, Sylvère, riposta le Grand-Bailli qui idolâtrait son petit-neveu, que si les choses sont ainsi de ce côté, le jeune Saint-Aurèle a plus respecté ma nièce que toi n'as fait de sa sœur?

— Monsieur!!! mon oncle!!!

— Eh bien, Vicomte, répartit le même, suis-je un calomniateur? dans ce cas, je rejette le mal sur mon frère.

— Ah! Bailli, dit M. de Pamiers, que je voudrais, dans cette mauvaise affaire, n'avoir que répété étourdiment un bruit imposteur.

— Sylvère, est-ce vrai, est-ce faux que l'avant-dernière nuit, et vers l'aube venue, vous êtes sorti furtivement de la maison

des Lapeyrel? Vicomte, lorsque vous me répondrez, songez que j'ai voulu ne parler uniquement qu'au gentilhomme; aurai-je besoin de vous répéter ma question? vous avez une minute pour vous expliquer.

Une pâleur mortelle couvrit avec rapidité les joues et le front de Sylvère; une larme mouilla son œil étincelant; il pencha sa tête, laissa tomber ses mains, et les soixante secondes de répit furent soixantes épingles douloureuses et poignantes qui atteignirent le cœur de l'accusé, de l'accusant, et des deux auditeurs. Sylvère, également coupable de mensonge et de désobéissance, releva tout-à-coup son corps, et regardant fixement son aïeul :

— Oui, monsieur; j'ai commis le crime, et il en nécessite un second non moins infâme, celui qui me souillera du nom de

lâche : la fuite enfin ; oui, la fuite. Je ne pourrai jamais me battre avec messieurs de Saint-Aurèle, et je ne consentirai pas non plus à épouser leur sœur ; laissez-moi quitter Saint-Félix ; ne vous opposez plus à mon désir de prendre ma part à des moissons de gloire que cueillent mes concitoyens les généraux Laplane, Cafarelly, les colonels de Ribes, de Sabathier, messieurs de Villèle, de Severac, Amiel, Delgua, Croux, et tant d'autres. Napoléon est à Bayonne ; il viendra bientôt à Toulouse ; que je l'y rejoigne, et je serai heureux.

— Monsieur le vicomte de Pamiers, reprit son aïeul avec solennité, je conviens tout comme vous que mademoiselle de Saint-Aurèle a par trop fait preuve de légèreté.

— Elle est innocente, messieurs; inno-

cente, pure ; oh ! oui, Mathilde est sans tache.

— Pour pure, pour innocente, soit ; on vous l'accorde, et ma joie en est grande ; mais pour *sans tache*, rayez ces mots de son éloge ; votre étourderie, ce rendez-vous d'enfant, car votre parole est sacrée pour moi, n'en ont pas moins porté une rude atteinte à sa réputation ; la calomnie n'a plus de bornes, plus de bornes, entendez-vous ; les méchans l'ont déshonorée sans retour, et le seul moyen qui vous reste pour la réhabiliter dans l'opinion publique, c'est de la couvrir du bouclier de votre nom.

— Oh ! ceci, jamais.

— Vous la méprisez donc ?

— Je l'adore.

— Tu es fou, s'écria le Vidame à son tour ; que signifient tes paroles ? Cette fille

est chaste, innocente, pure, sans tache ; tu l'adores, et tu ne veux pas l'épouser ?

— Je ne le peux pas.

— Tu ne le veux pas.

— Je ne le peux pas.

— Sylvère, dit alors le Baron avec une sévérité croissante à chaque parole, est-ce avec des énigmes, des charades et des jeux de mots que vous devez traiter cette question si majeure ? Que signifie dans votre position cette différence entre ne pas pouvoir et ne pas vouloir ? Quels obstacles s'opposent à votre mariage ? Les parens de la jeune fille consentent, et même ont demandé ; ils donnent à Mathilde une fortune égale à celle de ses frères : plus de deux cent mille livres tournois de revenus ; de mon côté, je donne mon aveu, je vous réponds de celui de ma femme, votre grand'mère, sur celui de ces messieurs

et de mes filles. Il y a plus encore : une seconde alliance peut ajouter à l'intimité des deux familles; je me plais à vous dire que votre prétendue a conquis mon affection; que si sa naissance répondait à ses autres qualités, elle serait la petite-fille que j'aurais préférée à toute autre ; oui, à toute autre, entendez-vous? Maintenant, à toutes ces choses, ajoutez que l'on vous aime, que vous aimez ; qu'enfin, par une étourderie bien blâmable, vous avez flétrie une réputation que, mieux que tout autre, vous eussiez dû respecter ; et voilà que, lorsque votre sœur va devenir la sienne, qu'elle-même est appelée par tous les vôtres à devenir votre femme ; lorsque, peut-être, vous avez dans la nuit dernière renouvelé la faute de la précédente, aujourd'hui vous venez froidement repousser un mariage, non seulement avantageux,

mais auquel est attaché dorénavant votre honneur, celui de cette pauvre crédule fille, de ses parens, et de la maison de Pamiers, enfin.

— Notre père a raison toujours, dit aussi le Vidame, et il en a mille fois plus aujourd'hui. La belle voie pour devenir militaire, que celle de l'infamie...

— Mon oncle, vous m'insultez, s'écria Sylvère.

— Taisez-vous, monsieur, répartit vivement le Baron à son fils, et ne répliquez pas à cet insensé. Le voilà furieux de la réalité; il se battra contre son oncle et il fuira les Saint-Aurèle, et il se croira blanc comme notre épée, après qu'ayant séduit, abusé, perdu de réputation une honnête fille, il aura pris la fuite pour échapper à la vindicte publique et à la juste colère de deux frères irrités.

— Ah! mon père, je suis cruellement puni... que la foudre m'écrase, elle me rendrait service; je n'ai plus qu'à mourir pour échapper...

— Ah! quoi, cher enfant, dit le grand-bailli de Morée, à rien; en périssant aujourd'hui, tu emporteras dans la tombe ton déshonneur, celui de tes proches, celui de tous ces gens-là. Une seule voie t'est ouverte, celle du mariage. Qu'y faire? je conçois que tu auras marié une très-mauvaise opinion de ta femme, qui déjà fille a cédé...

— Mon oncle, mon aïeul, et vous, monsieur de Tarascon, et tous les habitans de Saint-Félix, entendez-moi prendre Dieu à témoin de la vertu, de la candeur immaculée de mademoiselle de Saint-Aurèle. Oh! misérable que je suis, ai-je pu com-

promettre cette adorable créature, et la souiller aussi involontairement.

Le Baron aux deux auditeurs, et en haussant les épaules, tandis que sa main désignait Sylvère :

— Il est fou, il l'est de tout point : *une souillure involontaire!!!* Sortir de chez soi nuitamment, tourner autour des boulevards de la ville, se faire jeter une échelle de corde, ou entrer furtivement dans un logis par une porte qui, fermée plus tard, rendra de ce côté la retraite impossible; y passer en tête-à-tête plusieurs heures; à l'aube s'en échapper à la vue de plusieurs parleurs indiscrets; revenir chez soi, tout cela n'est qu'une suite d'actions involontaires, sans réflexion et qui ne souille personne... Et lorsque l'on raisonne ainsi, on a la prétention d'être sage, et surtout de n'avoir jamais manqué

à la délicatesse et à l'honneur. Sylvère, pour le maintien de cet honneur, nous n'avons que la triste ressource de faire constater juridiquement votre folie.

Le Vicomte, tout baigné de larmes, se jeta dans les bras de son aïeul, qui versait aussi des pleurs en abondance. Le Bailli, le Vidame n'étaient pas moins émus, lorsque Norbert entra ; il précédait Éloi, le jockey d'Aristide, et qui s'était déjà faufilé parmi le peu de domestiques attachés aux seigneurs et aux dames de Foix-Pamiers ; il tenait une lettre à la main.

IX.

UNE NOUVELLE ACTRICE.

> Il y a des impétuosités auxquelles on reconnaîtrait seules, une origine, si l'on étudiait avec soin les mouvemens du cœur et les conseils d'instinct de la nature.
>
> (*Recueil de Maximes.*)

— Monsieur le Vicomte, dit le valet parisien, en s'adressant à Sylvère, voici une lettre de M. Théodebert; il m'a recommandé d'en attendre la réponse.

— Mon cher Franchimann, dit le Baron

avec ce ton de bienveillance si familière aux nobles de haute volée envers leurs inférieurs, vas attendre avec Norbert que mon petit-fils contente ton maître ; et toi, mon contemporain, fais goûter à ce jeune homme une bouteille de notre blanquette de Limoux, de celle que mon cousin de Bellevège nous envoya l'an passé, ou de celle de..... Ma foi de toutes deux, si la première met en goût d'entamer la seconde.

Les deux domestiques disparurent. Dès qu'ils eurent fermé la porte, le Baron dit à son petit-fils, qui tournait la missive dans ses mains :

— Sylvère, n'es-tu pas curieux de lire ce que ton ami te mande ?

Le Vicomte, sans parler, donna le pli à son aïeul, qui, charmé de cet acte de confiance, l'en remercia par un signe de

tête accompagné d'un sourire gracieux. Il brisa l'enveloppe : et deux lettres s'en échappèrent; une écrite sur du papier commun et en caractères évidemment contrefaits ; c'était une des copies de l'épître anonyme et infernale que Molleau d'abord, et d'autres ensuite, faisaient courir dès la veille. Celle-là était à l'adresse de Théodebert Saint-Aurèle ; une rage forcenée en avait dicté les expressions : Satan n'aurait pu, avec plus d'esprit sans doute, répandre un plus odieux venin.

La deuxième était de la main de Théodebert; elle disait :

« Mon ami,

» Je t'envoie la pièce ci-jointe ; je n'y
» comprends rien, tu me l'expliqueras
» peut-être. Sois bien sûr d'avance que je
» croirai plutôt un seul mot de toi que

» cet horrible ramassis d'épouvantables
» mensonges. Ce jour me serait-il fu-
» neste de tout point? J'attends ta ré-
» ponse avec impatience.

» ... Mon père rentre, il m'apprend
» avec quelle bienveillance les tiens l'ont
» reçu : te voilà mon beau-frère... En
» vérité, j'ai honte d'envoyer ce fatras...
» nous en rirons ensemble... Mon frère
» est donc remis à la détermination de
» madame la comtesse Lucienne... que
» mon pauvre cœur est troublé... On
» cherche Aristide pour l'instruire du ré-
» sultat de sa démarche; et Éloi, que
» j'expédie en courrier, nous instruit que
» son maître vient de partir pour No-
» relle... A sa place, je serais déjà à
» l'hôtel de Pamiers.

» Adieu, ton ami et ton frère de choix.
» Ah! si... Adieu.

» THÉODEBERT. »

— Ma foi, dit le Baron, si Rose nous revient ce soir, elle aura un chevalier.

— Rose? demanda Sylvère.

— Elle vient de partir, elle aussi, pour Norelle, sa mère l'ayant fait demander... Mais à quoi bon s'occuper d'elle... que vas-tu répondre à ton ami... Et vous, frère et fils, que vous semble de la chose?

— Que d'abord Sylvère n'a plus le droit de prendre sa volée, répondit le Vidame; partir après une pareille lettre, ou voir son écu blasonné brisé par la main du bourreau; la dégradation serait égale.

— Vous avez raison, neveu, dit le Grand-Bailli, notre enfant doit une explication à Théodebert; assurément, rien dans la missive de celui-ci ne ressemble à une provocation; c'est la bonne lettre d'un parfait ami, il ne faut pas moins y répondre. Or, et attendu que nous sommes ici, lui, Syl-

vère à part, vu sa qualité de partie en cette sotte affaire, trois gentilshommes d'assez bon aloi, pour nous constituer en tribunal de point d'honneur, je pense que le Vicomte doit se soumettre à nos conclusions ; elles sont, n'est-ce pas, cher frère et belliqueux neveu, que l'honneur, la vertu, la délicatesse, la galanterie chevaleresque, l'amour, sont d'accord avec nous pour ordonner, sous onze jours, un mariage entre le vicomte de Pamiers, assisté de tous ses parens, et la demoiselle Mathilde DE Saint-Aurèle-Lapeyrel, qui apporte une dot énorme (au-delà de quatre millions de capital), des qualités précieuses, de l'esprit, une éminentissime beauté, reste intact, et munie de son innocence, modestie, pudeur virgin... en un mot, de tout ce que lui conteste momentanément le chœur des badauds de la

ville, et cela par la faute, la grande faute, la très-grande faute de notre petit-fils et neveu, qui a préféré sortir par une fenêtre, lorsque la volonté des parens lui laissait toutes grandes ouvertes les portes extérieures, et même celle de la chambre à coucher.

— Mon frère a raison, dit le Baron; embrasse-nous, Sylvère, et viens avec nous tous chez les Parisiens leur demander Mathilde...

— Jamais... jamais... j'en suis indigne, s'écria Sylvère, qui en même temps ouvrit une porte et quitta précipitamment le salon.

— Il est fou, reprit le Baron.

— Mon père accuse vrai, ajouta le Vidame.

— Non, répartit le Grand-Bailli, il ne déraisonne pas... où vous voyez halluci-

nation, je n'aperçois qu'un mystère obscur, incompréhensible... Mais faites-y donc attention : elle est belle, charmante, spirituelle, sage, vertueuse; il le dit, l'atteste, le jure, il l'adore...

— Et il la refuse, mon frère; n'est-ce pas l'acte d'un insensé?

— Et si c'était celui d'un cœur exalté par un noble sentiment mal entendu, par un excès de délicatesse, notre cher enfant, lui à son tour si gracieux, si pur, si loyal, si franc, serait-il pire que Lovelace? Et quand il a eu entraîné une jeune fille confiante en sa foi, alors il la repousserait, la déchirerait, l'écraserait sous son mépris. Sylvère est incapable d'une infamie pareille, je ne l'accuse que d'être trop attaché, au contraire, au point d'honneur...

— Mais, dit le Vidame, les Lapeyrel se

contenteront-ils de vos belles paroles? La réputation de Mathilde est perdue dans Saint-Félix, ses deux frères doivent la venger. Dès-lors le mariage de l'un d'eux avec Lucienne ne peut plus avoir lieu, soit que Sylvère succombe, ou qu'il soit vainqueur.

Le Grand-Bailli et le Baron allaient répondre, lorsque madame de Pamiers, ses trois filles, mesdemoiselles de Lavaur, de Salles et de Sainte-Gabelle, et sa petite-fille, la comtesse Lucienne, arrivèrent tumultueusement dans le salon ; elles venaient de la maison curiale, où s'étaient rassemblées les confréresses du Sacré-Cœur et Très-Saint-Sacrement, et où, à la très grande majorité, on avait décidé l'exclusion de mademoiselle de Saint-Aurèle, dont la conduite scandaleuse éclatait de toutes parts. Madame de Pamiers,

que cette aventure désolait, ayant seule et très infructueusement soutenu la jeune fille, s'était retirée avec consternation et rentrait le cœur brisé.

— Est-ce vrai, dit la baronne en s'adressant à son fils ; est-ce vrai que Sylvère déshonore deux familles, l'avoue-t-il, le nie-t-il ?

— Mère grande, il est incapable de cette infamie, répartit vivement Lucienne, on le calomnie autant que Mathilde ; je vais aller le chercher et il nous contera...

— Qu'il a commis le crime!... oui, ma femme, oui, mes filles, et ce qu'il y a de pire, c'est qu'il refuse de le réparer.

— Lui, Sylvère? — c'est impossible ; — il aurait eu un tel courage... on vous a trompé, il a trop d'honneur.

Ainsi s'élevèrent à la fois cinq voix féminines pour défendre leur parent chéri ;

mais à quel excès d'accablement tombèrent-elles quand le baron, demi-impatienté de leur incrédulité bienveillante, leur eut redit presque mot à mot la scène qui venait de se passer.

Lucienne, mieux que les autres, aperçut en arrière le duel dont son aïeul ne parlait pas : elle voyait une barrière insurmontable s'élever entre deux familles nécessairement ennemies, et le sang d'un des trois jeunes gens couler ; peut-être le sacrifice ne s'arrêterait pas à la première hécatombe.

Un cri, tout-à-coup, se fit entendre dans l'antichambre, un cri aigu, douloureux, impératif tout ensemble ; un second le suivit, les personnes réunies dans le salon et déjà épouvantées avec juste raison, allaient passer dans cette salle, lorsque la porte fut ouverte avec violence et l'on vit

entrer Mathilde, qui tenait Sylvère par le bras et accompagnée elle-même par don Lobranos.

Un chagrin profond, un mécontentement sévère se peignaient sur les traits de celui-ci; on y remarquait en outre une pitié profonde, une mélancolie douloureuse; qu'il y avait de tendresse et d'intérêt dans les regards qu'il lançait involontairement sur le Vicomte. Ce dernier, plus pâle qu'il ne devait l'être au jour terrible où l'on couvrirait son front du suaire de la mort, frémissait, tressaillait, et laissait échapper des mouvemens convulsifs qui exprimaient la violente agitation de son ame; ses yeux à demi-baignés de larmes, roulaient tristes, mornes et dépouillés de tout leur éclat; ses lèvres, bleuies par l'effet de la torture intérieure, étaient jaunes dans les coins; des taches de sang fouet-

taient ses joues; il coulait de son front une sueur froide et de cadavre; ses mains, dont la blancheur avait quelque chose de livide, titillaient involontairement; le sang, arrêté sous les ongles, les rendait noirs et les cernait de larges marques blanches; son corps ému, vacillait sur ses genoux flageollans. Mille sentimens, mille passions agitaient son ame et se reflétaient tour-à-tour sur sa physionomie mobile; il voyait sans que rien fixât son rayon visuel; entendait les paroles comme un vain son. Hors d'état d'ouvrir la bouche, que pour en laisser échapper autre chose que des sanglots étouffés, on entendait le choc de ses dents, claquant les unes contre les autres avec une violence qui faisait mal à ouïr.

Mais si le vicomte de Pamiers présentait l'image d'un coupable réel, amené en présence de son juste et prochain supplice.

l'ensemble de la jeune Mathilde respirait à la fois la pudeur indignée, l'amour, devenu courageux à force d'infortune. La vertu, l'innocence, paraient son front et resplendissaient dans ses yeux; forte de son bon droit, calomniée outrageusement, elle préférait à un amant la conservation de sa pudicité. Sa démarche était vive, hardie et non pas pourtant effrontée, sa tête s'élevait fièrement vers le ciel à qui ses yeux réclamaient une vengeance impérieuse quand ils ne se portaient pas à l'entour, afin d'y protester de sa candeur, et de l'abomination des calomnies, dont on la rendait le but. Ses prunelles étaient deux brâsiers ardens, et son visage pourpre, ses lèvres violettes et le gonflement des veines de chaque tempe, ne faisaient que trop connaître quelle tempête on venait d'élever dans son sang. Une de

ses mains serrait fortement le bras opposé de Sylvère, et dans l'autre, elle tordait, froissait, déchirait un papier, autre lettre anonyme qu'une de ses amies prétendues lui avait confié malicieusement.

— Oui, dit-elle d'une voix saccadée et en continuant de s'adresser à Sylvère qu'elle avait rencontré dans la cour, lorsqu'elle venait suivie de don Lobranos et qui avait fait mine de l'éviter ; oui, monsieur, c'est moi, moi qui viens chez vous et en présence de vos parens, de tous les habitans de Saint-Félix s'il était possible, vous demander une explication que vous ne pouvez refuser. Madame la baronne, poursuivit-elle en changeant de but, cette fois, M. de Pamiers, mesdemoiselles, qui m'honoriez de votre amitié, vous, messieurs, dont j'avais du moins l'estime, apprenez que l'on m'a ravi mon avenir, un monstre... Oh!

non, monsieur le Vicomte, ce n'est pas vous que je qualifie ainsi, votre bouche n'a pu m'insulter si barbarement ; un monstre, dis-je, sans pitié pour ma jeunesse, pour ma réputation, m'a souillée, m'a flétrie : il a dit, et mille ont répété que sortant des bornes de la pudeur, j'ai depuis plusieurs mois introduit un homme dans... la maison de mon père ; il en a menti, l'infâme, et il dit pourtant, monsieur le Vicomte, que cet homme, c'est vous ; parlez, rendez-moi témoignage ; dites, dites la vérité... vous hésitez... vous vous taisez... Ah ! que je suis malheureuse et que vous êtes cruel.

Trompée dans son espérance, accablée par cette hésitation à laquelle la fille vertueuse ne pouvait croire, Mathilde succomba sous l'impétuosité de son émotion, et après avoir poussé un cri déchirant et affreux, elle ferma ses yeux, pencha

sa tête, et serait tombée sur le parquet, si mesdemoiselles de Lavaur, de Salles, de Sainte-Gabelle et la comtesse ne l'eussent retenue dans leurs bras et conduite, avec l'aide du Vidame et de don Lobranos, jusques sur l'ottomane voisine.

Tandis que des soins empressés lui étaient prodigués, l'Espagnol raconta à la famille; qu'il se trouvait seul avec Mathilde lorsque M. Lapeyrel était rentré; celui-ci, au lieu de prodiguer à sa petite fille les caresses accoutumées, n'avait fait que lui lancer un regard furieux, et s'excusant auprès de son hôte de ce qu'il ne s'arrêtait pas, avait aussitôt traversé le salon et était entré dans l'appartement de son fils et de sa bru.

Mathilde, étonnée de cet accueil nouveau, s'en affligeait auprès de don José; ce dernier qui n'en soupçonnait que trop la

cause, reculait à la lui faire connaître, lorsqu'une amie, une de ces amies prétendues qu'avec plus de raison l'on qualifierait d'ennemies véritables, accourut heureuse de déchirer un cœur trop rempli de félicité; elle connaissait la calomnie, elle possédait une des lettres malfaisantes, elle savait ce qui se brassait dans ce moment en la confrérie des vierges, des veuves; et en embrassant Mathilde, en la comblant de paroles affectueuses, elle lui enfonça le couteau dans le sein, lentement, par degrés, et avec un calcul parfait de méchanceté scélérate.

Juger ses intentions, les punir en les lui révélant, car rien ne frappe aussi bien le lâche, l'ingrat et le corrupteur que de leur laisser voir qu'on lit à cœur ouvert dans leur perversité; chasser cette infâme, retenir la lettre et prendre la résolution

de contraindre le vicomte de Pamiers à lui rendre l'honneur, tout cela fut instantané dans Mathilde ; elle conjura don Lobranos de ne pas l'abandonner ; et lui, qu'un tendre intérêt conduisait vers elle, ne lui refusa pas sa demande, et tous les deux rencontrèrent Sylvère comme il sortait de l'hôtel.

X.

UN COUP DE THÉATRE.

> Qu'il y a dans le cœur des ressorts étranges, et combien ils nous étonnent, lorsqu'une main habile sait les faire jouer à propos.
>
> (*Recueil de Maximes.*)

De plus en plus anéanti par ce qui se passait autour de lui, par la véhémence de cette nouvelle attaque, par tout ce que son propre cœur lui disait, le jeune gentilhomme ressentit pendant une minute

l'envie folle et criminelle d'attenter à ses jours, afin de sortir instantanément du labyrinthe dans lequel il s'était perdu; mais la réflexion tarda peu à lui montrer tout ce que cette action aurait de condamnable. Rendrait-elle l'honneur à Mathilde? Sauverait-il le sien? Que deviendraient ses parens, et son ame elle-même? Pouvait-il fuir les embarras qui l'environnaient? Les frères de sa victime ne seraient-ils pas en droit d'accuser son courage? Il frémit de cette pensée d'hallucination; mais en y renonçant, que lui restait-il à faire? Mathilde était présente; elle réclamait impérieusement une justice que nul ne pouvait lui refuser, et elle le faisait encore devant un auditoire dont, certes, Sylvère, ne se sentait pas la force de décliner l'influence; tous les êtres qu'il chérissait par dessus les autres se trouvaient

là; tous le blâmaient, se prononçaient contre lui, et sans doute tarderaient peu à exiger de lui une réparation que les circonstances rendraient indispensables.

Mathilde, dominée par son émotion, était tombée évanouie, ai-je dit. La baronne, la confiant aux soins de ses filles et de la comtesse, vint à Sylvère, et, le prenant par le bras :

— Qu'êtes-vous ? lui dit-elle ; un noble Caballero ou un Marano. Assurément vous avez eu tort de promettre mariage à cette jeune fille ; mais la faute faite, vous la réparerez sous peine d'encourir ma malédiction.

— Vicomte, dit à son tour l'Espagnol, je vous en supplie, revenez à vous ; acceptez pour femme cette infortunée, et ma fortune entière vous est acquise à ce prix.

— Sylvère, dit aussi Lucienne, Sylvère,

auras-tu un cœur de rocher? Tu aimes Mathilde et tu la dédaignes. Quoi! elle est innocente, car je la crois, et tu la traites comme si elle était coupable. Que s'est-il donc passé entre vous deux... Mon frère, la voici qui revient à la vie, achève de la lui rendre ou de nous plonger ensemble dans un désespoir affreux.

— Mon neveu, dit le vicomte de Tarascon, le vin est tiré, il faut le boire; cette alliance sera le châtiment de votre faute; vous ne pouvez la refuser plus long-temps.

— Vicomte, veux-tu souiller la pureté de notre blason, ajouta le grand-bailli de Morée.

— Mon petit-fils, dit le Baron en élevant la voix, et avec une énergie qui ne permettait plus la résistance : allez prendre la main de mademoiselle Saint-Aurèle, et conduisez celle-ci devant votre aïeule

et moi, à qui vous la présenterez comme étant votre femme ; obéissez.

Tous les yeux s'attachèrent à ce moment sur Sylvère ; tous les cœurs frémirent à la possibilité de la persistance de sa rébellion ; lui-même, épouvanté de ce qui résulterait d'une révolte prolongée, se consulta, frémit ; puis tout-à-coup un éclair illumina ses yeux ; il marcha vers l'ottomane où Mathilde était encore à demi-couchée, et, s'adressant à cette infortunée :

— Mademoiselle, dit-il d'une voix noyée de larmes ; voulez-vous m'accorder un entretien secret ; mais sans sortir de ce salon ; il suffira que nul ne puisse nous entendre : notre situation affreuse doit être éclaircie... et lorsque je vous aurai parlé, lorsque vous aurez appris ce qui me reste à vous dire ; si alors vous persistez à exiger de moi une réparation quelconque, je

jure devant Dieu de ne pas vous la refuser... Mademoiselle, ah! je ne saurai jamais maudire assez le jour abominable où je suis né!

Ces paroles véhémentes, mystérieuses, et qui, loin de rassurer les esprits, portaient dans tous une nouvelle inquiétude, retentirent péniblement dans l'ame de Mathilde; néanmoins, lorsqu'aussitôt elle vint à réfléchir à sa propre innocence, elle se flatta que ce que Sylvère allait lui dire ne servirait qu'à mieux faire éclater celle-là; aussi, prenant du courage de l'excès même de sa douleur, elle se leva lentement, et ses yeux interrogèrent la baronne de Pamiers. Cette noble dame la devinant:

— Mon autre fille, lui dit-elle, puisque cet insensé ne peut redevenir raisonnable, qu'après avoir d'abord imploré votre pardon particulier, qu'il en soit fait selon son

désir; mais qu'auparavant il mette bien en sa pensée qu'il ne peut sortir d'ici qu'avec le titre de votre époux.

Toute la famille, augmentée de don Lobranos, se retira en masse vers les fenêtres de ce salon géant, et construit dans des proportions que l'on ne connait plus dans notre architecture moderne; trente-six pieds environ formaient la distance qui séparait les deux groupes; car Sylvère, sans oser offrir le bras ou la main à Mathilde, l'avait déjà dirigée vers la partie opposée où s'ouvrait la porte donnant sur la salle à manger, et par laquelle on communiquait avec l'intérieur de la maison.

Mathilde était debout et adossée à une dormeuse, sorte de sopha moins large ou deux personnes pouvaient s'asseoir; son visage, baigné de larmes, mais où l'espérance renaissait, était placé de manière à

ce que la famille de Pamiers en voyait le jeu et les émotions. Le vicomte, au contraire, tournait au trois quarts le dos aux siens, ce qui ne leur permettait pas de lire également sur sa physionomie expressive.

L'anxiété de don Lobranos, celle des autres parens de Sylvère, augmentèrent au lieu de diminuer... A chaque parole que celui-là disait à mademoiselle Saint-Aurèle; on voyait celle-ci perdre par degré cette satisfaction passagère qui venait de rayonner en elle; une pâleur plus mortelle couvrir ses joues, et des larmes en plus grande abondance couler de ses yeux; bientôt même on la vit tressaillir, trembler avec une telle véhémence que, ne pouvant plus long-temps demeurer debout, elle se laissa glisser sur la dormeuse; là, elle resta immobile, glacée, la tête abaissée, les bras pendans, et dans la po-

sition d'un cadavre auquel le trait de la foudre vient d'arracher la vie. Sylvère eut tout le loisir de lui parler, et quand il eut achevé, il ouvrit la porte rapprochée de la place où ils étaient, et il disparut.

La compagnie, terrifiée par la contenance de Mathilde, avait vu Sylvère s'éloigner sans faire aucun mouvement pour le retenir. Ce n'était plus cette jeune fille de tantôt, vive, pétulante, qui, pour l'intérêt de sa réputation, avait pris l'énergie de l'autre sexe: c'était une automate, une statue pâle, froide, silencieuse; chacun de ses traits exprimait une consternation désespérée; on devinait facilement que le Vicomte n'avait pas eu de peine à faire passer en elle sa conviction fatale; que désormais ils ne devaient plus rien être l'un à l'autre. Oui, il n'y avait plus d'amour au fond de ce cœur brisé;

mais combien de douleurs amères s'y étaient introduites ; qu'il devait être atroce le chagrin sous lequel mademoiselle Saint-Aurèle était abattue !

Lucienne et don Lobranos furent les premiers qui se déterminèrent à la rejoindre silencieusement. Ils s'approchèrent ; l'un s'assit sur le bord de la dormeuse : c'était l'Espagnol ; l'autre, plus hardie, posa la main sur son épaule, et, la regardant avec l'expression d'un tendre intérêt, lui demanda si elle était contente de ce que Sylvère lui avait dit.

— Ah ! j'oubliais, répartit Mathilde en se levant et en donnant à ses paroles une expression déchirante ; ah ! j'oubliais que M. le vicomte de Pamiers m'avait chargé du soin de le justifier, et je dois le faire... Oui, dût ma tombe s'ouvrir aujourd'hui devant moi, si je refusais d'être

sa femme, je ne pourrais m'empêcher de repousser avec horreur l'hymen qui nous lierait l'un à l'autre; jamais il ne sera mon mari ; jamais je ne porterai son nom ; et, quant aux événemens de cette nuit fatale, quelque soit le jugement que l'on porte sur moi, je ne daignerai ni le combattre ni le confondre. Mesdames de Pamiers, monsieur le Baron, messieurs le Grand-Bailli, le Vidame, et vous, noble étranger, vous tous enfin qui me combliez de vos bontés, c'est à genoux, devant vous (et elle fit mine de se jeter à terre, acte auquel don Lobranos s'opposa) que je vous conjure de cesser de persécuter monsieur le vicomte de Pamiers dans le but flatteur pour moi, sans doute, de rétablir ma réputation, il supporterait inutilement votre persistance. Je jure, devant Dieu qui m'écoute, et je vous prends tous à témoin,

vous dont l'estime m'est plus précieuse que cette vie que je vais perdre, que je jure en face de Dieu, le garant éternel de ma promesse inviolable, que Mathilde Saint-Aurèle ne sera dans aucun temps l'épouse du fils de cette maison-ci...

— Vous aussi désirez, ma chère amie, dit Lucienne, qui, avec son mouchoir, cherchait depuis quelques secondes à fermer la bouche de Mathilde; songez, pauvre créature, que vous êtes sous l'impression de l'orgueil révolté; votre amour-propre s'indignant de quelqu'injustice de mon frère, vous montre en barrière infranchissable un faible obstacle.

— Je le répète, dit Mathilde, ce sera moi qui constamment refuserai Sylvère de Pamiers... Et vous, don Lobranos, vous qui êtes mon appui à cette heure

fatale, arrachez-moi au juste courroux de mon père, de mon aïeul, de mes frères, obtenez d'eux tous qu'ils m'autorisent à me rendre à Toulouse, au couvent de Saint-Antoine, où je veux consacrer ma vie à Dieu.

L'Espagnol allait parler lorsque le Baron, s'approchant de Mathilde, lui dit impétueusement :

— Mademoiselle, vous et Sylvère êtes deux enfans auxquels leurs parens ne laisseront pas le pouvoir d'agir au gré de leur extravagance ; vous avez été promise à mon petit-fils, il vous aime, vous ne le haïssez pas, peut-être... Oh ! mon Dieu ! je consens que vous le détestiez maintenant ; mais vous l'aimiez il y a une heure, et cela suffit ; on ne vous laissera pas l'un et l'autre déshonorer ainsi deux familles ; vous êtes ici dans la vôtre, et vous y res-

terez jusqu'au moment où votre père et monsieur votre aïeul auront résolu de votre sort.

Cela dit, il sonna ; Norbert accourut ; il lui demanda où était le domestique de M. Saint-Aurèle ; et ayant appris qu'Éloi était encore dans la cuisine à attendre la réponse du Vicomte, le Baron donna l'ordre de le faire venir, et quand le garçon eût paru :

— Mon enfant, lui dit-il, va-t-en tout de suite trouver messieurs Lapeyrel et Saint-Aurèle, dis-leur que je les prie de m'attendre, que je vais aller les rejoindre; tu reviendras plus tard si M. Théodebert te renvoie.

Eloi, respectant ce mélange de bonhomie et de dignité, laissa la mission principale qu'il venait remplir, et il s'éloigna rapidement ; puis, sur un signe

du chef de la maison, Mathilde fut amenée par le groupe des femmes dans la chambre de la Baronne ; il ne resta dans le salon que messieurs de Pamiers et l'Espagnol ; alors le Baron s'adressant à ce dernier :

— Signor, lui dit-il, que vous semble de ce qui se passe ; comprenez-vous le mystère qui enveloppe l'affaire de l'autre nuit? Pourquoi mon petit-fils refuse-t-il d'épouser la femme qui lui est chère? pourquoi celle-ci, qui tout-à-l'heure aimait encore Sylvère, maintenant semble vouloir le fuir sans le détester?

— Eux seuls, monsieur, répondit don José, peuvent lever ce voile ; ce qu'il cache dépasse ma perspicacité ; il doit couvrir un horrible secret.

— Vous êtes l'hôte des Lapeyrel, reprit le premier interlocuteur ; vous paraissez

être notre ami, du moins, je m'en flatte, me refuserez-vous de m'accompagner dans la démarche que je vais faire auprès de ces messieurs?

— Votre confiance m'honore à tel point, que je vous accorderais ce qui me serait le plus désagréable aujourd'hui. Au contraire, une affection sans cause extraordinaire m'attache à la jeune Mathilde; je voudrais son bonheur, et je donnerais, pour l'assurer toute ma fortune.

— Mon désir, avant tout, dit le baron, est d'empêcher le duel qui nous menace, et qui serait inévitable dans le cas où mon petit-fils refuserait cet hymen... Ne perdons pas de temps, sortons; vous, M. le Grand-Bailli, et vous, M. le Vidame, montez auprès de votre neveu, emparez-vous de lui, je vous enjoins de ne pas le perdre de vue avant mon retour.

Le frère et le fils du Baron, comprenant l'importance de leur emploi du moment, furent les premiers à quitter le salon ; bientôt après, le Baron et l'Espagnol s'acheminèrent par les boulevards, vers la maison Lapeyrel ; comme ils tournaient vers le nord de la ville, ils virent une calèche qui montait avec lenteur la côte de Planquès ; aussitôt don José tira de sa poche une excellente lunette accromatique, l'ouvrit, la dirigea vers ce but et aussitôt se mit à dire :

— Voilà une chose étrange, madame Saint-Aurèle avec sa femme de chambre favorite, son cocher et son laquais parisiens, quittent Saint-Félix ; la voiture est chargée de bagages, le moment me semble mal choisi. Où peut-elle aller?

— Voici, répondit le Baron, qui nous le dira.

C'était M. Molleau qui, posté en avant d'eux, examinait aussi la fuite de la calèche.

— Ou plutôt qui nous mentira, répartit l'Espagnol. M. de Pamiers sourit, et néanmoins ayant abordé Molleau, le questionna sur le but du voyage intempestif de madame Saint-Aurèle.

La présence d'un membre de la famille de Pamiers épouvantait le méchant homme; il venait de lui faire tant de malheurs, qu'il redoutait sa juste vengeance; d'ailleurs, son collègue de Castelnaudary lui avait fait part de la manière dont on l'avait accueilli dans le logis, lui, innocent de tous les commérages, et le Molleau se mourait de peur d'une pire réception; aussi, au son de la voix du Baron, il s'était ému, troublé même, et puis, rassuré par

le ton bienveillant du vieux seigneur, il lui répondit :

— Monsieur le baron de Foix-Pamiers, lui, la fleur de notre noblesse, sait mieux que personne qu'il n'y a rien de stable sous le soleil. Par exemple, nos concitoyens les Parisiens, viennent de sextupler leurs richesses ; on estime, et cela d'après le calcul de personnes bien instruites, qu'ils possèdent maintenant un capital de quarante à cinquante millions. Eh bien ! la discorde divise cette famille, et tandis que leur fille accueille, dit-on, dans sa chambre un illustre chevalier ; la femme, surprise ce matin avec son valet favori, a été subitò chassée par son époux et par son beau-père ; et à la suite d'une scène très violente, elle vient de partir pour Paris.

— Ces personnes bien informées en ont menti indignement, répartit don Lobra-

nos furieux, et je vous charge de le dire. Quelle est donc cette rage des désœuvrés de petite ville, de vouloir tout empoisonner ; je loge chez M. DE Lapeyrel, et j'affirme que de tout ce matin il n'y a pas eu de scène en leur ménage ; mais je sais aussi que l'Impératrice est attendue à Toulouse, où l'on dit que l'empereur la rejoindra. Madame Saint-Aurèle, liée avec la vicomtesse de Beauharnais autrefois, veut renoncer la vieille amitié ; elle a reçu ce matin une lettre de Joséphine et je ne doute pas que cette marque d'affection ne l'ait déterminée à prendre, elle aussi, le chemin de Toulouse. Ainsi, d'un voyage qui peut ajouter au bien-être d'une famille, des harpies odieuses cherchent à en faire un motif de trouble et de guerre intestine. Adieu, M. Molleau.

XI.

PLUSIEURS SURPRISES.

> Le livre le plus curieux à lire pour le vrai philosophe, est celui où sont écrits les secrets et les mystères des familles.
>
> *(Recueil de Maximes.)*

— Voilà un chapeau noir que vous avez fait devenir blême, dit presqu'en riant le baron de Pamiers; au reste, vous avez bien fait, ainsi nous devrions punir ces pestes publiques; y a-t-il quelque chose de vrai dans

ce que vous lui avez conté, ou bien avez-vous voulu le payer en argent de sa monnaie?

— Il l'eût mérité; l'incident est certain, ce qui ne l'est pas moins, c'est le peu d'amitié que ladite dame porte à sa fille. Je gage qu'elle ne s'en va qu'afin d'abandonner Mathilde et de la laisser démêler seule sa fatale fusée.

Don Lobranos avait deviné le fond des choses; la lettre, arrivée du matin même, ayant provoqué le départ de madame de Saint-Aurèle, celle-ci l'avait saisie comme une ancre de sauvetage; et, sous prétexte que la prochaine arrivée de Joséphine à Toulouse l'y appelait soudainement, elle n'avait pas été insensible au plaisir de fuir sa fille et de ne pas assister aux scènes résultantes d'une première, sur laquelle il était bon de poser un voile plus épais; en

conséquence, et sans vouloir écouter les représentations de son mari qui venait, lui aussi, de recevoir sa lettre anonyme, elle avait fait atteler sa calèche, et amenant ses gens avec elle, était partie sans prendre congé de Mathilde qui venait, elle aussi, de quitter la maison, mais uniquement pour aller chez le baron de Pamiers.

A mesure que la querelle se compliquait, les Lapeyrel en ressentaient une douleur plus vive. Que résulterait-il de ce qui s'était passé? si le mariage du Vicomte n'avait pas lieu, celui de sa sœur serait-il conclu? Le vieux aïeul, en rentrant, n'avait pas trouvé Aristide, et quelques mots, que son valet de chambre lui avait répété, faisaient craindre un duel prochain entre les deux frères, d'une part, et le vicomte de Pamiers de l'autre; l'absence de Mathilde,

vu l'occurrence, l'aurait inquiété pareillement, si une soubrette ne lui eût juré que sa jeune maîtresse avait été se promener en la compagnie de don José.

Le père et le fils tenaient conseil, lorsque Eloi paraissant devant eux, les prévint de la très prochaine visite qu'ils auraient à recevoir. Cette nouvelle leur fut agréable, M. Lapeyrel surtout prétendit, et avec raison, que lorsqu'un homme de l'importance du baron se déplaçait, ce ne pouvait être pour un refus, mais au contraire dans le but de mieux consolider l'offre proposée.

— Il m'aurait écrit, s'il eut voulu me refuser, poursuivit-il ; oui, s'il veut nous parler, c'est parce qu'il accède.

— C'est aussi mon idée, ajouta Saint-Aurèle ; mais comment prendra-t il le départ insensé de ma femme.

— Il le prendra en homme de sens, qu'il est, et qui se montrera charmé de ne pas avoir à rien traiter avec une folle pareille.

— Mon père, c'est ma femme et la mère de mes enfans...

— Elle ne le prouve pas, qu'elle le soit au moins de Mathilde, et son instinct...

Le vieillard s'arrêta et son fils le regardant:

— Père, dit-il, je crains que vous n'ayez un jour à rendre à Dieu et à votre famille, un compte bien rigoureux.

— Tu rêves aussi... J'ai jusqu'à ce jour bien mené la barque; que serait-elle devenue sans l'énorme lest, qui en 1790 la sauva de son naufrage? d'ailleurs...

Lapeyrel s'arrêta, posa sa tête dans ses mains appuyées sur sa canne, et dans cette position demeura tout perdu dans ses ré-

flexions ; Saint-Aurèle allait et venait, s'arrêtait devant une fenêtre et examinait les passans ; son regard se portait au débouché de la rue de l'Eglise, sur la place par où il attendait à voir déboucher le baron ; mais celui-ci qui évitait le chemin de l'intérieur de la ville, ouvrait la porte du salon. Lapeyrel, tandis que Saint-Aurèle jouait pour son propre compte le rôle de Sœur-Anne de la *Barbe-Bleue*; au bruit que firent, en entrant, l'Espagnol et le Baron, lui se retourna vivement, et à la vue de ces deux messieurs, courut à eux en les félicitant de leur venue bienveillante.

— J'augure bien de votre bonne démarche, poursuivit-il en s'adressant au noble vieillard ; vous ne pouvez que nous apporter la concorde et la prospérité.

— Je ne le demande pas mieux, répar-

tit le Baron ; et néanmoins je ne sais en vérité ce que je vous viens dire, je compte, grâce à Dieu, sur la sage intervention de votre cher et digne hôte ; celui-là vous expliquera mieux que je ne le ferais, tout ce qui s'est passé depuis hier jusqu'à tantôt.

Après cette introduction, qui le posait en conciliateur, l'honorable Hidalgo prenant la parole, rapporta fait par fait la suite des événemens qui, dans un laps de temps si court, avait agité la ville de Saint-Félix et désolé deux familles parmi celles qui habitent ses remparts. Don Lobranos ne déguisa rien, les grands parens de Sylvère et de Mathilde furent dès ce moment instruits de ce qu'ils ignoraient, et tous rendirent hommage à la manière ferme, habile et lumineuse avec laquelle l'étranger s'énonçait, et à l'intérêt partagé que lui

paraissait prendre à ceux des de Pamiers et des Lapeyrel; cependant, à mesure qu'il avançait dans son récit, un mécontentement excessif se peignait à la fois sur les traits du père et du fils, et celui-là, dirigé non contre Sylvère que contre Mathilde, et lorsque le narrateur eut achevé, le vieux Lapeyrel répliquant :

— Don José, dit-il, savez-vous que vous nous avez raconté une scène particulièrement romanesque; où en seraient les familles, si elles devaient être flétries ou mutilées en conséquence du caprice de quelque jeune et folle tête? Quoi! un homme passe la nuit dans la chambre d'une jeune fille, en sort au jour et secondé par elle; cet acte coupable a des témoins, une réputation est compromise, et lorsqu'un mariage est devenu l'objet des désirs de tous les parens; les deux étourdis, au lieu de

leur rendre grâce, ne veulent plus réparer leur faute, ils s'opiniâtreront à ne plus le vouloir. Je vois avec joie que messieurs, que mesdames de Pamiers, hors un seul, partagent mon opinion ; dès lors, nous devons être fermes et exiger une obéissance qui lavera une tache qui ne pourrait disparaître que dans des flots de sang. Monsieur le baron de Pamiers, je vous renouvelle solennellement ma demande de mademoiselle votre fille pour mon petit-fils Aristide ; je sais votre réponse, madame la comtesse Lucienne décidera ce point ; toutefois vous me faites l'honneur de me dire que ce ne sera pas de vous que viendra un obstacle à cette alliance avec les miens.

— Monsieur, répondit le Baron, je m'exprimerai avec une franchise égale à la vôtre, aucun préjugé ne me portera à vous

refuser ma petite-fille; mais je crois pouvoir vous apprendre, à l'avance, que celui de messieurs de Saint-Aurèle, que vous me proposez, aura moins de chance à réussir auprès de Lucienne; elle aussi, mon vieux compagnon d'enfance, aime à ce que je viens d'apprendre, et elle a donné son cœur à celui qui lui sauva la vie: ma réplique, vous le voyez, n'est pas un refus.

— Je savais tout cela, dit Lapeyrel en soupirant; mais mon fils et moi en avons eu trop tard connaissance.

A la suite de ce début, il instruisit M. de Pamiers, et par contre-coup Lobranos, de ce qui était arrivé et comment Aristide ayant devancé son frère, ses parens, charmés d'une alliance avec la plus illustre race du pays, s'étaient hâtés de lui répondre favorablement, bien qu'ils eussent préféré

demander la jeune comtesse pour Théodebert.

Cette révélation n'étonna pas, mais attrista ceux qui l'entendirent ; il fut convenu entre les deux vieillards et le Baron, que l'on laisserait à Lucienne, seule, à démêler la fusée, et qu'à la suite de son refus, sans doute Théodebert serait autorisé à se mettre sur les rangs. Ce premier cas traité avec une sincérité honorable aux deux partis, M. de Pamiers, dont l'urbanité était parfaite, demanda la main de Mathilde pour le vicomte Sylvère ; le père l'accorda et l'on décida pareillement que l'on communiquerait aux deux frères de cette personne, la démarche loyale du père de l'amant ; afin de les retenir dans l'explosion menaçante de leur colère. Le baron instruisit les Lapeyrel de la noble et franche démarche faite déjà par Théode-

bert; elle épouvanta le père et l'aïeul de celui-ci et l'aïeul encore mieux que le père.

—Non, dit-il avec véhémence; non, je ne souffrirai pas que ce combat sacrilége ait lieu. Quoi! je laisserais périr, ou l'héritier unique d'une grande maison qui nous comble de marques de bienveillance, ou notre enfant chéri, un jeune homme qui fait notre bonheur, notre gloire par son esprit, ses talens et surtout ses vertus; je le jure, par Dieu, le duel n'aura pas lieu.

— Ignorez-vous, dit tristement don Lobranos, la véhémence des passions humaines? Voyez votre petite-fille elle-même, partageant tout-à-coup une manière de voir, qui auparavant lui était si odieuse. La jeunesse est folle; à peine si, l'âge mûr venu, l'homme revient à la raison dont il

s'éloigne si facilement de nouveau, quand la décrépitude approche.

— Je vous l'affirme, messieurs, s'écria Lapeyrel ; le duel abominable qui nous blesserait tous n'aura pas lieu..... Que Mathilde ne me provoque pas... j'ai aussi mon secret comme le vicomte, et celui-là fera tomber spontanément le fer de la main du combattant ; je n'ai pas été fâché au fond de l'âme que ma bru se soit éloignée : il est des situations qui s'aggravent par le rapprochement... mais que puis-je? Que dis-je, vous me regardez, mes propos vous étonnent ! pardonnez-les à un père qui adore ses enfans et qui ne les perdrait pas sans désespoir.

La fin de cette phrase, ramenant la conversation sur un terrain plus ordinaire, dissipa une portion de la surprise que son début avait inspiré aux trois autres inter-

locuteurs ; ils oublièrent presque le mystère annoncé par le vieillard, qui ,après un moment de silence que nul ne rompit, se tournant vers son fils, lui dit :

— Saint-Aurèle, charge-toi de Théodebert, obtient de lui sa parole solennelle de ne pas se battre avant que je ne lui aie parlé ; affirme-lui que j'aurai à lui dire des choses telles, que dès qu'il les aura ouïes, lui-même conviendra de l'inutilité d'un duel avec monsieur le vicomte de Pamiers.

Puis, s'adressant à l'aïeul de Sylvère.

— Recevez, monsieur le Baron, mes remercîmens de l'asile momentané que vos dames ont bien voulu accorder à Mathilde ; si vous le trouvez bon, je m'en reviendrai avec vous à votre hôtel ; une explication entre moi et cette jeune fille est nécessaire,

et si elle ne tourne pas à ma satisfaction, peut-être vous sera-t-elle agréable. La vie, messieurs, est semée d'étranges incidens.

Bien que ce propos ne laissât pas que d'être obscur, ni M. de Pamiers, ni Saint-Aurèle n'y firent guère attention ; l'un et l'autre fermement convaincus de l'impossibilité d'empêcher un duel trop en rapport avec les mœurs modernes ; chacun connaissait le caractère de son fils, et frémissait en y reconnaissant tant de bravoure et d'énergie. Le seul, don Lobranos, qui aimait dans Mathilde le souvenir du passé, lui qui retrouvait dans les traits de cette jeune personne les grâces simples et modestes de mademoiselle de Hauteville, s'attachait opiniâtrement à la moindre apparence en voie de réaliser la chimère. Néanmoins, quoiqu'il pût penser dans ce moment, il n'en dévoila rien, se maintint dans une

réserve prudente, et pendant que Saint-Aurèle allait chez Théodebert, que Lapeyrel partait avec le baron pour l'hôtel de Pamiers, lui, courait chez l'abbé Vigouroux, où par bonheur il rencontra la vieille et respectable madame E...a, la belle-mère ; ce qu'il leur dit, ce qu'il obtint de cette dernière, je me réserve de l'apprendre plus tard au lecteur.

XII.

LE THOURON.

> Il arrive par fois que le méchant se laisse prendre dans le filet que lui-même a tendu.
>
> *(Recueil de Maximes.)*

Il existait en 1808, un chemin délicieux par sa fraîcheur, son ombrage et sa position pittoresque; il partait de la maison du jardinier du Thouron, serpentait parmi des prairies vertes, diaprées de

mille sortes de fleurs et bordé de hauts peupliers dont le moindre souffle du vent agitait le feuillage mobile ; il se dirigeait vers la rigole, en traversant les paroisses rurales de Cadenac et Graissens; quoique dans le bas-fonds il présentait de jolis points de vues, entr'autres, celui du château pittoresque de Saint-Félix, qui s'élevait à une hauteur prodigieuse au-dessus des promeneurs.

Cette route, ou pour mieux dire ce charmant sentier, n'était guère fréquenté que par les habitans et les propriétaires des métairies voisines ; un tout petit ruisseau errant parmi des haies vives, chargées de fruits rouges ou violâtres, ajoutait à l'agrément de ce lieu. L'eau est une merveille à Saint-Félix, on en parle beaucoup, et nombre de citadins n'en ont vu que dans des cruches ; aussi, partout où elle coule

en abondance, les amis de la nature aiment à la contempler dans sa beauté.

Ce ruisselet, plus ou moins large selon les accidens du terrain, allait se jeter dans la Mayre, rivière à demi-perdue et aux trois quarts séchée en ce qui lui restait encore d'humidité; sa présence se manifestait par l'éclat et le velouté des prairies voisines, par la forte élégance des peupliers d'Italie, par la vigueur des pousses jaunâtres des saules, dont ses flots baignaient le pied.

Parfois un couple d'amans parcourait ce sentier désert, cette solitude, néanmoins visible au regard du curieux, qui l'embrassait dans toute son étendue, du boulevard Est de Saint-Félix ou des diverses terrasses du château; ce jour où tant d'événemens agitaient les deux sexes et toutes les castes dans la petite ville, un chasseur, élégam-

ment vêtu, accostait à une portée de fusil du Thouron une jeune fille qu'il semblait attendre.

D'abord seul, il avait fait mine de vouloir chasser; puis, craignant de s'éloigner du lieu où il savait que passerait l'objet de son attente, il s'appuya contre un noyer géant qui élevait dans l'air ses rameaux vigoureux, alors dépouillés de son sombre feuillage, mais déjà rouges des bourgeons qui annonçaient le printemps. Là, son imagination s'ouvrit par degré et il se rappela une imitation de l'Allemand qu'il avait empruntée, pour la mettre en vers, à un roman d'Auguste Lafontaine, et il se mit à la chanter ainsi :

MON PARADIS.

Romance.

Mon paradis! objet de ma pensée,
Mon paradis! ne te verrais-je pas!

A le chercher ma pauvre ame est lassée,
Et j'ai perdu mes jours avec mes pas.
Mon paradis ! ah ! j'y rêve sans cesse ;
Il est pour moi l'asile de l'amour.
Quand je l'appelle, il s'éloigne, il me laisse,
Et je l'invoque et la nuit et le jour.

A ce moment où commence la vie
D'ardens transports, de chaleureux désir,
Quand tout égare, et quand tout fait envie,
Et que pleurer est encor un plaisir ;
Alors s'offrit dans le charme d'un songe
Le paradis aussitôt envolé ;
Que de bonheur me donna ce mensonge,
Qui seul, hélas ! plaît au pauvre exilé.

Etait-ce un rêve, était-ce un vrai fantôme ?
Eclat perdu qui fuyait dans les airs.
Mon paradis ! reste mon seul royaume !
Ma solitude est ce monde pervers ;
Où te chercher ? dans ta trace charmante
Sera-ce toi qui brilles au soleil ;
Me fuiras-tu sur la vague écumante
Comme tu fuis à mon triste réveil ?

Lorsque la nuit a de sa mante obscure
Couvert les cieux; ici, je crois te voir,

Quand le matin brille sur la verdure.
Vas-tu répondre à mon ardent espoir ?
Mais te voilà, quel beau jour t'environne !
Mon paradis ! toi, mes constans amours !
Et de tes pleurs quand mon front se couronne,
Encor tu fuis ! sera-ce pour toujours ?...

Aristide avait achevé sa romance et Rose n'arrivait pas, car c'était elle qu'il attendait ; il redoutait dans la circonstance actuelle, que cette jeune fille ne se mit en obstacle entre Lucienne, et lui, réellement épris de la villageoise, il aurait payé de la moitié de sa fortune de pouvoir la conserver au titre de sa maîtresse, et dans cette pensée il avait sollicité un rendez-vous. Ne pouvant commander aux événemens, il s'était vu contraint d'indiquer celui-là le jour où l'on demandait pour lui mademoiselle de Pamiers ; ainsi, lors qu'il eût dû se trouver à Saint-Félix pour

recevoir la réponse que son aïeul rapporterait ; il était à errer dans la campagne, agité de mille sentimens divers et sans trop se rendre compte des sensations qui le dévoraient.

Impatient du temps perdu, il commençait à craindre que Rose n'eût pu venir le rejoindre, lorsqu'enfin elle parut. Pour venir à lui plus vite, elle avait descendu la côte des Moulins, laissé à sa droite le faubourg de Castelnaudary et évité les rencontres de la ville, ainsi que celles des boulevards ; aussitôt qu'Aristide l'eut aperçue, il courut à elle et l'abordant, il tâcha que ce fut en exprimant sur sa physionomie autant d'inquiétude que de satisfaction. La villageoise, elle aussi tourmentée de la phrase écrite par laquelle ce rendez-vous avait été sollicité, ne se montra pas avec son hilarité ordinaire; quelque chose

de sombre couvrait son joli front, à peine si elle laissa à son amant le loisir de lui répéter ces phrases toutes faites depuis le commencement du monde et qui se transmettent avec une exactitude religieuse de génération en génération ; elle s'empressa de le questionner sur le motif de cette rencontre.

— Comment oserai-je vous apprendre, répondit-il, un fait qui brise mon ame et qui me rend bien malheureux ; je croyais n'avoir qu'à me réjouir du retour de mes parens, et leur présence a détruit mes rêves de bonheur pour l'avenir.

— Que vous ont-ils dit? demanda Rose, déjà vivement troublée.

— L'immense fortune qu'ils viennent de réaliser, leur a permis d'espérer l'obtention d'une alliance à laquelle, au fond de leur ame, ils étaient fort attachés de-

puis long-temps ; nous avons appris hier au soir, mon frère, ma sœur et moi, que sans notre consentement on avait disposé de nous, Théodebert doit épouser la fille d'un sénateur, Mathilde, le vicomte de Pamiers, et moi, Rose; moi..... ah! plaignez votre ami ; je dois prendre pour femme celle que vous aimez le mieux, votre sœur de lait, votre protectrice la comtesse Lucienne.

Dès les premiers mots de cette confidence, Rose en avait deviné la fin, mais en même temps si on lui eût dit de nommer sa rivale, elle en aurait présenté cent avant de désigner celle-là. Néanmoins, le coup ne lui fut pas aussi rude que l'avait présumé Aristide, il put le deviner à la sorte d'impassibilité de la jeune fille dont les yeux néanmoins se remplirent de larmes.

— J'aurais dû, répliqua-t-elle, me convaincre avant de vous écouter, que jamais vos parens ne consentiraient à me prendre pour leur fille, et notre pauvreté ne serait pas un titre à nous les rendre favorables ; mais aujourd'hui si vous m'aimez autant que vous le dites, je peux rassurer votre cœur : vous ne courez aucun danger par la démarche qui est faite aujourd'hui, car vous ne serez jamais le mari de ma bonne Lucienne.

La conviction avec laquelle Rose parlait, et la nouvelle fâcheuse qu'elle apportait si naïvement, irrita et blessa péniblement Aristide ; il tâcha de déguiser son dépit sous une apparence joyeuse, et demanda d'où provenait cette assurance que la démarche de son aïeul serait repoussée.

— J'ai tort, répartit-elle, de vous apprendre ce qui est un secret pour tous,

hors pour moi. Madame la comtesse, à qui tant de jeunes nobles ont fait la cour, et qu'elle a toujours repoussés, a fini pourtant, par aimer, elle aussi, et c'est votre frère.

— Mon frère! lui, mon rival.

— Il me semble qu'il ne l'est pas ; seriez-vous amoureux de Lucienne?

— Non, sans doute, répondit Aristide averti de son imprudence ; seulement, je suis blessé du mystère que Théodebert a fait à mon amitié.

— Cela vous prouve sa discrétion ; car il aime autant qu'il est aimé. Que de fois j'ai entendu ma bonne amie répéter son nom avec plaisir; et que moi-même, alors, j'étais heureuse à la pensée que peut-être un jour je deviendrais ainsi doublement sa sœur.

— Assurément cela sera, ma belle Rose;

je vous avais appelé ici pour conjurer de ne pas m'accuser de la démarche de mes parens ; et maintenant que je suis assuré qu'elle sera sans succès, je rentre dans ma tranquillité première.

— Dans ce cas, répondit la jeune fille, je ne pense pas comme vous ; sans doute vous ne devez pas craindre qu'on vous fasse épouser Lucienne; mais un autre mariage sera possible, et alors...

— Alors j'aurais fait comme à celui-ci, je m'y serais opposé ; car je ne veux que vous, oui, que vous, ma Rose ; et pourtant, suis-je aimé autant que je vous chéris ? ne me refuserez-vous pas ce que je vous demande ? Nous pourrions si facilement causer lorsque chacun dort à l'hôtel de Pamiers.

— Oui, vous y entreriez secrètement, et cela, pour que la chose devint le scan-

dale de toute la ville ; je ne suis qu'une simple paysanne, et pourtant je mourrais de douleur s'il me fallait entendre répéter sur mon compte ce qu'à cette heure on répand avec tant de malice sur celui de votre sœur.

— De ma sœur... qu'est-ce que cela signifie ? que dit-on à son sujet ? que savez-vous ? quelle langue infernale...

— Ah! Sainte Notre-Dame de Septembre ! s'écria Rose toute honteuse; quoi! est-ce moi qui vous apprendrai les événemens de l'autre nuit ?

— Quels événemens? demanda Aristide en redoublant de véhémence. Vos gens de Saint-Félix ont des langues diaboliques. Qu'ont-ils pu dire pourtant sur ma sœur?

En réponse à ceci, Rose raconta exactement, et sans omettre la moindre circonstance, tout ce que des langues en-

venimées avaient ajouté aux premières médisances. Rose, en sortant de l'hôtel de Pamiers, s'était trouvée au milieu d'un groupe de confrèresses du Saint-Sacrement, et chacune s'était fait un cas de conscience de lui taire la moindre particularité d'un événement et des circonstances qu'on y rattachait, et qui formaient avec lui une masse de faits capables de fournir matière à défrayer de longues veillées.

Aristide, de son côté, écoutait avec une attention extrême; son ame se partageait entre la jalousie que lui inspirait Théodebert, et la colère qu'il ressentait du procédé déloyal de Sylvère; dans la vengeance qu'il se préparait à en tirer, il voyait un moyen confus de punir le bonheur de son frère; déjà même il se promettait de parvenir à brouiller les deux familles, si Lucienne ne lui devait pas appartenir. Pour

tout conduire à bien, il fallait retourner à Saint-Félix, et pour cela se séparer de Rose. Bien assuré que celle-ci ne le soupçonnait encore d'aucune perfidie, il employa les ressources de son esprit supérieur, les expressions de la passion la plus tendre à épaissir le voile dont il couvrit les yeux de la villageoise, et sous le prétexte banal de craindre que leur rencontre ne fût suspectée ; il laissa Rose poursuivre sa route vers la métairie de Norelle, tandis que lui reprenait le sentier qui l'amènerait au pied de la haute colline sur laquelle nos pères assirent le puissant château de Saint-Félix.

XIII.

UN VÉRITABLE AMI.

C'est déjà connaître et goûter une forte portion des délices du ciel, que de rencontrer dans cette terre un ami véritable.

(*Recueil de Maximes*).

Après avoir quitté le salon où la famille était réunie avec Mathilde, le vicomte de Pamiers, devenu le plus malheureux des hommes, parce qu'il avait perdu sa propre estime, et qu'il s'était blessé dans son

amour réel, demeura pendant quelques minutes dans un état voisin de la folie; marchant au hasard, montant, descendant l'escalier de sa maison, ouvrant, fermant des portes, et parcourant plusieurs chambres sans but, sans besoin, et sans s'arrêter dans aucune, telle fut sa première occupation. Tout rempli encore de ce qu'il venait de confier à Mathilde, certain d'être à la fois haï et méprisé de la seule personne qui eût encore parlé à son cœur, il se demanda si la mort ne serait pas préférable à ce cruel état. Cette question sinistre lui rappela le billet de Théodebert, et au lieu de frémir à la pensée de ce qui pourrait résulter d'une visite faite en ce moment au jeune Saint-Aurèle, il ne ressentit qu'une joie, celle d'avoir trouvé le moyen de sortir de la vie.

Dès lors, suspendant cette course inté-

rieure, il se détermina à devenir le porteur de la réponse qui lui avait été demandée tantôt ; en conséquence, il quitta le logis sans que ses parens le soupçonnassent en position de les abandonner ; il traversa la rue de l'Église, et passa sous la place couverte, garnie alors de promeneurs. Son aspect les surprit ; plus d'un se rappelant les faits et gestes de la matinée, eut peur que ce ne fut vers lui que le Vicomte se dirigeât pour en obtenir, soit une explication embarrassante, soit une satisfaction qui ne l'eût pas moins agité.

La terreur fut panique; le Vicomte était tellement perdu dans ses idées, qu'il ne s'arrêta avec aucun ; il heurta presque MM. Achille de Lamothe-Langon et Eugène Croux, ses intimes ; il ne vit pas le premier, habillé pourtant du superbe costume de fantaisie qu'avaient adopté les jeu-

nes Toulousains désignés pour former la garde d'honneur que le maire offrirait à l'empereur Napoléon, et le second qui, doué par la nature, s'était élevé lui-même, et réunissait aux qualités les plus honorables une instruction, fruit glorieux de son étude opiniâtre.

L'un et l'autre, amis de cœur de Sylvère, remarquèrent sa distraction ; et, comme tous les assistans, s'étonnèrent de le voir entrer dans la maison des Lapeyrel. On avait tant jasé depuis deux jours sur ces deux familles que, par instinct, on frémissait des conséquences inévitables que devaient avoir pour elles deux les propos et les commérages de tous leurs concitoyens. Le bel Achille de Lamothe-Langon, ainsi désigné dans sa jeunesse, à cause de sa beauté peu commune, de l'élégance de sa taille, de ses talens et de sa galanterie

chevaleresque, se douta que le Vicomte n'avait pu pénétrer dans ce logis que pour y chercher un adversaire; aussi, lui, s'en rapprocha-t-il sans affectation, mais dans le but de s'offrir en second à propos à son ami.

Comme Sylvère entrait par la porte de la ville, madame Saint-Aurèle sortait par celle des boulevards. Ce fut avec une joie mélancolique qu'il apprit cet incident; jamais départ n'avait plus à propos interrompu une liaison qu'il se promettait de ne plus poursuivre; cette absence soulevait une forte portion du poids énorme sous lequel son cœur était écrasé.

Certain de ne pas rencontrer Aristide, dont il savait la course aventureuse, car il avait deviné le motif de la visite que Rose faisait dans ce temps-là à ses parens. Redoutant la présence de l'aïeul ou du père de sa victime infortunée; il se hâta

de monter l'escalier, et il se glissa par un couloir secret dans la chambre où il espérait rencontrer Théodebert.

Son attente ne fut pas trompée ; celui qu'il venait chercher était seul et debout ; il tenait dans ses mains une épée dont il examinait la lame, soit en touchant la pointe du bout du doigt, soit en la faisant ployer dans toute son étendue. Théodebert, en même temps, portait son attention à suivre de l'œil dans la campagne sa mère qui, en calèche, descendait la rue du Faubourg de Revel, afin de tourner sous les Trois-Moulins pour prendre la route d'Auriac, qui était celle de Toulouse, alors embranchement à celle de Saint-Julia *des gras capous* (des chapons gras).

Sylvère put donc s'avancer et atteindre son ami avant que ce dernier s'en fût aperçu. Averti par un bruit léger, Théo-

debert se retourna, vit, reconnut le Vicomte, et ses joues rougirent, et ses dents mordirent involontairement sa lèvre inférieure; en même temps il posa sur son lit l'arme brillante avec laquelle il jouait, et puis s'en écarta sans affectation.

— Vous m'avez demandé, se mit à dire Sylvère, et je suis accouru à vos ordres, mon ami.

— Je n'aurais pas osé prendre une liberté pareille, répliqua Théodebert solennellement au sans-façon amical de Sylvère. Je m'étais seulement hasardé à solliciter de M. le vicomte de Pamiers l'explication ou le démenti d'une lettre odieuse.

— Je ne le vois que trop, dit Sylvère à son tour et tandis que sa vive douleur s'unissait à ses paroles, je suis destiné à tout perdre à la fois; ainsi, de tant de biens que je possédais ce matin, des pa-

rens tendres, des amis bienveillans, une femme... il ne me restera rien.

— A qui la faute, qui d'eux ou de vous sera le coupable? Certes, je vous défie d'avoir pu douter de mon affection, vous savez combien vous m'étiez cher naguère; vous ressouvenez-vous encore de ma tentative ici même, dans cette chambre, pour vous faciliter, ce que je croyais être le but de vos souhaits, la possession légitime de ma sœur? Et cela, je l'avoue, dans la pensée de vous avoir triplement en qualité de frère. D'abord je l'étais de votre choix, car j'avais sauvé la comtesse Lucienne; vous le seriez devenu une seconde fois par votre mariage avec Mathilde; et quant à la troisième... celle-ci ne peut plus être, un autre dont le bonheur m'a devancé... Mais à quoi bon ces phrases sans liaison, ces paroles inutiles? Je ne

les continue pas qu'il n'y ait entre nous deux qu'un seul cas à déterminer. Que vous semble de la lettre anonyme? Êtes-vous réellement sorti de cette maison par une fenêtre et pendant la nuit, vous à qui nul n'eût osé en fermer les portes? Répondez-moi, Sylvère, et ceci je l'exige de votre honneur.

— Théodebert, répliqua impétueusement l'interpellé, que puis-je vous dire? quel éclaircissement vous donnerai-je? Aucun. Nierai-je ce qui est trop certain? la réputation de votre sœur n'est-elle pas perdue par ma faute? Mais, me répondrez-vous, puisque vous l'aimez, il y a un remède à votre imprudence : mon père, mon aïeul vous accordent Mathilde; vos parens ne se refusent pas à nous contenter; que ne vous hâtez-vous de proclamer votre prochaine union

dans toute la ville? Ne vous sera-t-elle pas douce, vous aimez ma sœur? Elle obéira sans répugnance..... Voilà ce qui sortira de votre bouche... et de la mienne il ne s'en échappera que propos incohérens, qu'expressions extravagantes, qu'un refus infâme, fondé sur rien, que rien ne motive; et, pour vous étonner encore davantage, dussiez-vous me croire le plus lâche des hommes, apprenez, Théodebert, que je viens vous déclarer mon opposition à tout rapprochement, à tout combat entre nous. Ma conscience ne me permettrait pas de me défendre; car que deviendrai-je, si malheureusement j'étais le vainqueur? Ainsi donc, un duel entre nous serait non une attaque honorable à l'un et à l'autre, mais un assassinat où vous seriez le meurtrier et moi la victime.

— Vous êtes fou, Sylvère..... que se passe-t-il donc en vous? Mathilde vous aime, puisqu'elle vous reçoit nuitamment dans sa chambre...

— Théodebert!!

— Vous m'avez paru brûler pour elle du même amour; elle vous est accordée avec une si belle fortune, que le manquement de naissance en est réparée. La chose est telle, que vos proches, eux si fiers, et avec droit, de la grandeur de leur maison, consentent non-seulement à ce mariage, mais encore venez-vous de m'apprendre à un second avec ma famille. Et à ce moment, vous, si loyal, faites une action blâmable, vous refusez de la réparer; et pis encore, vous, dont on ne soupçonnait pas la bravoure, en manque et me fait l'affront de me changer en assassin, moi qui m'attendais à jouer

le beau rôle de protecteur naturel de votre victime.

— Plût à Dieu que je fusse insensé! les remords du moins ne déchireraient pas mon ame! Cher ami, jamais je n'ai joui plus pleinement de toutes mes facultés morales!

— Sylvère, Sylvère, mon ancien ami, mon frère de choix, je vous en conjure, ne m'accablez pas dans ce que j'ai de plus cher. Quoi! vous savez que j'adore Lucienne, que la vie de celui qui est né de son même sang lui est plus précieuse que la sienne, et vous voulez me contraindre à me séparer d'elle à jamais? Quoi! plus fatal à mon amour qu'Aristide, qui du moins l'ignorait, vous tenterez cruellement de le briser en moi, car enfin j'étais frère avant que d'être amant. Je suis le jeune chef d'une famille nouvelle, qui a

d'autant mieux besoin de se rendre vénérable, que la jalousie lui refuse tout titre au respect. Que dirait le public, si, en me rejetant sur mon amour, je laissais souiller le nom que je porte? Ne serait-ce pas me replonger volontairement dans la boue dont la malice humaine nous fait sortir? Pesez vous-même ma situation; elle est cruelle, délicate surtout. Mais si je ne suis pas gentilhomme, je me sens digne de l'être, puisque tous les sentimens de mon ame veulent impérieusement que je laisse gémir l'amour et que je coure à la vengeance de la nature outragée... Oui, Sylvère, puisque vous refusez la main de ma sœur, un duel entre nous devient inévitable; vous ne voulez pas qu'il ait lieu, vous présentez votre poitrine à mon épée, votre tête à mon pistolet, espérant sans doute me désarmer par cette

abnégation totale. Croyez-moi, cette conduite ne vous servira aucunement.

— Théodebert, ah! que vous êtes cruel.

— Je suis juste... vous avez déshonoré ma sœur, je rendrai la pareille à la vôtre; j'emploierai les mêmes moyens : il me suffira de l'apparence, et moi aussi l'on me verra sortir, à l'approche de l'aube et par une fenêtre, de l'hôtel de Pamiers.

— Mon Dieu! dit Sylvère en croisant ses mains avec chaleur.

— J'insulterai dans la rue votre aïeul, je ferai un outrage si sanglant à la Baronne de Pamiers, à ses filles, je cracherai... un soufflet...

— Allons! allons! s'écria le Vicomte tout hors de lui, allons sur le champ de bataille, où votre fureur veut ma mort;

allons-y, vous me faites frémir... Et pourtant, barbare, je vous le répète, vous ne serez pas mon vainqueur, j'emporterai dans la tombe la triste joie de vous rendre mon assassin... Que tardez-vous? vous avez là deux épées, des pistolets! Sortons!

— Des témoins nous manquent.

— Ils seront inutiles.

— Au contraire, ils seront très nécessaires à constater ce qui se passera. Vous voulez me charger d'un meurtre abominable; il ne me plaît pas, pour satisfaire votre délire que rien ne motive, d'accepter une qualification tellement odieuse, lorsque je veux me présenter sur le pré en vengeur de ma famille, indignement oppressée par un insensé. Je ne sais si avant la nuit j'aurai pu avoir mon second; celui auquel je réserve ce triste

emploi habite Revel; je vais courir à sa rencontre. Demain matin, à six heures précises, à peine fera-t-il jour, je me trouverai dans la carrière de la Métairie des Clausades; choisissez les armes.

— Celles que vous voudrez; peu m'importe!

— Non, monsieur, vous déciderez ce point.

— Eh! bien, le pistolet.

— Vous renoncez ainsi à l'arme du gentilhomme?

— Oui, car je suis un dégradé de noblesse.

— Mon frère! mon frère! cruel ami, s'écria Théodebert en se jetant au cou du Vicomte et en le baignant de ses larmes, que s'est-il donc passé, quelle rigueur du destin pèse-t-elle sur vous? car ce qui a lieu n'est pas naturel: vous êtes vertueux,

homme d'honneur, vous aimiez ma sœur ; est-ce sa fatale imprudence qui vous éloigne d'elle? Mathilde a donc bien été coupable, et vous... malheureux! notre honte vous offrait-elle donc un bien vif attrait?

— Oh! que ma position est étrange! Est-il possible de la supporter, et que je ne puisse parler que je doive vous refuser toute lumière? N'importe, sachez bien que votre sœur est un ange, que jamais elle ne m'a fait aucun sacrifice, qu'elle est pure de cœur et de corps; et lorsque je ne serai plus, je vous conjure de l'assurer que je suis mort ayant son nom sur mes lèvres et son souvenir dans mon cœur.

— Que vous me rassurez, mon ami... qui donc alors vous empêche d'épouser

ma sœur? est-ce l'éclat produit par son étourderie?

— Ne l'accusez pas; elle est innocente.

— La rendez-vous responsable de votre propre tort? Allons, soyez sage, tout peut s'accommoder encore; je rétracte des paroles arrachées par une colère légitime; laissez-moi espérer le bonheur pour nous tous; promettez-moi de ne plus refuser Mathilde.

— Je vous tromperais, si je venais à prendre cet engagement; d'ailleurs, votre sœur elle-même périrait maintenant, plutôt que de me nommer son mari.

— Elle!

— Oui, Théodebert, elle-même, votre sœur aura dorénavant envers moi un dégoût, un éloignement, un mépris, dont la véhémence, loin de diminuer, augmentera de jour en jour; tout m'en répond, et je

vous l'assure. Au reste, adressez-vous à elle, parlez-lui, et sa réponse vous confirmera ce que je vous révèle.

— Oh! en vérité, répliqua Théodebert avec impatience, il y a sous tout cela quelque chose d'incompréhensible ; j'ai beau mettre mon esprit à la torture, je ne peux percer le voile qui nous environne... Ah!... quel trait de lumière... Mon Dieu! si je voyais la réalité... oui... oh! oui, c'est cela! je sais tout. Mathilde est innocente, mais vous bien criminel ; et je ne m'étonne plus de la haine et du dépit qu'elle vous porte : je l'excuse..... Sylvère, est-ce possible que vous soyez entré dans notre maison en pleine nuit et avec ce dessein odieux?

— A votre tour, Théodebert, dit le Vicomte, qui soudainement sentit à la fois son visage blémir, ses cheveux se hérisser,

une sueur glacée suindre de son corps, ses lèvres blanchir, et ses dents claquer, prenez garde à la faute que vous allez commettre ; il est tel secret dont l'importance est telle, qu'il ne peut être su que de deux personnes ; et pour la troisième, qui le surprend, qui le devine ou le reçoit, se change en un arrêt de mort.

— La subornation d'un valet ou d'une femme de chambre, qui vous aurait introduit pendant les ténèbres de la nuit avant-dernière, ne rentre pas dans cette terrible catégorie qu'il vous a plu de me signaler.

Les paroles du jeune Saint-Aurèle déchargèrent d'un poids énorme le cœur du vicomte de Pamiers. A mesure que celui-là s'énonçait, celui-ci, respirant, sentait son sang recommencer sa course dans ses veines réchauffées, ses joues se couvrir

d'un vermillon juvenille... Le scrutateur s'était fourvoyé; la joie qu'il en ressentit fut si entière, qu'il ne s'opposa pas à la dernière demande qui lui fut faite, celle de ne faire aucun acte hostile contre lui, de ne point sortir de la ville avant d'avoir revu Théodebert, son ami.

— Oui, lui fut-il dit, c'était aux dépens de mon bonheur, de mes affections que je devenais votre ennemi. Ce rôle, pénible à jouer, m'est odieux; et assurément je n'y rentrerai qu'après avoir épuisé toutes les voies possibles de conciliation; j'ai bonne espérance de triompher du courroux vertueux de Mathilde : alors, votre répugnance existera-t-elle?

— Théodebert...

— Pas un mot de plus; oui, taisez-vous, le temps de déchirer l'ame de ceux qui vous aiment ne renaîtra que trop tôt,

peut-être. Abstenez-vous, jusque-là, de toute parole offensante, et laissez faire à l'union de l'amour et de l'amitié.

Théodebert avait tant d'impatience de retrouver sa sœur, il se figurait tant n'avoir qu'à vaincre du dépit en celle-ci, que l'avenir se rencontra à lui paré de couleurs brillantes, qu'il mit presque Sylvère à la porte de son appartement ; il redoutait une parole imprudente, un geste offensant qui eût rallumé une colère que lui voyait dorénavant si aisée à faire disparaître ; lui aussi, et sur les pas de son père, courut vers l'hôtel de Pamiers.

XIV.

UNE RENCONTRE.

> Il y a toujours dans les événemens de la vie, quelque circonstance inattendue, qui renverse tous les projets de la sagesse humaine.
>
> *(Recueil de Maximes.)*

Le vicomte Sylvère, également quitta la maison Lapeyrel le cœur gonflé de regrets, et avec le désespoir aigu de ne pas s'être armé dès le premier instant du prétexte menteur auquel son créateur Théodebert

donnait une aussi haute croyance. Oui, certes, si d'abord il eût dit qu'à l'aide d'une intelligence subalterne il s'était introduit dans le logis de sa maîtresse, et que n'ayant pu pénétrer dans la chambre de Mathilde, il était descendu par la fenêtre avec le concours de sa complice, il aurait anéanti l'importance du scandale ; à lui seul en aurait été la facilité, et plus que jamais il fût demeuré le maître de son funeste secret.

Oui, Mathilde eût été innocentée pleinement, et en s'accusant, soi, d'irréflexion, de manque de réserve et de délicatesse, il n'aurait pas eu besoin de faire à la jeune fille le terrible aveu qu'il ne lui appartenait plus de reprendre, et qui les séparait à jamais. Rempli donc de cette triste pensée, il sortit par la porte du boulevard afin d'aller errer dans la campagne, évi-

tant ainsi la rencontre du jeune gentilhomme (le garde d'honneur), qui l'attendait du côté de la place, afin de s'offrir à lui en qualité de second dans le duel qui devait avoir lieu, et dont le retard étonnait déjà tant, que certains, empressés à mal juger le prochain, attaquaient déjà la loyauté du Vicomte et des deux Lapeyrel.

Au moment où, comme Sylvère, sous l'empire de ses réflexions, tournait sur le plateau étroit de la promenade publique appelé *le Foullet* (le Follet), et au-dessus duquel montait vers les cieux la masse énorme de la tour du château, il se vit abordé par deux jeunes gens; l'un, son camarade d'enfance, et du beau nom de Séverac, l'autre, lié avec le dernier, venait de dire adieu à l'école de Sorèze; il s'appelait Andreau, et appartenait à une fa-

mille de bonne bourgeoisie, dont plusieurs branches étaient établies dans les environs.

Sylvère fut contrarié de leur rencontre; mais les éviter était impossible; les quitter brusquement se pouvait encore moins : il en eût résulté des dépits, des aigreurs qui, en province, tardent peu à se changer en haines héréditaires. Contraint donc de refouler en soi ses pensées, il revint au monde habité, et répondit par de l'affection aux témoignages d'amitié du chevalier de Séverac, et, par une urbanité parfaite, aux politesses un peu outrées de M. Léon Andreau.

L'un et l'autre étaient instruits du grand scandale qui devait diviser deux familles importantes ; la richesse et la grandeur de la naissance les mettant presque sur le même rang. Le chevalier de Séverac évita

d'amener la conversation sur ce texte. Louis Andreau, moins réfléchi, ayant aperçu Aristide qui montait la côte du Thouron, se tournant vers Sylvère :

— Monsieur le Vicomte, dit-il, si vous ne vous souciez pas de frayer avec le jeune Saint-Aurèle, je vous préviens qu'il va arriver sur nous tout-à-l'heure, car il gravit le sentier de Thouron.

— Je ne vois pas pourquoi l'approche de M. Aristide m'obligerait à vous abandonner ; hier encore nous étions amis ; ce matin on est venu en son nom...

Sylvère, emporté par son irréflexion, s'en aperçut à temps ; et craignant de révéler un secret de famille où celui dont on parlait jouerait un rôle peu agréable, il s'arrêta à propos, et, reprenant sa phrase :

— Oui, ce matin on est venu en son

nom nous donner l'assurance de son sincère attachement ; je me flatte que celui-ci ne dépendra pas de quelques malignes calomnies d'ailleurs...

La vue du buste d'Aristide, qui dépassait déjà le tertre presque sous les pieds des trois compagnons d'enfance, arrêta les mots dans la bouche de Sylvère ; le trio s'arrêta et laissa le loisir au nouveau venu de monter sur le boulevard ; il avait déjà vu le Vicomte, et il arrivait à lui avec un plan tout arrêté.

Les révélations de la villageoise avaient éclairé l'esprit d'Aristide sur plusieurs points importans ; il ne pouvait plus ignorer l'amour de son frère pour Lucienne, et que celle-ci payait Théodebert d'un tendre retour ; il savait en outre que tous les Pamiers, vouant à Théodebert une affection fondée sur ses qualités, l'admettraient

sans obstacle dans leur famille, tandis que lui, Aristide, par un sort contraire, ne rencontrerait dans cette maison que des ennemis. La preuve de ceci lui était démontrée par tout ce que Rose lui avait conté ; ainsi, pensait-il, son aïeul aurait remporté un refus à sa demande ; refus cependant vite adouci par la proposition d'accepter pour petit-fils et neveu Théodebert, ce qui conviendrait autant aux proches de ce dernier.

Déjà une telle croyance avait aigri singulièrement le cœur d'un amant ambitieux. Le refus probable qui lui avait été fait de Lucienne, et la certitude que la comtesse chérissait Théodebert lui montrait un mur de diamant élevé entre elle et lui. Que restait-il à faire dans cette triste occurrence : brouiller les deux familles, les exciter réciproquement ; et

combien la chose se présentait favorable, grâce au terrible incident qui était survenu.

Sylvère, qui pouvait obtenir sans peine Mathilde de ses parens, avait préféré la devoir à un crime ; il s'était mis en position de déshonorer sa femme future ; et, de plus, la faute commise, il refusait de la réparer. Jamais circonstance plus heureuse ne pouvait s'offrir ; il fallait la saisir et l'employer; un duel entre le Vicomte et lui, Aristide ; duel où tout l'intérêt se reporterait sur le dernier, romprait, par son résultat un mariage insupportable au jeune homme. Si le Vicomte était tué, les Pamiers ne voudraient plus d'alliance avec les Lapeyrel ; et si, au contraire, c'était lui qui restât sur le champ de bataille, il connaissait assez sa mère pour pouvoir emporter au tombeau l'assurance que désor-

mais elle s'opposerait à tout jamais à un mariage qui lui donnerait pour bru celle dont le frère aurait tué son fils chéri.

C'était avec de telles dispositions, de pareils calculs, et des pensées si funestes, qu'Aristide allait aborder son ancien ami; Sylvère, de son côté, se rappelant la sortie récente de Rose de l'hôtel des Pamiers, sachant qu'Aristide travaillait à la séduire en même temps qu'il faisait demander Lucienne à ses parens, n'avait que trop de motifs de lui en vouloir, et demeurait persuadé que le moment était venu d'une explication commandée par les circonstances. D'ailleurs, lui aussi présumait qu'Aristide ne consentirait pas à ce qu'il se refusât à épouser sa sœur; et puisqu'un combat devenait indispensable entre lui et un Lapeyrel, il préférait cent fois courir les chances avec Aristide, qu'il n'aimait

pas, qu'avec Théodebert, auquel plus d'un nœud l'attachait.

Telles étaient donc les dispositions plutôt hostiles que bienveillantes avec lesquelles l'un et l'autre s'abordèrent en ce moment. Aristide d'abord débuta par complimenter Louis Andreau de sa sortie de Sorèze, puis il dit quelques mots polis au chevalier de Séverac, et, ces préliminaires de convenances terminés, il poursuivit en ces termes:

— En vérité, messieurs, jamais rencontre inespérée n'a pu m'être plus agréable, et surtout me venir plus à propos; j'ai depuis ce matin quelques éclaircissemens à obtenir du vicomte Sylvère. Je ne me flattais pas de le trouver avec vous; puisque le sort m'a si bien servi, vous serait-il agréable de me suivre là-bas.

Et sa main désigna le Thouron.

— Je vous suivrai sur la montagne Noire, répondit Sylvère impétueusement; aussi bien avais-je à mon tour des questions à vous faire. Allons, messieurs, suivons M. de Saint-Aurèle.

Le chevalier de Séverac et M. Andreau, soupçonnant la portée de ces divers propos, cherchèrent à se récuser; cela leur fut impossible, et malgré eux ils accompagnèrent les superbes ennemis. Ce qui leur rendit le consentement plus facile fut que, ne voyant point d'armes aux mains de leurs compagnons, ils espérèrent de pouvoir toujours apporter des obstacles à un duel que nécessairement il faudrait remettre au lendemain; car on allait s'enfoncer dans la campagne, le soleil était prêt à se coucher, et la nuit tarderait peu à venir.

Tous quatre descendirent rapidement

la côte du Thouron par son sentier abrupte; arrivés auprès de la fontaine, Sylvère et Aristide marchèrent en avant, se dirigeant vers un lieu qui à l'avance leur était connu, et avant d'y parvenir ils eurent ensemble la conversation suivante. Le Vicomte fut le premier à l'ouvrir.

— Aristide, dit-il, m'apprendrez-vous comment il peut se faire que votre aïeul vienne en votre nom offrir à ma sœur un mariage, tandis que votre amour se manifeste envers la jeune Morel.

— Et vous, monsieur de Pamiers, me direz-vous la cause, qui, après vous avoir fait passer avec ma sœur une nuit entière, vous porte maintenant à ne plus vouloir l'épouser ?

— Vous admettez vraie une calomnie.

— N'en faites-vous pas autant?

— Quoi! vous n'avez pas eu tout-à-l'heure un rendez-vous dans ces environs-ci avec ma sœur de lait.

— Quoi! hier matin vous n'êtes pas sorti de notre logis par une des fenêtres du rez-de-chaussée qui s'ouvrent sur le boulevard.

— Mathilde est innocente, je le jure sur l'honneur.

— Rose est-elle aussi coupable ? je ne la vois au moins qu'en plein jour et en plein champ; en direz-vous autant de ma sœur ?

— Et vous aspirez à la main de Lucienne ?

— Et vous repoussez celle de ma sœur ?

— Monsieur de Saint-Aurèle, écoutez-moi.

— Volontiers, monsieur le Vicomte, mais à charge de revanche.

— Le sein de la même mère ayant nourri Lucienne et moi, ainsi que les enfans de Pierre Morel, et celui-ci, par sa très noble conduite pendant la tourmente révolutionnaire, nous ayant rendu véritablement ses obligés, il en est résulté que les deux familles n'en font qu'une, quoique placés bien inégalement dans la société. Rose en outre a été élevée chez nous, et dès-lors nous devons veiller à son avenir, vous paraissez le compromettre, le menacer, et j'ai voulu m'entendre sur ce point avec vous ; on est venu tantôt vous proposer en qualité de petit-fils à mon aïeul et à mon aïeule ; ni l'un ni l'autre ne vous a repoussé, la Comtesse est demeurée maîtresse de sa personne, et ce sera avec elle seule que vous aurez à vous expliquer; mais

au moment où vous nous faisiez cet honneur, j'ai acquis la preuve que vous tentiez de plaire à Rose ; serait-ce elle que vous voulez épouser ? Dans ce cas, pourquoi rechercher en apparence une seconde femme.

— Mon Dieu, monsieur ! pourquoi ? mais afin de suivre votre exemple ; vous êtes très bon à imiter, n'avez-vous pas aimé ma sœur, car je me plais à croire que votre poursuite était sincère, et maintenant ne refusez-vous pas de la recevoir de mes parens ; vous sera-t-il permis ce que vous interdirez aux autres?

— Je ne refuse pas celle qui m'aurait rendu heureux; c'est elle, oui, elle-même, qui tout-à-l'heure encore chez mes proches, a déclaré qu'elle ne serait jamais à moi.

— Ah! ah! Eh bien ! cette folle suit votre exemple.

— Monsieur.....

— A mon tour, permettez, s'il vous plaît, écoutez-moi bien : Mathilde, sage, estimée, pudique, a tout perdu par votre faute; je sais que depuis hier elle est publiquement déshonorée; un couvent où elle ensevelirait son existence ne lui rendrait pas sa considération; elle ne peut être réhabilitée qu'en prenant votre nom; vous le lui devez et je le réclame de votre loyauté ; oui, tout de suite nous rentrerons *en ville*, vous me suivrez chez nous; là, vous demanderez à mon aïeul, à mon père, à ma mère, leur autorisation pour conduire ma sœur à l'autel.

— Si la chose avait été faisable, elle serait faite; mais un abîme infranchissable nous sépare, et jamais je ne donnerai mon nom à celle que je regretterai pendant toute ma vie.

— Dès-lors, monsieur, une autre voie nous est ouverte; j'étais frère avant que d'être amant, les sentimens tendres que je voue à mademoiselle de Pamiers n'éteindront pas dans mon ame la pitié que je dois à l'infortune de ma sœur; je n'ai plus qu'un mot à vous dire et comme Agamemnon : *c'est à vous de l'entendre.* Il faut, ou que votre vie appartienne à ma sœur, ou je tente de vous la ravir à mon tour.

— Puisque ceci est votre ultimatum, répondit froidement Sylvère, je suis fâché de n'avoir pas été averti naguère, je me serais muni d'armes et nous eussions pu terminer sur-le-champ.

— Nous le pourrons dès que la chose vous convient, je ne sors guère sans porter avec moi une paire d'admirables pistolets anglais, toujours disposés à me rendre

service: les voici, nous allons atteindre la carrière des Clausades, le lieu est admirable et ces deux messieurs nous serviront de témoins.

— Tout comme il vous plaira; j'aurais voulu néanmoins écrire... Non, que cette misérable aventure reste couverte de son voile odieux.

Le vicomte ayant achevé ces mots, se retourna, et revenant aux deux autres jeunes gens, pria le chevalier de Séverac de lui servir de témoin; Aristide adressa le même compliment à M. Andreau: ceux-ci après avoir tenté vainement de raccommoder les deux adversaires, furent contraints de leur céder. Tous ensemble, ils arrivèrent au lieu indiqué; les combattans descendirent dans un creux assez profond pour qu'on ne pût les apercevoir d'aucun côté des champs voisins; les seconds res-

tèrent sur le tertre, se gardant bien de les prévenir qu'ils voyaient venir un groupe de villageois du côté de Castelnaudary, car ils espéraient que l'approche de ces gens interromprait la querelle ; leur bonne volonté resta vaine, Aristide impatient de rompre les projets d'alliance formés entre deux familles, hâta le dénoûment. Les paysans qui venaient se disposaient déjà à gravir la colline ; trente pas tout au plus les séparaient de la carrière, lorsque deux coups de feu partirent instantanément ; une fumée épaisse s'éleva du champ de bataille, et les témoins, qui par leur position y pouvaient plonger leurs regards, poussèrent un cri douloureux, Sylvère était debout et son adversaire, baigné dans son sang, gisait sur la terre.

XV.

LE PÈRE DE FAMILLE.

> Les passions humaines ne peuvent heurter les sentimens de la nature, sans exalter ceux-là, et les porter à de fâcheuses extrémités.
>
> (*Recueil de Maximes.*)

Les paysans, qui avec un peu plus de célérité auraient mis obstacle à ce combat funeste, étaient précisément les membres de la famille Morel : tous les garçons, les deux plus jeunes filles, sachant que Rose,

leur sœur, voulait rentrer le même soir à Saint-Félix, avaient fait la partie de l'y ramener ; ils s'avançaient donc vers le lieu où les attiraient la présence du vicomte et d'Aristide, que l'excellence de leur vue venait de reconnaître de bien loin. Leur entrée dans la carrière ne les avait pas étonnés ; mais à la double détonnation, leurs cris répondirent à ceux des témoins, et comprenant alors le malheur qui arrivait, tous s'élancèrent vers la place qui en était le théâtre.

Mais Rose devança les autres ; plus légère qu'un daim, le cœur brisé de terreur, elle arriva la première, tandis que le Vicomte, aidé de messieurs de Séverac et Andreau, relevait Aristide dont une balle avait labouré l'épaule gauche où elle s'était logée dans les chairs. La jeune fille, en présence de ce spectacle sanglant,

trouva dans son amour la force nécessaire à vaincre la faiblesse de ses sens ; elle ne s'évanouit pas , mais elle manifesta une douleur que les citadins n'attribuèrent qu'à la pitié, car ils ignoraient les rapports antérieurs, et toujours existans, entre le blessé et la charmante villageoise.

La violence de la douleur avait fait évanouir Aristide; que devait-on faire de lui, Rose proposa, demanda , voulut qu'on le transportât à Norelle , lieu plus proche que Saint-Félix et où il trouverait des soins affectueux. Bien que Sylvère comprit le danger nouveau qui en résulterait pour Rose ; il eut tant pitié de la véhemence et du désespoir de celle-ci, qu'il ne se sentit pas la force de s'opposer à son désir.

Deux des Morel coururent emprunter à la métairie voisine des Clausades, un

brancard et un matelas. Le chevalier de Séverac, le Vicomte, Julien et André Morel, soulevèrent le blessé, le couchèrent sur la litière improvisée, et tous les hommes présens renforcés de ceux des Clausades, le transportèrent jusqu'à Norelle, où déjà un bon lit était préparé pour le recevoir. Rose, inconsolable, traînée plutôt que conduite par ses sœurs et l'un de ses frères, accompagnait toute en larmes le lugubre cortége.

Au moment où celui-ci abandonnait la carrière fatale, M. Andreau en partait aussi; se dirigeant vers la ville, son premier soin fut d'aller prévenir le docteur Pech du malheur qui frappait la famille Lapeyrel, et de réclamer ses prompts secours en faveur d'Aristide. Le médecin habile ayant fait avertir le chirurgien du lieu, courut avec lui vers Norelle, laissant

à M. Andreau un double et pénible soin à remplir, celui d'annoncer aux parens de la victime le péril qui la menaçait, et de porter à l'hôtel de Pamiers la nouvelle fatale de la victoire de Sylvère.

Il rencontra M. Saint-Aurèle et Théodebert, attendant ensemble le retour de la tentative que le vieux Lapeyrel avait été faire auprès de Mathilde. Ce fut pour eux un rude coup que la connaissance de ce duel et de ses suites ; le père et le fils, accompagnés de plusieurs domestiques chargés de tout ce que l'on crut pouvoir servir au blessé, se dirigèrent sur le champ, vers Norelle, et M. Andreau, sans rien dire de ce qui venait de se passer aux groupes des désœuvrés qui garnissaient la place, la traversa, et par la rue de l'Eglise arriva jusqu'à l'hôtel de Pamiers.

Sans avoir des rapports intimes avec les

hommes de cette famille, M. Andreau les connaissait et était estimé par eux, aussi sa présence n'inspira aucun étonnement ; néanmoins, lorsqu'il eut réclamé du vidame de Tarascon un entretien secret, quelque surprise se peignit sur le visage du Baron et du grand-bailli de Morée. L'oncle de Sylvère amena dans sa chambre le jeune ambassadeur, qui, d'une voix réellement émue, lui fit part de la rencontre malencontreuse, de ses suites encore plus déplorables ; il ne lui laissa pas ignorer que l'état d'Aristide laissait peu d'espoir. Quant au Vicomte, dès qu'il aurait déposé son adversaire chez les Morel, il devait être amené tout de suite par le chevalier de Séverac au château de la Ginelle, appartenant à un des parens de celui-ci. Là, sans trop s'éloigner de Saint-Félix et toujours en mesure de pouvoir gagner

l'Espagne, en cas de danger, il attendrait que les médecins et la nature eussent décidé du sort d'Aristide.

Un pareil récit plongea dans une consternation morne le vidame de Tarascon; il confia à celui qui lui parlait que dans ce moment même l'aïeul du blessé se trouvait dans l'hôtel de Pamiers, auprès de sa petite-fille ; il convenait de ne lui rien révéler, mais auparavant Norbert, appelé, alla chercher le Baron et le Grand-Bailli, et le Vidame et M. Andreau les instruisirent de la fatale circonstance.

L'un et l'autre en parurent frappés comme d'un coup de foudre. Néanmoins, le chef de la famille demanda le récit du combat, et si son petit-fils s'y était conduit ainsi qu'on devait l'attendre. L'assurance qui lui fut donnée de la bravoure, du sang-froid du Vicomte, de son courage au

moment du péril, de sa sensibilité après le triomphe, consolèrent quelque peu le fier vieillard; et ce fut lui qui tenta de rassurer son frère et son fils; puis il pria monsieur Andreau de le suivre et d'aller avec lui faire part à M. Lapeyrel d'un événement qui, s'il ne renversait pas tous leurs projets, les repoussait du moins dans un avenir bien incertain.

J'ai dit dans l'un des chapitres précédens que M. Lapeyrel, courroucé de ce qu'il appelait le caprice de Mathilde, s'était avancé jusqu'à dire que si cette jeune fille ne se rendait pas au désir de ses parens, il lui restait un moyen de l'y contraindre, ou tout au moins de la punir de son entêtement. La chose, avancée et annoncée avant tout par la crainte que lui inspirait un combat probable entre le Vicomte et ses petits-enfans, il était sorti de

chez lui pour aller rejoindre mademoiselle Saint-Aurèle, qui, en ce moment, était encore à l'hôtel de Pamiers.

Lorsqu'il se présenta devant sa petite-fille, elle, se levant toute tremblante du siége où elle était assise, poussa un cri qu'elle étouffa à moitié dans son mouchoir.

— Madame la Baronne, mesdemoiselles de Pamiers, dit le vieillard, après que je vous aurai remercié comme je le dois de vos bontés pour cette inconséquente créature, oserai-je formuler la prière de me laisser seul avec elle un moment. Les tempêtes élevées par les passions dans ces têtes légères sont violentes, mais par bonheur que notre sage expérience conserve des moyens infaillibles pour faire triompher le bon sens et la raison.

La baronne répondit convenablement

au vœu exprimé; elle passa avec ses trois filles et Lucienne dans le salon, laissant dans sa chambre l'aïeul et la petite-fille. Cependant la jeune comtesse ne quitta pas Mathilde sans l'avoir embrassée vivement par deux fois, et sans lui avoir recommandé de céder aux désirs des siens et de tous les Pamiers. Un mouvement de tête silencieux et négatif avait répondu à cette prière amicale, et Lucienne jetant un dernier regard sur les yeux de son amie, les vit avec douleur inondés de larmes brûlantes.

Lorsque la porte eût été fermée, Lapeyrel alla ouvrir les fenêtres, afin qu'il fût plus difficile d'entendre ce qui se dirait, si par cas un domestique sournois et curieux rôdait aux environs; puis, ce soin ayant été pris, il amena Mathilde vers la cheminée, la fit asseoir auprès du feu, et

lui, s'adossant au chambranle du foyer, se mit à dire enfin :

— Mathilde, écoutez l'appel que je fais à votre loyauté : Vous ai-je, dans aucune circonstance, plus maltraitée que Théodebert et Aristide ? Vous êtes-vous jamais aperçue que je vous aimasse moins, que je fisse moins pour vous que pour eux ?

— Non, mon grand-père.

— Quand il s'est agi de votre mariage, ai-je cherché à diminuer votre dot ? Ne me suis-je pas, au contraire, exécuté en vous accordant une part égale dans ma fortune et dans celle de mon fils, au détriment de les deux garçons, et cela, allant directement contre l'usage de nos provinces méridionales, où l'on accorde moins à celles de votre sexe qu'aux enfans nés du premier ? Répondez franchement.

— Oui, mon père ; oui, monsieur, je

vous ai toujours trouvé aussi bon pour moi que vous l'avez été pour mes frères.

— Je tenais à vous faire convenir de ceci, afin que, dans un cas qui peut arriver, si vous ne cessez de vous maintenir en une opiniâtreté coupable, ni vous ni autrui ne puissiez m'adresser de justes reproches. Ce premier point épuisé, venons au second : Que se passe-t-il en vous, Mathilde? Je sais que vous aimiez hier encore le vicomte de Pamiers ; que dis-je, hier, ce matin même il régnait dans votre cœur. N'êtes-vous pas venue ici emportée par cette véhémence de votre caractère qui vous fait multiplier les fautes, lui demander impétueusement de vous rendre l'honneur en devenant votre mari?...

— J'ai voulu qu'il me lavât d'une calomnie.

— Etait-ce tout? D'ailleurs, y a-t-il ca-

lomnie? n'est-ce pas plutôt médisance? Est-il faux qu'on l'a vu sortir nuitamment et avec mystère de notre maison? N'est-ce pas là une chose réelle? La nierez-vous?... Non... Et tout-à-coup cet amant coupable vous parle en secret, et vous voilà changée! et tout-à-coup il vous devient odieux; et vous ne voulez plus être sa femme! Quel charme ses paroles ont-elles jeté sur vous? Qu'a-t-il pu vous dire?

— Je me verrais en présence de la mort, répondit la jeune fille toute tremblante, que je ne me résoudrais pas à répéter ce qu'il m'a fait ouïr. Monsieur, je vous en conjure, ne me contraignez pas à épouser un homme que j'abhorre, que je méprise, qui m'est devenu odieux; donnez à ce sentiment extraordinaire la qualification qu'il vous plaira, mais ne me forcez pas à un acte insupportable. Je cède à

mes frères ma part dans leur fortune ; laissez-moi entrer dans un couvent, et je ne vous demande qu'une dot modique.

— Oh ! ce marché serait bientôt conclu, répartit Lapeyrel en frappant le plancher de son pied et de sa canne ; mais votre caprice peut coûter trop cher à ma famille pour que je consente à ce que les choses se passent ainsi. J'ai deux petits-fils, Mathilde ; tous les deux beaux, spirituels et bons, peut-être ; et les conserverai-je ! ne me seront-ils point enlevés par un funeste point d'honneur ? Les hommes sont redoutables dans leurs inimitiés ; Théodebert, Aristide ont trop de juste orgueil pour souffrir que le vicomte de Pamiers nous humilie en votre personne. Un premier duel aura lieu certainement entre Sylvère et Théodebert ; si celui-ci suc-

combe, son frère n'en aura que plus d'envie de combattre, car alors il y aura double vengeance à satisfaire; et si celui-là périt aussi, votre folle opiniâtreté m'aura coûté tous mes enfans. Non, non, Mathilde, cela ne sera pas ainsi; vous changerez de pensée, ou, en punition de votre résistance, je ferai tomber le tonnerre sur votre front.

Jusqu'à ce moment, la pauvre infortunée n'avait que peu aperçu les résultats de son refus; elle ne pensait point à un duel entre son amant et ses frères; mais lorsque son aïeul le lui eût montré prochain, inévitable, et même double, une terreur violente, un désespoir inexprimable s'emparèrent de son âme en proie à la plus violente douleur; des larmes encore plus abondantes couvrirent son visage, des sanglots étouffèrent sa voix; il fut un in-

stant où elle parut prête à se rendre; mais au souvenir de l'horrible aveu que lui avait fait Sylvère, le pourpre de l'indignation tarda peu à remplacer sur ses joues la pâleur du chagrin, et d'une voix ferme, quoique tremblante, elle persista solennellement à repousser celui que l'on voulait faire son époux. Le vieillard la laissa dire, et lorsqu'elle eut achevé, lui, tirant sa montre, répliqua :

— Mademoiselle, pensez-y bien; il est six heures du soir, je vous laisse jusqu'à demain, midi, pour réfléchir sur la dernière réponse que vous avez à me faire; seulement, prenez-y garde, si elle ne me convient pas, si elle maintient l'état de guerre entre le Vicomte et mes petits-fils, ne vous en prenez qu'à vous seule du parti que je prendrai, et dont le résultat dénaturera complètement votre existence; je

consens que d'ici-là vous habitiez où vous êtes; et, par le fait, cette maison est votre seule asile, car la mienne ne vous recevra plus.

— Mon père! mon père, s'écria Mathilde en tombant aux genoux de Lapeyrel, quoi! vous n'avez en moi aucune confiance. Pensez-vous que si je repousse Sylvère, je ne cède pas à un devoir impérieux? serais-je coupable parce que je veux être innocente?

— Eh bien! expliquez-moi la cause du refus; je la pèserai, et si elle est raisonnable...

— Demandez-moi la vie plutôt que la révélation de ce secret; son pouvoir me sépare à jamais de celui que j'aimais; et plutôt que de le rompre, je me livre à tout votre courroux.

— Soit, opiniâtre; creusez sous vos

pas un abîme; mais gardez-vous, si vous y trébuchez, de m'accuser d'injustice; vous seule vous aurez fait tout le mal qui vous accablera.... A demain donc, à midi, Mathilde; à demain; vous ne vous attendez pas au coup qui vous frappera.

XVI.

LA SUPPOSITION DE PART.

> Il y a dans le cœur de l'homme, des cordes singulières qui rendent des sons isolés, et qui restent muettes, tant que le doigt, qui est nécessaire à leur mise en jeu, ne les touche pas.
>
> *(Recueil de Maximes.)*

M. Lapeyrel achevait ces dernières et dures paroles, cette menace mystérieuse et d'autant plus épouvantable, lorsque parurent ensemble, et sans s'être fait annoncer, le baron de Pamiers et M. An-

dreau. Le premier, pensant qu'un coup inattendu et frappé avec force changerait les dispositions de Mathilde, s'avança lentement de l'aïeul et de la petite-fille, et, s'adressant à l'un et à l'autre :

— C'en est fait, dit-il, la véhémence des passions qui s'agitent autour de nous vient d'ouvrir une arène sanglante ; un premier duel a eu lieu; le vicomte Sylvère, à l'heure qu'il est, cherche une autre patrie ; et M. Aristide, transporté à la métairie de Norelle, est blessé dangereusement.

Un cri de désespoir s'éleva de la poitrine de Mathilde ; et la jeune fille, se précipitant de nouveau aux pieds de son grand-père, y demeura plongée dans une atonie plus proche de l'insensibilité que de l'existence ; le vieillard, cruellement atteint aussi par cette révélation, laissa choir sa

canne que ne put retenir une main tremblante; tout son corps frissonna ; et puis, se reculant de Mathilde expirante :

— Ah ! serpent, dit-il, réchauffé dans mon sein ; furie bien née pour t'unir au meurtrier de mon fils ; du moins si tu me conteste celui - là, tu ne m'enlèveras pas son frère. Quel est celui, poursuivit-il en se parlant plus à soi-même qu'aux deux auditeurs, qui, voyant un lierre parasite étouffer de la vigueur de ses nœuds ingrats le chêne qui reste seul dans la forêt détruite, ne se hâte pas de couper dans sa racine la plante égoïste ? Eh bien ! c'est à moi à faire ainsi ; oui, de par Dieu ! il ne faut pas que cette insensée me ravisse le dernier rejeton qui me reste ; prononçons les mots terribles, les mots qui cesseront de rendre solidaires des fautes du libertinage de celle-là deux hommes d'honneur

qui, si je ne parlais pas, persisteraient à se faire tuer pour elle. M. le baron de Pamiers, vous qui devenez pour moi un ennemi irréconciliable, qu'il ne soit plus question d'alliances entre nos deux familles ; la vôtre est fatale à la mienne ; la vôtre déshonore et tue celle qui me doit le jour ; mais elle n'aura fait que la moitié de la besogne. Cette fille que vous voyez là, et dont la conduite a déjà peut-être tué l'un de mes petits-fils, ne m'est rien ; je ne suis pas son aïeul ; mon fils n'est pas son père, ni ma bru sa mère ; Théodebert et le malheureux Aristide ne lui sont aucunement liés par les nœuds du sang.

— Et qui suis-je? s'écria Mathilde d'une voix étouffée.

— Tu es le fruit du crime et du concubinage ; tu n'as ni nom, ni famille, ni rang;

il ne te reste qu'une fortune odieuse, que j'augmentais immensément au détriment de mes petits-fils, et que je te rendrai avec joie, car je serai heureux de me séparer de toi...

— M. Lapeyrel, dit le Baron, songez-vous aux paroles qui vous échappent? Je vous pardonne celles qui me concernent; votre douleur, légitime, excuse tout; mais pensez-vous qu'il vous soit possible de répudier votre petite-fille, elle, investie de ses droits par votre perpétuité d'adoption?... Je m'égare moi-même; je combats ici des chimères; je prends au sérieux un moyen cruel de vengeance qui vous entraîne dans votre désespoir. Je ne doute pas que M. Andreau ne m'imite, et qu'il ne garde aussi un profond silence sur ce qui vient d'avoir lieu devant nous.

— Oh! oui, monsieur, dit à son tour

Mathilde, je ne serai pas immolée à votre haine ; ma situation est horrible ; vous en diminueriez l'amertume en me retranchant de votre famille. Cependant, je ne puis accepter ce triste bonheur. Quoi! mon père, ma mère, mes frères, vous ne me seriez plus rien ! Quoi ! je serais l'enfant du crime et du vice! Souillée dès ma naissance, flétrie aujourd'hui ! et lorsque le sang versé de mon frère me plonge dans l'excès de la douleur, celle-ci, toute poignante qu'elle paraît, ne sera rien encore ; et je vais me trouver abandonnée de tout l'univers. Rétractez, rétractez votre propos sinistre d'une répudiation morale; n'en faites point une naturelle, je n'y survivrai pas.

Les regards attendris du Baron, ceux non moins émus du second spectateur de cette scène extraordinaire, se réunirent pour solliciter la pitié de Lapeyrel, et

un démenti formel à une assertion de colère ; mais le vieillard obstiné, se contentant de baisser son front, dit d'une voix nette et profondément saccadée :

— Non, Mathilde, non, je ne puis, je ne dois pas revenir sur ce que j'ai avancé ; vous n'êtes pas de ma famille, ma bru ne vous a pas mis au monde, vous ne devez pas le jour à mon fils ; c'est moi seul qui vous ai mis dans ma famille, moi qui me laissai vaincre par cette frayeur de la pauvreté qui fait à elle seule éclore les trois-quarts des crimes et des mauvaises actions. Long-temps je me suis flatté que j'échapperais au châtiment de la mienne, que la Providence me la pardonnerait. Vaine espérance ! La faute a des ailes, la punition est boîteuse, lente, mais elle finit par arriver toujours. En vous faisant entrer chez les miens, je croyais augmenter

mon bien-être, combler tous mes vœux, et j'y amenais le démon qui me priverait de mes héritiers légitimes, et qui nous déshonorerait tous aux yeux de mes concitoyens. Quoi qu'il en soit, Mathilde, je vous dois une explication complète; je la dois aussi à ces messieurs. Écoutez-la tous, et par elle que mon supplice, commencé de naguère, se perpétue et déchire mon cœur!

Lapeyrel s'arrêta; le Baron sonna, fit apporter des lumières, car déjà la chambre n'était éclairée que par le feu de la cheminée; puis, sur l'invitation du vieillard irrité, manda son frère et son fils. Ces deux derniers arrivèrent, et en paraissant, instruisirent M. de Pamiers qu'ils venaient de révéler à la Baronne, à ses filles, à sa petite-fille, le fatal événement qui les priverait du Vicomte. Ces dames,

désolées, mais pieuses, après avoir défendu de recevoir les étrangers, venaient de descendre dans une salle demi-souterraine, dont on avait fait une chapelle pendant la Terreur. Lors du Concordat, on cessa d'y réciter les offices et d'y célébrer la très sainte messe, sans néanmoins cesser d'en faire un oratoire, où tous les soirs on faisait la prière en commun, et où l'on accomplissait des exercices pieux journellement, lorsque la rigueur de la saison, les intempéries de l'air et l'heure du jour avancée ne permettaient pas de se montrer à l'église. Il y a encore dans le Midi un grand nombre de lieux ainsi consacrés, ainsi vénérables, et dont la disposition pieuse remonte à ces époques sanglantes où notre culte était proscrit, comme le furent tous les gens de bien.

Lapeyrel, assuré dès-lors de n'être pas

interrompu, et lorsque le grand-bailli de Morée et le vidame de Tarascon eurent été mis au courant de ce qui allait être révélé, lui prit la parole en ces termes :

— Bien que le récit que je vais faire doive me blesser en mon amour-propre, et peut-être en ma délicatesse, je ne le tronquerai ni ne chercherai à me justifier. Au reste, si ma confusion continue mon châtiment, peut-être trouverai-je quelque soutien dans la vanité satisfaite de plusieurs de ceux qui vont m'entendre.

« Baron de Pamiers, il est difficile, il est presque impossible de vaincre nos premières impressions, celles qui, dès notre première enfance, sont gravées en caractères indélébiles dans notre cœur; une fois introduites, rien ne les chasse; le temps a de la peine à les affaiblir, et les effacer lui devient impossible. Je suis

né d'une famille de serviteurs de la vôtre ; il ne se passa pas un jour depuis celui où votre nom frappa mon oreille, que les miens, père, mère, ascendans, oncles, tantes, etc., ne m'entretinssent de la grandeur, de l'illustration et des vertus de votre race ; on avait un fanatisme pour elle : en apprenant à vivre, j'apprenais à la vénérer et à la chérir. Lorsque, dans notre première adolescence, je fus admis à partager vos jeux, vos plaisirs innocens, je demeurai frappé de la joie délirante, de l'orgueil extravagant de tous mes proches à me voir participer à un tel honneur. Plus tard, vos qualités me subjuguèrent ; et lorsque mes passions m'eurent mis en péril, ce fut vous qui me sauvâtes ; et quand je sortis de Saint-Félix, où je ne devais plus revenir, j'emportai avec une reconnaissance sincère la persuasion que

votre maison était la première parmi les plus nobles du monde.

» L'absence n'affaiblit pas ce sentiment. Bientôt, lorsque la fortune vint me sourire, ses premières faveurs développèrent une idée sourdement nourrie en moi, celle que le comble de la prospérité ou des honneurs auxquels je pourrais parvenir, serait de prendre un jour une femme dans votre famille, pour perpétuer la mienne, et mieux encore, que j'en fournisse une qui forcément mêlât à perpétuité mon sang au vôtre; de telle sorte que, dans les siècles futurs, il n'y eut pas un prince de Foix-Pamiers qui ne remontât nécessairement aux Lapeyrel.

» Cette fantaisie, que ma raison taxait d'extravagance, ne se réalisa pas; mais plus son accomplissement s'éloignait, et mieux elle me rendait son esclave. Je

m'enrichis, je n'eus qu'un fils ; des circonstances impérieuses me contraignirent à le marier jeune, ou plutôt en hâtant son hymen, il me semblait que je pressais la venue de l'heure où notre alliance aurait lieu. Je ne vous perdais pas de vue, lorsque ma bru mit au monde ses deux jumeaux ; je vis en eux au moins un époux pour une de vos petites-filles. Mais à la naissance de leur sœur, ma joie fut bien plus complète, car je savais l'existence du vicomte Sylvère, et dans ma petite Mathilde une femme lui était née.

» Ce dernier événement eut lieu en 1790. A ce moment, une crise funeste menaçait et compromettait mon opulence; je me voyais près de perdre mes habitations à la Martinique ; des spéculations hardies, les assignats compromettaient le reste, et il devenait possible que je re-

tombasse dans une odieuse médiocrité. Depuis deux mois, Mathilde était née; mon fils et ma bru voyageaient en Normandie. Un mal subit frappa la chère enfant; j'appelai un médecin habile; il vint, examina le sujet et me porta son arrêt de mort; je me crus frappé moi-même.

» La pauvre fille déclina rapidement; je remplis de mes cris l'hôtel que je partageais avec divers étrangers. Un de ceux-là s'était lié avec moi; il me cachait son rang, son pays même; la crise politique rendait communes ces précautions. Une nuit, que je veillais seul auprès du berceau de ma petite-fille, et que plongé dans le désespoir, je savais sa perte irréparable; la mère, à l'instant où elle l'avait mise au monde, avait été blessée si cruellement par la sage-femme, qu'elle

en était condamnée à une stérilité perpétuelle.

» Cette nuit, dis-je, où par le trépas de Mathilde s'envolait à tout jamais l'espérance de confondre mon sang à celui des Pamiers, l'étranger m'apparut; il vit ma douleur; il osa l'entretenir. Que dis-je? il prétendit la calmer; il se dit mandataire d'une grande maison du Nord de l'Europe, bien que tout en lui annonçât une origine méridionale. A l'entendre, il était née là une fille, à la fois provenant d'un inceste et d'un double adultère. Un puissant monarque, intéressé dans le secret, avait prodigué l'or pour assurer la perpétuité du mystère de la naissance de cette jeune créature, venue au monde à Paris, où sa mère était cachée sous un faux nom; elle avait l'âge de ma petite-fille, à peine quelques jours de distance. Un million en or

me fut offert, fut mis sous mes yeux, laissé même par avance en mon pouvoir, à condition que, sans en prévenir ni mon fils ni ma fille, je la substituerais à celle que le trépas allait me ravir.

« Que vous dirai-je ! La crainte de ma ruine, le don d'une somme énorme, qui assurait du moins notre indépendance à tous. Cette manie de prétendre à me perpétuer dans tous ceux qui porteraient le nom de Foix-Pamiers, peut-être cet amour de l'or, si commun à ceux habitués à le manier, je cédai. Je luttais encore, que ma petite-fille expira... Une heure après, son cadavre avait disparu et sa sépulture fut honorable. Cent mille francs firent taire la nourrice ; cent mille écus, toujours fournis par l'étranger, nous acquirent le médecin ; je prolongeai de quatre mois le retour de Saint-Aurèle et

de sa femme ; et à leur retour, et dans les embrassemens qu'ils prodiguèrent à leur fille, la voix de la nature ne les avertît pas de la supercherie, et nul jusqu'aujourd'hui ne la soupçonna. »

XVII.

VOLTE-FACE.

Demandez à M. La...te, si c'est par libéralisme qu'il a pris un prince pour gendre, et pourquoi il n'a pas donné sa fille unique, au fils d'un confrère banquier? Si M. La...te est dans un jour de franchise, il répondra qu'il a passé sa vie à désirer la noblesse, et que, la politique lui interdisant une alliance avec celle d'autrefois, il s'est rejeté sur la nouvelle; je ne le blâme pas, j'expose un fait.

(*Recueil de Maximes*).

Les auditeurs de cette histoire si extraordinaire l'avaient écoutée avec une attention religieuse; aucun d'eux ne songea

ni à la contredire, ni à douter de son authenticité. La cause première qui avait porté Lapeyrel à introduire dans la famille une étrangère, plaisait trop à l'amour-propre de messieurs de Pamiers, pour qu'ils la crussent impossible; et M. Andreau, quoiqu'en lui-même il la trouvât ridicule, s'avouait qu'il pourrait désigner dans la contrée un nombre fort considérable de bons bourgeois prêts à faire des sacrifices immenses, pour parvenir à l'alliance de quelque grande maison.

Ce préjugé, si on veut lui donner ce nom, n'est pas éteint, et parmi la foule des gens de peu, qui de nos jours encore discutent contre la noblesse; il n'y en a pas un qui ne coure à elle aussitôt qu'il peut l'obtenir pour soi, ou tout au moins pour l'un des siens, quand elle vient à eux sous la forme d'un mariage.

Mathilde, seule, consternée, anéantie, existant à peine, ne pouvait se faire qu'imparfaitement à sa nouvelle situation. Tout-à-l'heure, quoique bien malheureuse, elle avait au moins une mère, un père, des proches, dans les bras desquels elle se refugierait et où l'on prendrait sa défense en cherchant à la consoler. Maintenant il n'en était plus ainsi; désormais elle resterait seule, abandonnée, chargée du poids infâme d'une naissance annoncée comme doublement adultère, et de plus incestueuse ! Il lui restait de la fortune, mais à quoi lui servirait-elle ?

Cependant, au milieu de sa consternation, une pensée qui l'illumina soudain, la fit tressaillir ; ceux qui l'examinaient à la dérobée, car leur délicatesse n'osait l'affliger d'un regard curieux, virent avec une surprise sans pareille, un éclair illu-

miner ses yeux et un sourire de bonheur errer sur ses lèvres devenues vermeilles. Ceci dura peu ; un moment en effet, elle avait songé que puisqu'elle n'appartenait plus aux Lapeyrel, le crime de Sylvère n'était plus qu'une faute qu'elle pourrait pardonner... et ceci la réjouissait... La raison tarda peu à lui ravir cette allégresse ; d'abord, son orgueil se révolta de nouveau, puis elle s'avoua que les Pamiers la repousseraient dans leur fierté féodale. Alors la flamme, qui avait étincelé dans ses beaux yeux, s'éteignit, ses lèvres pâlirent et elle retomba dans un morne abattement.

Les sentimens, les sensations variées qui animèrent en ce moment les diverses personnes réunies pour écouter le récit de M. Lapeyrel, prirent naissance avec plus de rapidité que je ne n'ai pu le décrire. Lorsque lui, eut achevé de parler,

les autres se turent d'abord, car aucun ne se sentait empressé à lui répondre; lui-même, frappé de ce silence qu'il interpréta désagréablement, à son avantage, crut en homme qui avait passé la vie à faire son idole de la richesse, que pour se réhabiliter dans l'esprit des Pamiers, particulièrement et afin d'éblouir M. Andreau par le faste de sa générosité, qu'il convenait de faire acte de libéralité pleine et entière, aussi reprenant:

— Voilà, messieurs, voilà mademoiselle, ce qui s'est passé; les preuves ne me manqueront pas pour établir la réalité de tout ce que j'avance; je sens tout ce qui en résultera de fâcheux pour moi, mon expatriation; d'abord, si je n'obtiens pas ma grâce, une perte réelle dans ma famille, par le retranchement qu'il faudra y faire, tant d'une jeune personne qui en

faisait l'ornement, que d'une forte portion de ma fortune; car, ne pensez pas, Mathilde, qu'en vous enlevant votre nom, votre état social, je veuille faire de ceci une question d'argent? non, sans doute, la chose ne sera pas ainsi; je renonce à vous, parce que je ne veux pas perdre, en vous conservant chez moi, vos deux frères; je vous renonce pour ma petite-fille, afin que mes vrais petits-fils, si Dieu me les conserve tous deux, ne courent pas follement à la mort, dans le dessein de prendre votre défense et de rétablir leur honneur qu'ils croiraient outragé: c'est mon but unique.

Ici, il s'arrêta, ses yeux interrogèrent toutes les physionomies de ceux qui l'écoutaient, soit pour voir en elles si déjà on le devinait, soit pour mieux préparer son triomphe; puis, n'apercevant sur le

visage des auditeurs que l'impatience de connaître tout son projet, il poursuivit :

— Vous n'êtes pas venue pauvre dans ma famille, mademoiselle; un million me fut remis, je lui dus de fortes sommes; il aida puissamment aux spéculations, qui font de mon fils et de moi de très grands propriétaires. Cette masse d'or a fait confusion avec les miennes; je ne saurais précisément établir, fixer ce qu'elle m'a valu, et néanmoins, elle et ses résultats vous appartiennent; d'une autre part, je ne veux pas que l'avidité des hommes d'affaires, qui tarderont peu à vous environner, nous ruinent avec vous en procès inutiles; je vous offre de vous maintenir, à présent que vous ne m'êtes plus rien, dans la part que je vous faisais lorsque je vous offrais pour femme au vicomte Sylvère; je ne ferai pas d'aîné, et vous partagerez à

ma mort et à celle de Saint-Aurèle, que vous avez cru votre père, les neuf cent mille francs de rente que nous possédons à peu près.

Cette manière inattendue, et par le fait excessivement généreuse, de couper court à toute discussion future, reçut le plein assentiment des auditeurs; non que messieurs de Pamiers y vissent un avantage futur pour eux-mêmes, mais ils convenaient en toute franchise qu'une faute blâmable, sans doute, ne pouvait être réparée plus noblement. M. Andreau songeait à l'un de ses amis, qu'une si belle dot ferait passer par-dessus les inconvéniens de la naissance; tous applaudirent à la résolution de Lapeyrel et firent à celui-ci des complimens qui le satisfirent.

Déjà impatient de courir à Norelle, afin de juger par lui-même du péril d'Aris-

tide, il prenait congé de messieurs de Pamiers (il amenait M. Andreau avec lui), et les suppliait de garder Mathilde sous leur toît jusques au lendemain, où on verrait de la placer convenablement; lorsque Mathilde, qui n'avait pas encore rompu le silence, se leva impétueusement de son fauteuil, courut au vieillard, autrefois son aïeul, s'empara de ses mains, et les baisant pendant qu'elle tombait à ses genoux.

— Monsieur, dit-elle d'une voix trempée de larmes; vous avez cruellement puni une faute que je n'ai pas commise. Doublement, tristement flétrie aujourd'hui, quel état voulez-vous que dorénavant je tienne dans le monde; sous quel nom y paraîtrai-je, ne verrai-je pas l'avavarice et la cupidité écrites au front des prétendans à mon hymen; quel honnête homme voudrait de la fille de l'inceste, de

l'adultère, qui s'est livrée à un premier amant; tous du moins le croiront : non ! en m'éclairant sur ma destinée, vous avez fermé irrévocablement ma vie. Non, plus de joie du dehors, plus de mariage, plus de bonheur d'épouse et de mère, puisque je ne peux plus goûter celui de la fille et de la sœur. Un tombeau, voilà ma ressource et désormais ma demeure en espérance; la religion me défend d'y entrer volontairement, mais le poison du désespoir me rendra ce funeste service ; or, pour attendre ce moment bien rapproché, j'espère, que me faut-il ? une cellule dans un monastère et hors de France encore ; oui, je veux partir pour l'Espagne, Dieu m'a suscité un protecteur dans don José : qu'il m'emmène avec lui.

La véhémence avec laquelle Mathilde s'énonçait, arracha des larmes à ceux qui

l'écoutaient, chacun s'ébahissait à sa voix si jeune et si belle former la résolution de fuir ce monde dont elle serait le plus gracieux ornement; mais combien plus encore s'éleva dans les cœurs une surprise inexprimable quand, elle, continuant, ajouta:

— Si j'abandonne la société, à quoi me servira cette grande fortune avec laquelle vous avez cru me consoler! pensiez-vous? Est-il possible que je cesse aussi brusquement de chérir ceux que j'avais tant de joie à nommer mes frères et qui me comblèrent toujours des marques de leur attachement; en me séparant d'eux, je leur lègue les richesses que vous voulez me concéder, qu'ils se les partagent, je ne veux même pas ce qu'on vous remit de la part de mes vrais parens. Que Théodebert et Aristide reçoivent cette somme en témoignage de ma tendre affection; je ne leur demande

à eux et à vous que la dot nécessaire à me faire admettre dans un couvent à Madrid, et une pension de douze cents francs, afin qu'il me soit possible de répandre quelques aumônes autour de moi.

Il faut convenir, à la louange du vieux Lapeyrel, qu'il ne se pressa pas d'accepter le renoncement de Mathilde à sa part de succession; il déclara très convenablement qu'une résolution prise à l'instant d'une commotion violente, n'était pas libre ; que pour lui il ne l'acceptait pas, que plus tard on pourrait traiter ce point, que dans tous les cas il souhaitait que Mathilde continuât à se regarder comme faisant partie de la famille des Lapeyrel.

Cette gracieuseté venait un peu tard ; elle ne diminua pas l'amertume de la blessure que le vieillard irrascible avait fait à la jeune fille ; elle ne répondit pas ,

et lui prenant congé d'elle et de messieurs de Pamiers, partit enfin escorté de M. Andreau.

Il se dirigea d'abord vers son logis, qu'il trouva vide. Théodebert, dès que la nouvelle du danger de son frère lui était parvenue, avait fait seller un cheval et s'était mis à courir vers Norelle en la compagnie de son père, tous deux impatiens de savoir pour eux-mêmes ce qu'il fallait craindre ou espérer. D'un autre côté, don Lobranos, aussitôt qu'il avait su la catastrophe, avait pris le premier le même chemin, et là, s'unissant au chevalier de Séverac, avait entraîné le vicomte de Pamiers au château de la Ginelle. Madame Saint-Aurèle était sur la route de Toulouse, Mathilde demeurait à l'hôtel de Pamiers; il ne restait donc que des domestiques dans une maison naguère si animée.

Cette solitude frappa M. Lapeyrel ; il la prit en mauvais augure ; néanmoins, et malgré l'heure avancée, il partit à son tour et se rendit à la Métairie, où il trouva son fils et Théodebert auprès d'Aristide, auquel le docteur Pech et le chirurgien prodiguaient leurs soins.

La famille Morel tout entière achevait de remplir la chambre du malade ; on avait mis celui-ci dans la partie quelque peu ornée du manoir, et que parfois habitaient, dans la belle saison, MM. de Pamiers, quand ils voulaient se retrouver avec eux-mêmes. Mais parmi ceux qui manifestaient un si vif intérêt au blessé, Rose, malgré elle, se faisait distinguer ; on la voyait, active, empressée, préparer la charpie, les compresses, les bandes de toile, nétoyer les vases qui servaient aux pansemens, et cela sans verser une larme,

sans pousser un soupir, mais avec une telle altération des traits de son visage, que le plus inattentif, qui l'aurait examinée, se serait aperçu qu'elle avait la mort dans le cœur. Sa famille avait deviné son secret; Théodebert, pareillement, venait de le surprendre; M. Saint-Aurèle seul et son père, eux, ne voyant que leur fils, restèrent dans une ignorance favorable à la circonstance.

M. Lapeyrel, en entrant, questionna le docteur avec sollicitude; il fut peu satisfait de la réponse prudente de l'homme de l'art, qui déclara ne pouvoir rien dire de positif avant le jour prochain. Cette réserve épouvanta les proches d'Aristide, et tous les trois se résolurent à passer la nuit auprès de lui. M. Pech régla la durée de celle-là; il établit Julien et Rose les gardes-malades : tous deux restèrent dans

la chambre jusqu'au jour. Les parens du blessé viendraient à rare intervalle s'informer de sa situation ; le chirurgien dut se jeter sur un lit tout habillé, et M. Pech promit de revenir le lendemain à huit heures du matin, et à dix du soir, il quitta Norelle.

Lorsque les trois Lapeyrel furent réunis et seuls dans la chambre, où ils devaient coucher et où on leur servit à souper, le chef de la famille prenant la parole, leur raconta ce qui s'était passé tantôt à l'hôtel de Pamiers, et déchira pareillement devant eux le voile qui couvrait la naissance de Mathilde.

Assurément, s'il eût pu prévoir à l'avance le pénible effet que produirait sa révélation sur ceux qui aimaient si tendrement Mathilde, il y aurait regardé à diverses reprises avant que de prendre le

parti extrême ; d'abord, ni Saint-Aurèle, ni Théodebert, ne voulurent accepter la nouvelle position où il les mettait par rapport à cette douce créature; son fils lui déclara que père de Mathilde, au moins par affection, il n'entendait aucunement renoncer à ce titre.

— Ma fille m'est chère, dit-il, il y a autour d'elle quelque chose d'infernal ; elle a été la victime de quelque noire trame, je ne veux pas m'en séparer et je combattrai, pour me la conserver, tout ce que vous entreprendrez pour me la ravir.

— Et moi, dit à son tour Théodebert, je pense comme mon père : Mathilde est la sœur de mon choix ; je ne veux pas la perdre, et quoiqu'il advienne, je ne la délaisserai jamais.

Saint-Aurèle se plaignit vivement à son père de la légèreté qu'il avait mis à se pro-

noncer ainsi ; il lui déclara qu'il n'entendait pas repousser Mathilde, qu'il fallait rétracter tout ce qu'il avait dit, et, pour cela, demander le secret à MM. de Pamiers et Andreau. Celui-ci était resté à Saint-Félix chez les Lapeyrel ; il s'était couché avant le départ de l'aïeul, et il fut convenu que le lendemain Théodebert rentrerait à la ville, au point du jour, afin de supplier cet ami de ne pas répéter ce qu'on lui avait confié en même temps, il verrait Mathilde et tâcherait de guérir le mal que la vivacité de son grand-père lui avait fait.

M. Lapeyrel, lui-même, tarda peu à concevoir l'étendue de sa faute, elle emportait une action criminelle, une supposition de personne, l'introduction d'une étrangère dans sa famille, et en même temps, la soustraction de celle-là à ses parens

légitimes. Ces divers actes pouvaient appeler sur lui la sévérité de la justice, surtout si le bruit de cette affaire parvenait aux oreilles de l'empereur Napoléon. Toutes ces choses mûrement pesées, le déterminèrent à revenir sur ses pas, si cela ne trouvait pas d'obstacles, et Théodebert reçut à ce sujet ses pleins pouvoirs.

Nul, cette nuit-là, ne dormait guère à Norelle, Aristide fut saisi par une fièvre violente, le mal en lui se compliqua, et vers l'aube, prit une tournure dangereuse; le chirurgien, dans son intérêt, augmenta le péril, Rose en ressentit un désespoir violent, et André, son frère, qui partit pour La Ginelle, y annonça la mort prochaine d'Aristide. La possibilité de ce fatal événement amena la démarche qui sera mieux développée au chapitre suivant.

XVIII.

LA DESTINÉE S'ADOUCIT.

> Il en est de la peine comme du bonheur, elle tient toujours à décroître lorsquelle ne peut plus s'agrandir.
>
> (*Recueil de Maximes.*)

Lorsque mesdames de Pamiers sortirent de leur oratoire, ce fut pour elles une vive surprise que d'apprendre par la bouche du Baron le changement extraordinaire qui venait d'être fait si vite dans l'éta

civil de la pauvre Mathilde. Orpheline, isolée, sans nom, sans parens, avec une naissance entachée par des crimes qui révoltent la nature, pourrait-elle supporter sa nouvelle situation?

Assurément, quelque étonnement que l'on ressentît de son infortune, on ne diminua rien des attentions, des prévenances délicates dont elle demeurait l'objet. Il fut convenu qu'elle partagerait la chambre de Lucienne; et ces deux amies, également malheureuses, tardèrent peu à s'y retirer, pour pouvoir en liberté se livrer à leur affliction.

Que résulterait-il du duel de Sylvère et d'Aristide? si celui-ci succombait: son frère voudrait-il s'allier à son meurtrier? le pourrait-il? le point d'honneur, en outre, ne lui commanderait-il pas de le venger? et s'il y parvenait, si, à son tour,

le vicomte de Pamiers tombait sous ses armes, oh! pour cette fois Lucienne aussi n'aurait qu'à mourir!

Toutes les deux, se voyant désormais sans espérance, au lieu de chercher à se consoler mutuellement, ne firent que se perpétuer dans leurs chagrins. Mathilde, de son côté, se maintenant dans la conserve de son secret et ne cessant de répéter à Lucienne que jamais, quoi qu'il pût survenir d'heureux, elle ne renoncerait à sa pensée d'aller chercher un dernier asile dans un des couvens de femmes si nombreux à Madrid.

Dans la matinée, une lettre arriva de La Ginelle et à l'adresse du baron de Pamiers. Empressé de savoir ce qu'on lui mandait d'un lieu qui désormais l'intéresserait vivement, il se hâta d'en prendre lecture, bien que l'écriture ne lui en

fut pas connue ; il y trouva ce qui suit :

« Monsieur le Baron,

» La journée d'hier nous a été à tous
» bien funeste; il paraît que celle-ci ne
» le sera pas moins. André Morel arrive
» de Norelle ; le blessé est au plus mal,
» et, selon l'avis des hommes de l'art, il
» ne sera pas en vie à midi. Quel mal-
» heur! oh! funeste duel! Hier au soir,
» au premier bruit qui me vint de ce
» combat, je courus auprès du Vicomte,
» je l'enlevai à son désespoir et le condui-
» sis où nous sommes, sous les auspices de
» M. le chevalier de Séverac. On nous a
» reçu avec cette urbanité, cette politesse
» exquise que déjà l'on ne trouve plus en
» France que parmi les descendans de ses
» grandes maisons ; on voulait nous y re-

» tenir. Ce qu'André nous a conté me
» détermine à en sortir sur-le-champ avec
» le Vicomte : dans une heure, nous n'y
» serons plus. Nous gagnerons l'Espagne
» par les ports du département de l'Ar-
» riége, et dans ce royaume nous atten-
» drons la tournure que prendra l'affaire
» fatale, qui conduira peut-être devant les
» tribunaux le nom honorable de Pa-
» miers.

» Ne soyez pas étonné si votre petit-
» fils m'accompagne avec tant de docilité;
» il sait les titres que j'ai à son obéis-
» sance et à son amitié. Il n'est plus
» temps de me taire, mon cher parent.
» L'Espagnol pour lequel vous avez été si
» bienveillant lorsqu'il s'est présenté chez
» vous sous le nom de don José Lobranos
» n'est autre que votre neveu ; oui, cher
» oncle, je suis le Prince, duc de Monté-

» zuma. Je n'ai connu votre existence,
» celle de ma chère tante, votre noble
» femme, qu'à la mort de mon père;
» et aussitôt que je l'ai pu, je suis venu
» à Saint-Félix, incognito, faire connais-
» sance avec cette illustre portion de ma
» famille. Sylvère m'a deviné; la fermeté
» avec laquelle il a gardé mon secret, suf-
» firait à elle seule à me le faire recon-
» naître à mon tour pour Hidalgo espa-
» gnol et mon digne neveu.

» Voyez en lui désormais le seul héri-
» tier de mes titres et de ma fortune;
» mettez aux pieds de ma tante la forte
» portion de celle-ci, qui lui appartient.
» Hâtez-vous de rembourser aux Lapeyrel
» les sommes que vous leur devez, et em-
» ployez le reste à racheter vos terres et
» à vous replacer dans la situation bril-
» lante seule convenable à votre maison.

» Ne me refusez pas encore le plaisir
» de doter convenablement ma nièce,
» votre petite-fille, la comtesse Lucienne.
» Je peux suffire à tout cela sans dimi-
» nuer rien de ce que je garde pour Syl-
» vère. Celui-ci supplie MM. le grand-
» bailli de Morée, le vidame de Chartres
» et mesdemoiselles ses trois tantes d'ac-
» cepter de lui seul les pensions qui
» pourront les aider à faire du bien ; je
» ne suis en ce point que son interprète.

» Il me conjure, en outre, de vous
» supplier de remettre à mademoiselle
» Saint-Aurèle la lettre ci-jointe ; ne vous
» y refusez pas. J'aime cette jeune per-
» sonne, et cela sans pouvoir me rendre
» compte de cette affection, qui repose
» sans doute sur sa parfaite ressemblance
» avec la fille que mon cruel père m'a
» ravie, et dont je vous ai raconté l'his-

» toire. Je serais heureux de la voir épou-
» sée par Sylvère, et peut-être que cela
» sera un jour, malgré les obstacles
» sans nombre qui se sont mis à la tra-
» verse... »

Le reste de l'épître contenait des excuses du duc de Montézuma sur son incognito; il en demandait pardon à sa tante, à son oncle, à toute la famille de Pamiers; et une somme énorme, tant en billets de banque, en lettres de change sur d'excellentes maisons de commerce, en mandats sur les receveurs généraux de la Haute-Garonne, de l'Aude, du Tarn et du Gers, qui s'y trouvait jointe, représentait la dot de la baronne de Pamiers.

Ce fut pour cette noble dame, pour son mari et ses enfans, une joie réelle que de pouvoir rentrer dans la haute position de

leurs ancêtres, mais avec plus d'allégresse ils connurent qui était don Lobranos. Le bruit tarda peu à se répandre dans le pays de leur changement de position; et, en vérité, les désœuvrés de Saint-Félix ne purent suffire à l'occupation que leur procurèrent ces divers événemens.

Le duel, le départ du Vicomte, la révélation du rang de l'Espagnol, l'opulence revenue chez les Pamiers, madame Saint-Aurèle à Toulouse, toutes ces choses ne laissaient pas inactives les langues de tant de commérieurs. Qu'eût-ce été, si en plus on avait su, à la même époque, le point capital de la situation de Mathilde; elle ne fut pas connue encore. Théodebert arriva chez lui avant le réveil de M. Andreau, et celui-ci était trop honnête homme pour se refuser à garder un secret que lui demandait toute une famille; il

s'engagea donc à le taire, et il ne manqua pas à sa parole.

Malgré l'état équivoque de Mathilde, et avant que Théodebert eût paru à l'hôtel de Pamiers, le Baron et la Baronne avaient cru ne pouvoir retenir la lettre de Sylvère, ce fut Lucienne qui, charmée de pouvoir verser un peu de baume sur la plaie saignante de son amie, lui remit ce précieux arcane, si important à la guérison des plaies de l'amour. Que Mathilde était émue au moment où elle brisait le cachet! et avec quel délice elle recueillit de la propre main de Sylvère la promesse solennelle de ne jamais épouser une autre femme, bien que lui-même se regardât toujours indigne de posséder celle-là!

— Oh! le traître, s'écria-t-elle, et d'une voix qui, par son expression, contredisait la dureté de l'épithète, il ignore que je

n'appartiens plus aux Lapeyrel ; son crime n'est plus pour les autres qu'une faute ; à mes yeux seuls il demeure un forfait !

Elle tenait encore dans ses mains tremblantes ce témoignage d'un amour constant, et où Sylvère suppliait Mathilde de rapprocher Lucienne de Théodebert, lorsque celui-ci entra, conduit par le vidame de Tarascon, qui se retira aussitôt à sa vue. La jeune fille poussa un cri étouffé ; mais Théodebert l'ayant aperçue, s'élança vers elle, et, avec une tendresse véritablement fraternelle, la serrant dans ses bras :

— Ma sœur, dit-il respectueusement, notre Mathilde, notre sœur chérie, ah ! que depuis quelques heures notre père, Aristide et moi avons souffert du coup affreux dont l'a frappé maladroitement l'affection alarmée de notre aïeul ! Tu nous

appartiens toujours, aucun de nous ne reconnaîtra l'incident qui nous sépare ! Sœur de sang, sœur d'adoption, sœur d'amour, ces liens sont indestructibles ! Oublions ce qui a été dit : reste-nous ce que tu es ; et comment renoncerions-nous à ne plus te compter parmi les nôtres !

Ces paroles, si bien senties, émurent délicieusement la jeune fille ; elle aussi, était attachée du fond de l'ame à ceux qu'elle avait cru ses parens ; ses pleurs de tendresse, de reconnaissance, se confondirent avec ceux de Théodebert, et elle n'eut pas la force de persister à s'éloigner de la maison Lapeyrel.

— C'est là ta seule place, là où tu dois rester, et tu n'en sortiras que pour être plus heureuse ! Le secret de tout ceci, ajouta Théodebert, sera gardé par M. Andreau et par nos nobles amis ; Aristide

guérira! Le Ciel ne voudra pas nous rendre malheureux par sa mort, et peut-être y aura-t-il dans l'avenir du bonheur pour nous tous! Où est Sylvère?

En réponse à la question et dans le but de payer à l'excellent Théodebert le bien qu'il venait de lui faire, en lui rendant une famille qu'elle regrettait, Mathilde se contenta de lui confier la lettre qu'elle venait de recevoir; lui, la prit avec avidité, la lut de même; et, quand il eut su combien le Vicomte l'aimait, il se jeta une seconde fois au cou de Mathilde, et, en donnant deux baisers à celle-ci :

— Allons, ma sœur, dit-il, bon courage, nous ne serons pas toujours à nous désoler.

En effet, comme Théodebert achevait cette phrase, Lucienne apparut-elle impatiente d'avoir des nouvelles de son frère.

— Il y en a de très-bonnes, mademoiselle, dit Théodebert en présentant à son tour à la comtesse chanoinesse la missive qui venait de le rappeler au bonheur. Lucienne, sans se douter du piége qui lui était tendu, prit le papier... Ses joues se colorèrent ; l'amour étincela dans ses yeux, et Théodebert, se précipitant à ses pieds :

— Démentirez-vous, lui dit-il, les vœux, les désirs de ce bon frère.

— Ils sont pour moi des ordres, répartit la comtesse avec autant de naïveté que d'esprit.

Un tel propos enivra celui qui l'entendit ; et pendant un peu de temps on oublia dans cette chambre la violence de la tempête qui avait frappé tous ces fronts, et qui grondait sur eux encore.

— Que répondriez-vous au pauvre

Aristide, demanda un amant bien digne de l'être, car rien ne le contentait pleinement, lorsqu'il viendra vous solliciter de répondre à sa tendresse?

— Que la mienne avait devancé ma reconnaissance envers qui je dois la vie.

XIX.

CE QUE DEVINRENT DEUX MÉCHANS.

> On ne saurait s'imaginer à quel point une mauvaise langue prend à la longue, de l'empire, même sur les honnêtes gens.
>
> (*Recueil de Maximes.*)

Théodebert apporta une joie sincère dans l'hôtel de Pamiers, lorsqu'il vint apprendre à la noble famille qui l'habitait la résolution de Lucienne à l'encontre de

Mathilde ; on vit donc avec une allégresse réelle celle-ci prendre congé et partir avec son frère pour Norelle, où M. Saint-Aurèle et Aristide l'appelaient impérieusement. Comme le frère et la sœur sortaient de la ville, ils furent abordés par le saint abbé Vigouroux, qui leur apprit qu'à l'instant même un message le mandait à Norelle.

Théodebert et Mathilde en furent vivement troublés. Aristide était donc plus mal encore. Aux approches de la métairie ils virent venir à eux, à grande course, presque tous les enfans de Gros-Pierre Morel, Rose à leur tête ; et Rose, plus agile qu'eux, approcha la première les survenans.

— Il est sauvé ! cria-t-elle aussitôt qu'elle put se faire entendre ; il est sauvé, M. Pech en répond.

A ces mots prononcés, et honteuse de la chaleur qu'elle venait d'y mettre, elle s'arrêta, rougit, et détourna la tête. Le trio la rejoignit; Théodebert la présenta à Mathilde comme la garde-malade affectueuse qui avait soigné leur frère pendant son fatal accident, avec un soin, un intérêt dignes d'être payés en affection et en reconnaissance. Mathilde n'ignorait pas les nœuds qui attachaient Rose à la maison de Pamiers; aussi la traita-t-elle avec cette familiarité bienveillante qui met à l'aise et fait oublier bien promptement les distinctions sociales.

— Pourquoi, alors, m'a-t-on fait venir, demanda l'excellent prêtre, accoutumé à n'être mandé que dans les cas sans remèdes.

— C'est M. Aristide, répondit Rose, qui de lui-même, ce matin, nous a

supplié de vous faire venir. Ah! monsieur l'abbé, ce monsieur a une bien belle ame.

On touchait à la métairie, et la distraction des objets nouveaux détourna l'attention particulière que Théodebert et Mathilde auraient donnée en une autre circonstance aux propos de la jolie villageoise. M. Saint-Aurèle parut le premier, et, par la franchise de ses caresses, il confirma tout de suite à Mathilde ce qu'elle savait déjà par Théodebert. Il la supplia de pardonner à son aïeul, qui, honteux de son incartade, et n'osant se retrouver aussitôt avec elle, venait de reprendre le chemin de Saint-Félix par une voie plus écartée.

Aristide fit à sa sœur un accueil pareil, et ensuite, quoiqu'il y eut dans la chambre, avec M. l'abbé Vigouroux, son père,

son frère, Rose et plusieurs Morel, il dit à haute voix à Mathilde.

— Ma sœur, lorsque tu reverras la comtesse Lucienne, dis-lui de ma part que mon aïeul, en la demandant pour moi, a commis une erreur; c'était au nom de mon frère qu'il devait parler.

Oh! à ces paroles si douces à entendre pour ceux qui étaient là, Théodehert ne put s'empêcher de se prosterner à demi sur le lit du blessé, et couvrir la main droite de celui-ci de ses baisers reconnaissans. Mathilde ne dissimula pas une joie que M. Saint-Aurèle essaya de vaincre. Quant à Rose, on la vit sortir rapidement; elle courut jusqu'à la petite chambre où elle habitait avec ses sœurs; et là, se prosternant devant une statue de la Vierge en plâtre, où elle avait l'habitude de prier Dieu; elle demeura plongée dans un état

qui n'appartenait ni à la mort ni à la vie. Jusqu'à ce moment, Rose avait douté des promesses d'Aristide ; désormais elle se serait crue coupable si elle n'y eût pas ajouté une entière foi.

Aristide, de son côté, jouissait du triomphe qu'il venait de remporter sur ses passions ; et pour que celui-là fût complet, il forma la bonne résolution de la consolider pour l'appui de notre religion sainte.

C'était déjà dans ce but qu'il avait mandé près de lui le pieux ecclésiastique, la lumière et le diamant de la contrée ; déjà l'humble curé de Graissens avait paru la veille et nuitamment auprès de lui. Aristide s'était mis en mesure d'exécuter ses exhortations, et tandis que le vieillard lui parlait, il avait entendu dans le fond de son cœur une voix qui lui conseillait d'appeler le vicaire de la paroisse de

Saint-Félix, injonction à laquelle il s'était rendu sans résistance.

Aristide, après avoir rendu à son frère ses caresses, témoigna le désir de demeurer seul avec l'abbé. Tous les assistans alors passèrent dans la grande salle commune, encombrée en partie de sacs, de blé et de maïs. Rose reparut, mais presque complètement consolée; le bonheur de l'espérance brillait dans ses yeux; il la rendait si belle que Théodebert et Mathilde, sans se le dire réciproquement, s'avouèrent au fond de l'ame que celle-là serait bien digne d'être leur sœur.

Les méchans, par instinct, font le mal sans en deviner les conséquences. Aussi, lorsque celles-ci éclatent, leur premier supplice provient de la terreur qu'ils en ressentent et de l'effroi qui les saisit qu'on ne se revanche sur eux. Assurément, si

MM. Molleau et Roubertot eussent pu connaître dans toute son étendue le résultat du scandale relevé par l'un, propagé par l'autre, assurément ils se seraient reculé de lui. Mais la chose était faite ; deux familles, puissantes à divers titres, étaient désunies ; le fils de l'une pouvait mourir, le fils de l'autre était en fuite ; un autre duel paraissait inévitable ; des mariages rompus, des inimitiés élevées qui sèmeraient la zizanie dans le pays ; le chagrin de tant de personnes respectables, étaient les premiers fruits de cette malignité.

Il paraissait impossible que, dans la suite, des amis de ces maisons, et même les membres qui les composaient, ne se missent pas en quête pour arriver à l'auteur de tant de troubles et de chagrins ; déjà Molleau avait su de quelle manière son ami, son émule, M. de Cervalle, de Cas-

telnaudary, avait été traité chez MM. de Pamiers ; quels châtimens ceux-là d'abord, et les Lapeyrel ensuite, lui réserveraient lorsque la vérité leur serait dévoilée. Le vil coquin se voyait chassé de toutes les bonnes maisons de la ville et des alentours; nourri de plus dans la peur de l'épée du vidame de Tarascon, gentilhomme ayant son même âge, et qui, par deux fois déjà, dans le cours de leur vie, lui avait infligé une dure punition de ses méfaits, que deviendrait-il devant ce fier seigneur, cet autre Nembrod, pour sa lâcheté.

L'épouvante de ce mauvais homme ne diminua pas ; elle le porta bientôt à une résolution qui charma tous les honnêtes gens du lieu ; il quitta Saint-Félix avec le projet de ne plus y reparaître. Son premier plan fut d'aller demeurer à sa métai-

rie, et, en effet, il s'y rendit, déterminé en plus à se sauver en un coin obscur, et bien écarté de la France, si jamais il était seulement soupçonné.

Deux jours depuis le duel s'étaient écoulés, et il y avait vingt-quatre heures que le châtiment de Molleau commençait, lorsque vers le soir on heurta rudement à la porte de ce qu'il appelait sa maison de campagne. Sa vieille cuisinière alla ouvrir tandis que lui se préparait à le lui défendre; puis elle parut, tenant à la main une chandelle allumée, soutenue par un sale bougeoir de fer qu'elle posa sur la place de sapin dont on avait fait la tablette de la cheminée dans la pièce servant à tout usage, et précédant une manière de spectre qui s'avança, et qui, jetant sur un canapé d'osier le manteau brun dont il s'enveloppait, présenta à Molleau effrayé le vi-

sage menaçant de Roubertot le receveur.

— Ah! mon ami, mon cher ami, dit le maître du logis en cherchant à dominer sa panique :

— Moi, votre ami, rayez cela de vos papiers,

riposta le financier qui, possesseur d'un volume tronqué de Molière, y puisait souvent des citations par lesquelles il se donnait les airs d'un érudit.

— Non, de par tous les diables, je ne suis pas votre serviteur. Quoi ! je pactiserais avec un démon qui m'a pris à son piége ; qui, pour dégorger sans tracas pour lui son venin, s'est servi de mon ministère ; cela, M. Molleau, ne se passera pas ainsi.

— Ah! que vous a fait ce pauvre vieillard...

— Pas tant pauvre ni cassé, surtout lorsqu'il s'agit de faire parler des *personnes bien informées*. Nierez-vous, concitoyen sans foi, que vous n'ayez écrit les premières lettres anonymes qui ont instruit Saint-Felix de la sortie nocturne du vicomte de Pamiers du logis des Lapeyrel.

— Moi, grand Dieu!

— Oui vous, vous en personne. Le duel des jeunes gens m'a fait ouvrir les yeux. J'ai compris le péril de mon rôle, et j'ai cherché à remonter à qui de droit. Ma coquine de servante... Ah! la drôlesse; après tant de sermens et de cadeaux achetés à Revel... a dû m'avouer qu'elle avait reçu la visite d'un meunier... Ah! que celui-là retarde le paiement de ses douzièmes, et il fera connaissance avec les garnissaires... ce polisson, cet Adonis subalterne lui remet un certain paquet.

— Eh bién!

— De qui le tenait-il?

— Oh! pas de moi.

— Non; mais du fils ou du petit valet de votre métayer; polisson que je viens de rencontrer tout-à-l'heure, et au moyen d'une oreille tirée et d'un sou donné, il vous a nommé; je sais tout, et vais agir en conséquence.

— Que ferez-vous?

— Les Lapeyrel et messieurs de Pamiers vous le diront.

— Oh! mon très cher, vous n'auriez pas cette malice infernale.

— Et la vôtre?

— Vous ne m'enlèverez pas ma réputation.

— Eh! qu'avez-vous fait de celle d'une fille honnête, et peut-être sage? D'ailleurs le meunier parlera, ma *gouge* (servante),

n'a pas la langue mal pendue ; on me nommera, on me prendra à partie, on me fera destituer... Ah! par Dieu, je me revancherai sur vous, je le jure ; demain, trouvez-vous à onze heures du matin à la carrière des Clausades, j'y viendrai avec un témoin.

— Et je n'y manquerai pas, répondit Molleau avec une intrépidité froide ; mais auparavant, j'aurai conté aux .... que vous seul avez divulgué les amours de leur mère.

— Et moi, j'apprendrai aux .... que si l'histoire de leur mère a eu de l'éclat, on ne le doit qu'à vous.

— Les .... sauront que vous avez empêché leur fils d'entrer au séminaire, parce que vous avez babillé sur ses mœurs.

— Et les .... apprendront que si le sous-préfet de Villefranche congédia leur

oncle, la chose eut lieu d'après vos propos.

— Je dévoilerai toutes vos trames.

— Et vos commérages, pensez-vous que je les tairai?

— Méchant homme!

— Peste publique!

— Vipère de Saint-Félix!

— Perroquet de l'arrondissement!

— Diviseur des familles!

— Poison de l'amitié!

— A demain!

— Oui, à demain.

— J'aurai ta vie.

— Bon, je prendrai la tienne.

— A onze heures.

— Précises.

— Les armes?

— L'épée: je suis gentilhomme.

— Tu le dis.

— Je le prouverai.

— Oh! je t'en défie.

A ces derniers mots, ces hommes également coupables se séparèrent.

Le lendemain, à onze heures précises et dans la ville de Toulouse, un particulier enveloppé dans un manteau brun, heurta, au coin de la place Saint-Etienne et de la rue des Nobles, un individu enseveli dans sa houppelande sale et qui cachait son visage sous des lunettes vertes et à l'aide d'un mouchoir.

— Pardon, monsieur.

— Monsieur, ce n'est rien.

— Ah! Molleau à Toulouse.

— Quoi! Roubertot hors de Saint-Félix!

— En rentrant de chez vous hier au jour, je trouvai une lettre du receveur-

général qui m'a contraint à venir lui parler, je vous l'ai écrit à *votre château*.

— Une heure après votre départ, un exprès vint me chercher pour assister ici aux derniers instans d'un de mes parens, je vous l'ai fait savoir à *votre caisse*, sans cela...

— Et moi donc?

— Puisque nous sommes réunis...

— Il faut en découdre.

— C'est mon désir.

— Et le mien aussi.

— A demain, à six heures du matin à la fontaine de la Béarnaise.

— J'y serai avec mon témoin et mon épée.

— J'aime à voir qu'entre gens d'honneur.

— Il n'y a rien de perdu pour attendre.

Ces méchans belliqueux se séparèrent, et le jour suivant, à l'heure convenue, Molleau arrivait à Montauban, d'où il prit la route de Saint-Antonin, lieu qui devint sa nouvelle patrie, car il ne rentra plus à Saint-Félix, et Roubertot, ayant obtenu pour cause de santé, un congé de trois mois, était sur la route de Carcassonne, et il ne quitta cette ville que lorsqu'il ne dût plus craindre de rencontrer Molleau *sous le couvert* de Saint-Félix; mais, lui, ne reparut dans cette dernière ville que pour apprendre sa destitution. En son absence, sa servante et le meunier avaient parlé, le pot aux roses découvert, retomba sur lui seul, justiciable de la vindicte publique. Molleau, d'ailleurs, s'était puni volontairement par son exil; le receveur-général, qui faisait valoir plus d'un million que les Lapeyrel lui avaient confié,

crut faire une œuvre méritoire en punissant l'un des auteurs du désagrément majeur que ces riches particuliers avaient enduré.

Nul ne plaignit l'ex-receveur; mais telle est la force de l'habitude que maintenant encore ceux qui ont conservé le souvenir de ce temps réculé, se surprennent parfois à regretter de ne plus entendre répéter à leur oreille cette phrase, dont le précédent avait piqué leur curiosité : *je la tiens, soyez-en convaincu, de personnes bien informées*. Au reste, si M. Molleau n'est plus là, son esprit y domine ; on imite ses caquets, et dans chaque petite ville de France on ne peut manquer de rencontrer son copiste fidèle : où n'y a-t-il pas des faiseurs de contes et des bavards?

XX.

POLITIQUE ET RENCONTRE IMPRÉVUE.

> Que l'homme vertueux ne désespère jamais, car jamais il ne sera délaissé complètement de la Providence, à l'heure où il se croit oublié par elle, c'est l'instant où elle travaille pour lui avec succès.
>
> (*Recueil de Maximes*).

Cette année 1808 devait être l'époque d'une grande catastrophe : celle de la chute de la maison royale en Espagne; en France, au contraire, elle verrait consolider la monarchie impériale, par la création d'une

noblesse fondée sur des bases singulières et qui n'existerait que tout autant qu'elle serait appuyée sur l'opulence.

Napoléon, en instituant des titres, voulut que tous ses nobles fussent riches; en conséquence, le décret du premier mars, le 8 suivant, créa des princes, des ducs, des comtes, des barons et des chevaliers; le fils aîné, seul titulaire, devait succéder à la noblesse du père, dont les autres enfans resteraient rôturiers. Des armoiries furent concédées, chaque blason particulier était accompagné d'un franc-quartier, qui désignait le titre du possesseur, titre également annoncé par le nombre de plumes et de lambrequins qui ornèrent la toque peu élégante, par laquelle on remplaça les couronnes féodales.

Cette noblesse combla de joie les parvenus qui l'obtinrent; elle humilia les an-

ciens gentilshommes à qui on l'imposa et à qui elle fut refusée, ou qui ne daignèrent pas la demander. Assurément, au nombre de ceux-ci, on aurait compté messieurs de Foix-Pamiers, que d'ailleurs la médiocrité de leur fortune eût seule empêchés de se mettre en avant; mais, à la surprise générale du pays, le baron de Pamiers reçut un diplôme de comte, dont le majorat de trente mille francs de revenu et accordé également par la munificence impériale, était assis sur des forêts situées dans les départemens de l'Aude et de l'Arriége. Le grand-bailli de Morée, que Napoléon se ressouvint d'avoir vu à Malte, reçut un titre pareil, et le vidame de Tarascon, nommé baron de l'empire, trouva sous le même pli son diplôme de chambellan; l'archi-chancelier, Cambacérès, instruisit aussi par le courrier, Sylvère absent, que

Sa Majesté Impériale et Royale venait de le nommer auditeur au conseil d'état.

A la réception des faveurs qui auraient comblé de joie une autre famille, celle de Pamiers ne laissa éclater qu'une douleur trop sincère; très attachée à la race royale pour passer à l'ennemi, elle aurait refusé ce qu'on lui donnait, sans s'embarrasser des conséquences d'une telle conduite, si ce jour-là aussi, et par la voie du marquis de . . . , que l'on savait être le correspondant de S. M. Louis XVIII pour le département de la Haute-Garonne, il n'était également parvenu au baron de Pamiers, une lettre de S. M. T. C. qui enjoignait, dans l'intérêt personnel des Bourbons, à lui et à tous les siens, d'accepter et de remplir les titres, honneurs, charges, fonctions, grades, etc., que le gouvernement de fait et provisoire leur accorderait.

Ce commandement n'étonna pas moins la noble maison, que le reste qui avait provoqué le tout. Cette première question qu'on agita ne put être décidée d'abord ; le Baron, sa femme, mesdemoiselles de Lavaur, de Salles, de Sainte-Gabelle, s'imaginèrent que le duc de Montézuma avait fait agir la cour d'Espagne; le Grand-Bailli et le Vidame, au contraire, songèrent à un autre solliciteur qu'ils ne nommèrent pas par prudence, et ceux-là avaient deviné la vérité : c'était le Sénateur, lui, comte également de Saint-Lizier, qui, profitant des notes de désignation du préfet, du procureur-général de Toulouse, avait employé son crédit pour faire participer aux nouveaux titres, son père, son oncle, son frère et son neveu.

Le vidame de Tarascon, au moment où la générosité délicate de son oncle, le duc

de Montézuma, lui fournissait les moyens de rentrer avec éclat dans le monde, déguisa la joie cachée que lui causait la clé de chambellan ; il partit peu après et s'en alla rejoindre l'empereur à son passage à Bordeaux ; il s'attendait à y voir venir Sylvère et le duc ; mais ce qui se passait par delà les Pyrénées, ne permit pas à ceux-ci de rentrer en France aussi vite qu'ils l'auraient voulu.

On sait que par un traité sacrilége et conclu au détriment de sa patrie, don Godoï, l'inepte favori de Charles IV et l'amant adultère de la reine d'Espagne, appelait Napoléon dans la Péninsule qu'il lui abandonnait en retour de la principauté des Algarves qu'il se flattait de posséder.

Ce fils, parricide de l'Espagne, avait tenté à la fin de l'année dernière, de faire

renouveler par le roi, qu'il menait, la scène sanglante qui, sous Philippe II, coûta la vie à don Carlos. La Providence lui arracha le prince des Asturies, et peu après, lui donna la preuve que son *bon ami* Napoléon le trompait; lui, se voyant perdu et reconnaissant que l'Espagne était à peu près envahie, essaya, pour prolonger son pouvoir malfaisant, d'enlever à l'Europe le roi et la reine d'Espagne et de les amener en Amérique, soit au Mexique, soit au Pérou.

On était à la résidence royale d'Aranjuez, lorsque les Espagnols découvrirent le dernier complot de leur ennemi; la colère s'empare de cette noble nation, elle se soulève, don Godoï se cache, Charles IV abdique volontairement, et son fils aîné, le prince des Asturies, lui succède sous le nom de Ferdinand VII.

L'Espagne allait être heureuse, Napoléon s'y opposa; mettant en jeu les ressorts d'une politique odieuse, il trompa la confiance des deux rois, il les attira à Bayonne avec le reste de la famille royale, et maître de leurs personnes, usurpa violemment leurs états. Jamais acte ne fut plus blâmé que celui-là, et il restera toujours l'une des taches ineffaçables qui souilleront la mémoire immortelle de ce grand homme.

Charles IV, Ferdinand VII, les infans, don Antonio, frère du roi, don Carlos Francisco, fils du roi, la reine d'Etrurie, sa fille, et les deux enfans de celle-ci, prisonniers, l'empereur, s'adjugeant d'abord les couronnes de l'Espagne et des Indes, tarda peu à les donner en apparence à son frère Joseph, alors roi de Naples; il l'envoya à Madrid, où, dans le premier

instant de l'étonnement et de la consternation, il fut admis ; mais le peuple Espagnol, revenu de sa stupeur, courut aux armes en poussant le cri de l'indignation et de la vengeance, la Péninsule devint un seul champ de bataille, d'où, en conséquence des chances diverses, les Français, malgré leurs efforts de géant, furent complétement chassés à la fin de l'année 1813.

La révolution française qui eut lieu en avril 1814, provoquée par les revers de la campagne de Russie, termina les premiers malheurs de l'Espagne. Napoléon, avant que de perdre son trône, fut contraint à rendre à Ferdinand VII, le sien. Je ne m'appesantis pas sur des détails trop connus, l'histoire moderne les apprendra à ceux qui les ignoreraient ; je n'en ai dit que la partie absolument nécessaire, pour

compléter l'ensemble des aventures du jeune vicomte de Pamiers.

Il se trouvait à Aranjuez avec son oncle, le jour où don Godoï faillit être tué. Sylvère s'enthousiasma ainsi que le duc pour la cause du jeune roi; la perfidie, qui l'arracha à ses sujets, indigna Sylvère et M. de Montézuma; le premier, ayant éveillé la défiance de la police française, fut arrêté et conduit en France; mais en route, une querillas commandée par don José de Lobranos, le délivra.

Le Vicomte, charmé de voir la liberté à son parent et rempli du désespoir, enfant de sa faute, persuadé que Mathilde ne serait plus à lui, conserva le faux nom sous lequel on l'avait arrêté et qu'il avait pris afin de ne pas compromettre ses proches, voua son bras à la défense de la royauté légitime.

Toujours avec son oncle, menant une vie errante, n'ayant aucune nouvelle de la France, car tous les courriers étaient interceptés, tous les deux méritèrent les éloges des coalisés et les récompenses de la Junte. Plus tard on envoya le neveu en ambassade auprès de divers souverains de l'Europe, et si leurs parens de Saint-Félix purent savoir qu'ils existaient, eux, plus à plaindre, restèrent long-temps séparés de ce qu'ils avaient de plus cher.

Au commencement de 1810, et deux ans après que Sylvère avait quitté la France, il se trouvait aux avants-postes de la ligne militaire en Catalogne ; il commandait un régiment composé d'Allemands, d'Italiens, d'Ecossais et de Portugais, sous le duc de Montézuma, lieutenant-général du corps d'armée.

Un corps français, amené par des

guides infidèles dans une embuscade, y fut presque entièrement détruit. Sylvère avait su se tenir à l'écart et ne prendre point part à cette affaire sanglante, dont son régiment devait seulement protéger le résultat. Tout-à-coup on vit un gros de cavalerie échapper au piége, prendre à droite et venir se heurter contre les soldats de Sylvère. Le petit nombre des militaires français abrégea le combat : enveloppés de toutes parts, ils durent rendre les armes. Un sous-lieutenant, leur chef, fut amené au Vicomte, qui, à sa vue, poussant un cri mêlé d'étonnement et de surprise, courut à lui les bras ouverts, et le serra tendrement sur son cœur, en disant :

— Est-ce vous? oui, c'est bien vous, ô mon cher Aristide!

Celui que l'on nommait, et qui, déses-

péré de sa mauvaise fortune, s'était laissé conduire machinalement à une mortecetaine, car les Espagnols ne faisaient guère de prisonniers, releva la tête, rassembla ses idées, et à son tour, reconnaissant le Vicomte, en rendit grâce à Dieu, puisque ce serait celui-ci qui désormais déciderait de son existence.

— Je ne vous ai donc pas tué en France, poursuivit Sylvère, lors de notre duel malencontreux?

— Il est vrai, répondit Aristide; mais je ne devais pas vous échapper, et maintenant vous êtes le maître...

— Injuste ami, que pensez-vous? Ah! vous êtes mon frère, car vous l'êtes de Théodebert; d'ailleurs, je vais vous mettre en présence d'un de vos anciens hôtes, et celui-là ne me pardonnerait pas de manquer aux devoirs de l'hospitalité. Ve-

nez, allons ensemble rejoindre mon oncle, le duc de Montézuma, mieux connu à Saint-Félix et aujourd'hui en Europe sous le nom de don José de Lobranos.

Aristide, doublement satisfait de ce qu'il apprenait, suivit son ami, et parvinrent au lieutenant-général de la division. Celui-là aussi reconnut de prime-abord le jeune Saint-Aurèle, et lui prouva par la vivacité de son accueil la joie que lui causait sa présence, augmentée du péril réel qu'il aurait couru sans l'heureuse intervention de Sylvère, à qui Aristide devait la vie.

XXI ET DERNIER.

L'ENFANT RETROUVÉ.

Jacob, au bout de vingt-huit ans, fut pressé dans les bras de son fils Joseph, qu'on lui avait enlevé et qu'il croyait mort.

(*Sainte Bible.*)

Lorsque, ranimé par un bain et un souper excellent, et par ce calme qui suit délicieusement la certitude d'être à l'abri de tout danger, Aristide Saint-Aurèle se retrouva seul avec Sylvère et le Duc, il

leur prit la main à l'un et à l'autre, et leur conta ce qui s'était passé à Saint-Félix après leur départ.

« Je fus peu de temps en danger ; mais, affaibli par une perte prodigieuse de sang, je revins à moi régénéré ; je ne vous en voulais plus, Vicomte, et même je ne méritais plus votre colère : ceci amènera entre nous une seconde explication, qui n'aura, je l'espère, aucun résultat sinistre. Sachez seulement, au jour que M. l'abbé Vigouroux, que je fis appeler, devint mon meilleur ami et le confident de mes pensées, avec un tel guide, on ne peut aller au mal, il changea mes pensées, me ramena dans la voie de la religion et de l'honneur.

» Mon premier acte fut de proposer à Théodebert de prendre ma place auprès de la comtesse Lucienne, et vous devez croire qu'il ne me refusa pas. Mon aïeul

donc le conduisit aux pieds de cette belle personne, qui lui permit l'espérance sans vouloir s'engager autrement, tant que vous ne seriez pas de retour.

» Pendant ce temps un autre amour, qui se mélangeait à la reconnaissance, me conduisait vers une jeune fille à qui Dieu a tout accordé, sauf la fortune. Si je suis en vie, Sylvère, je le dois à Rose Morel; deux fois, épiant le cours de ma maladie, et en veillant pour moi lorsque les autres dormaient, elle a prévenu les dangers mortels d'une hémorrhagie; et les docteurs en médecine et en chirurgie ont déclaré à mon père et à mon aïeul que sans Rose ils auraient perdu un fou auquel ils accordent quelque amitié.

» Napoléon vint à Toulouse. Je voulais rester quatre ans éloigné de Saint-Félix, afin que lorsque je demanderais Rose pour

femme, on ne me fit pas l'objection que je cédais à la séduction de l'habitude; je sollicitai une sous-lieutenance de cavalerie. Je la dus à la protection du colonel de Ribes, de la famille de Cafarelli, et surtout à celle du sénateur comte de Saint-Lizier, et du baron chambellan de Leurs Majestés Impériales et Royales, M. le vidame de Tarascon. »

— Que dites-vous, Aristide? dit Sylvère, tout étonné. Quoi! mon oncle...

— Est courtisan. Mais vous savez que votre aïeul a reçu, ainsi que son frère, le titre de comte; que vous étiez auditeur au conseil d'état français.

— Non, non, j'ignorais toutes ces choses; il y a deux ans que le duc et moi restons sans nouvelles de notre famille.

— Dans ce cas, reprit Aristide d'une voix plus émue, les malheurs de la mienne ne sont pas venus à vous non plus.

— Votre fortune a-t-elle été compromise? dit le duc.

— Avez-vous perdu?... Oh non, n'est-ce pas? Théodebert. Votre père, votre aïeul, votre mère, votre sœur sont en vie?

— Oui, tous ces êtres qui doivent nous être chers vivent; car, Sylvère, je ne vous sépare pas de nous.

— Et vous faites bien.

— Mais cependant, que penserez-vous, lorsque je vous confierai que, bien que la mort n'ait frappé personne des nôtres, vos deux amis n'ont ni mère, ni sœur?

Une exclamation d'épouvante et de douleur échappa simultanément à la bouche du Duc et du Vicomte; puis tous les deux conjurèrent Aristide de les rassurer, si cela se pouvait.

— Si la conduite insensée de l'une n'était pas publique, assurément je périrais

mille fois plutôt que de vous instruire de ses déportemens ; mais le Languedoc en a retenti, et alors...

— Oh ! laquelle, je vous en supplie, laquelle ?

— Ma mère ; elle quitta Saint-Félix deux heures avant notre duel, afin d'aller à Toulouse attendre l'impératrice Joséphine. Dans cette ville elle rencontra un bel Anglais, prisonnier de guerre, homme très riche, et que l'on envoyait au dépôt de Verdun. Tous deux se plurent, tous deux s'évadèrent ensemble; et, dès ce moment on cessa d'avoir de leurs nouvelles, et nous ignorons encore ce qu'ils sont devenus.

— Le duc lança à son neveu un regard caché au narrateur, et il vit une sombre confusion éclater sur les traits de Sylvère, qui, pour mieux cacher son embarras, et afin de diminuer ceux de son ami, se mit à dire :

— Et mademoiselle Saint-Aurèle ?

— Oh ! pour ce point, quoique plus extraordinaire encore... Messieurs, avant que je poursuive, jurez-moi l'un et l'autre d'ensevelir au plus profond de votre cœur la révélation qui va vous être faite.

— Parlez, hâtez-vous ; c'est me faire mourir !

— Croyez, dit le duc, que le vicomte n'est pas peut-être le plus attaché à mademoiselle Mathilde.

— Certes, répliqua le jeune sous-lieutenant, si votre neveu chérit cette pauvre fille, je vais mettre son amour à une rude épreuve.

—rCe début augmenta la double agitation des deux auditeurs ; et lui, poursuivant, leur rapporta mot à mot tout ce que son aïeul avait d'abord conté à Mathilde

elle-même, en présence de MM. de Pamiers et Andreau.

A mesure qu'Aristide avançait dans sa narration, mille sentimens d'amour, d'espérance, d'inquiétude, mille sensations variées s'entrechoquaient, naissaient et se détruisaient tour-à-tour dans le cœur du vicomte. Tout-à-coup un éclair moral l'illumina, et d'une voix tonnante :

— Mon oncle, cria-t-il ! mon oncle, entendez-vous ? comprenez-vous ?

Le silence surprenant du duc, enfoncé dans un vaste fauteuil, mal éclairé de la bougie unique, selon l'usage espagnol, paraissant étrange aux deux jeunes gens, ils s'approchèrent de lui... M. de Montézuma était complètement évanoui. On appela ; ses gens vinrent ; on lui prodigua des soins empressés, et pendant ce temps, Sylvère, chantant, dansant, foliant, en-

traînait Aristide dans des transports délirans, puis il revenait à son oncle, encore faible; il l'embrassait en pleurant, en sanglottant, en éclatant de rire.

— Aristide, disait-il, que nous sommes heureux. Oh! oui, oui, c'est elle... ma cousine, ma femme, votre sœur...

Le duc reprit le libre exercice de ses sens; ce fut pour imiter le Vicomte dans ses extravagances; d'abord il oublia la présence de Saint-Aurèle, et ne croyant là que son neveu :

— Sylvère, dit-il, partons; oui, tout de suite; courons embrasser ma fille et ta femme. Ah! pour cette fois tu ne la refuseras pas de ma main.

— Mon oncle, promettez-la moi, ou si non je me tue avec vous et avec elle.

— Messieurs, dit alors Aristide, m'expliquerez-vous...

— Ah! monsieur, que ne vous dois-je pas, répartit le Duc ; vous qui réparez tous les malheurs de ma vie ; car celle qui ne vous appartient plus par les droits du sang, devient, par ceux-là aussi, ma fille légitime; car Mathilde est ma chère Hélène, l'objet de ma tendresse et de mes regrets.

Alors il instruisit le jeune Saint-Aurèle de ce que le lecteur sait déjà ; et celui-là, puisque de toute nécessité il devait renoncer à avoir Mathilde pour sœur, s'avoua que le ciel ne pouvait mieux la placer dans l'intérêt des siens.

Avant que l'on cherchât à rassembler les documens qui transporteraient Mathilde dans sa famille légitime, la simple inspection du livre de raison du prince Montézuma, père du duc, prouva la chose à son fils : il y trouva consigné le don d'un million, de trois cent, de cent mille francs,

et sans que le nom des preneurs fut désigné que par une lettre initiale qui se rapportait à celles de La Rondère, comme les Lapeyrel s'appelaient à cette époque, et du médecin, et de la nourrice; ce premier rayon faisait tout espérer.

Une telle particularité désarma l'oncle et le neveu ; ils obtinrent par MM. de Tarascon et Saint-Lizier leur amnistie, à condition que Sylvère entrerait en qualité de sous-lieutenant dans l'armée française ; il consentit à tout, à tel point le désir de revoir ses proches, Théodebert et Mathilde, domina sur son cœur.

Le Duc retrouva le médecin, la nourrice, l'Espagnol, agent de son père. Celui-ci confessa tout, fournit la correspondance du prince qui avait conduit toute l'intrigue, et il fut solennellement prouvé que Mathilde Saint-Aurèle était la princesse

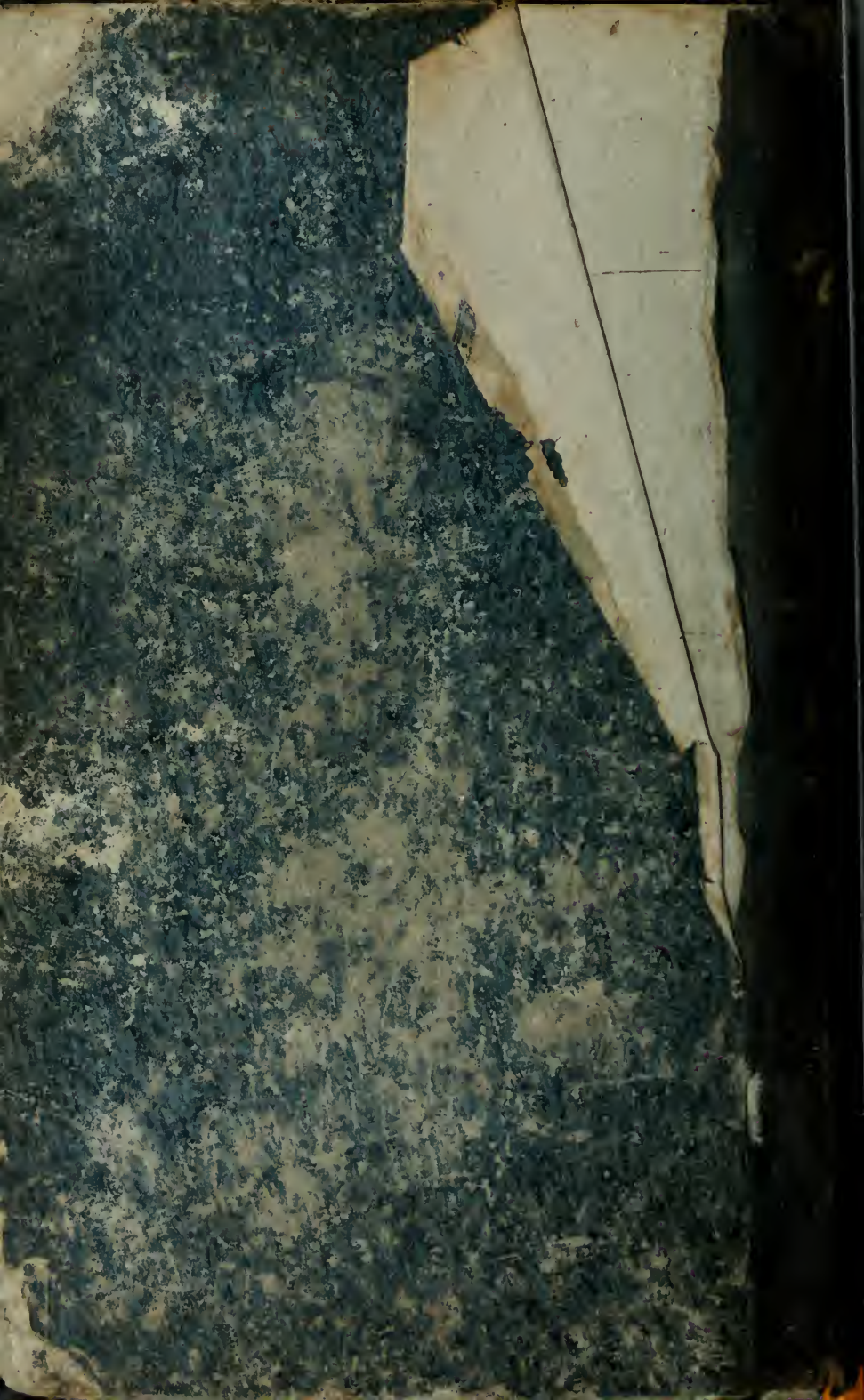
Hélène de Montézuma. Les choses furent présentées de manière à ne compromettre que les morts. Un agent très subalterne, décédé, fut déclaré le seul coupable. Lui seul avait enlevé l'enfant à sa mère, et seul la substitua au cadavre de la fille de madame Saint-Aurèle à l'insu de tous les parens de la petite créature morte.

Des arrêts rendus en France et en Espagne par des cours compétentes réintégrèrent toutes choses à leur place. Le duc ne voulut rien recevoir du million donné par son père, ni de ce qu'il avait produit; mais Aristide exigea que la portion de la fortune des Lapeyrel qui serait revenue à Mathilde grossît la part de son frère Théodebert, qui épousait la comtesse Lucienne. Quant à lui, et soutenu par tous les Pamiers et les Montézuma, il obtint de son aïeul et de son père l'autorisation d'épou-

ser une simple paysanne, mais la plus sage de la contrée.

Rose, formée par celles qui s'honorèrent d'être ses belles-sœurs, tarda peu à se former aux usages du monde; et, quelques années plus tard, lorsque sa fécondité eut rehaussé ses qualités, MM. Lapeyrel et Saint-Aurèle déclarèrent que, s'ils avaient à la reprendre pour bru, ils le feraient avec plus de satisfaction encore.

Les trois jeunes ménages n'ont pas cessé d'être heureux, et cela parce qu'ils ont préféré, malgré leur opulence, la vie de la province à celle de Paris. En 1835 un acte de décès, daté de Boston, apprit aux deux Saint-Aurèle que leur mère était morte, aux Etats-Unis, le 17 décembre 1834.

FIN DU TOME DEUXIÈME ET DERNIER.

Fontainebleau, Imp de E. Jacquin.